Marie-Dominique
PHILIPPE

TROIS MYSTÈRES DE MISÉRICORDE

Immaculée Conception - Présentation - Annonciation

Parole et Silence

Marie-Dominique Philippe

TROIS MYSTÈRES DE MISÉRICORDE

Parole et Silence

Première édition : 1958
Éditions St-Paul, Fribourg/Suisse

© Socomed Médiation, 2000
Éditions Parole et Silence
64, avenue du Bois-Guimier – 94100 Saint-Maur
ISBN 2-84573-045-4

Sommaire

Avant-propos 7

I
L'IMMACULÉE CONCEPTION

I. LE PÈRE DE MISÉRICORDE 11
La miséricorde, voie d'accès à Dieu 11
La miséricorde, amour du Père 12
La miséricorde : puissance au service de l'amour 13
Le péché du monde : amour au service de la puissance 15
La miséricorde de Jésus, manifestation de celle du Père 17

II. MARIE, CHEF-D'ŒUVRE DE MISÉRICORDE 18
La création, premier geste de miséricorde 19
Le péché originel, atteinte à la miséricorde 21
Le péché originel, atteinte à la nature humaine 22
La seconde naissance, second geste de miséricorde 25
L'Immaculée Conception, geste unique de miséricorde 27
L'Immaculée Conception, révélation de la miséricorde 32
Moïse, figure de Marie 35
L'Immaculée Conception, semence de contemplation 39
L'Immaculée Conception, miséricorde du Père pour nous ... 41

II
LA PRÉSENTATION

La Présentation : consécration au Père 44
La consécration et le mystère de l'abandon 50
De Moïse à Marie : du serviteur à l'enfant de Dieu 60

L'abandon : attitude évangélique d'enfance spirituelle 65
Marie et Joseph : rayonnement de l'abandon 69

III
L'ANNONCIATION

La miséricorde du Père, don de son Fils 72
La maternité divine, source de la vie contemplative 77
La maternité divine, acte de foi contemplative 80
La foi contemplative de Marie, source de silence 89
La maternité divine, acte d'espérance 94
La maternité divine, acte d'amour 100
Contemplation chrétienne et service maternel : la pauvreté de la servante 102
Moïse à l'Horeb, Marie à Nazareth 109
L'éducation du serviteur 118

Avant-propos

Marie nous est donnée comme Mère par Jésus lui-même pour que nous vivions le même mystère qu'elle ; *tout* son mystère. Qui est-elle ? « Qui est celle-ci qui monte du désert ? »[1]. Marie est le chef-d'œuvre de la miséricorde du Père : elle est la créature, la femme par excellence, le chef-d'œuvre de la Création ; et elle est le chef-d'œuvre de la Rédemption accomplie par le Christ, le Fils bien-aimé du Père. C'est en elle que nous pouvons « goûter et voir »[2] la bonté miséricordieuse du Père ; c'est par elle que nous pouvons expérimenter divinement et vivre le plus adéquatement de la miséricorde du Père.

La foi n'est pas une connaissance abstraite à laquelle nous resterions extérieurs. Si déjà notre personne humaine est *engagée* dans la recherche humaine de la vérité, elle l'est encore plus quand il s'agit des mystères de Dieu : rien ne nous est révélé qui ne nous soit donné pour que nous en vivions pleinement. Or la miséricorde du Père n'est-elle pas ce que nous avons le plus à redécouvrir aujourd'hui ? Dieu est « riche en miséricorde »[3]. Et pour que nous découvrions et que nous vivions de la miséricorde paternelle de Dieu pour les hommes, le chef-d'œuvre de cette miséricorde nous est donné en Marie. Elle est le trésor de la miséricorde prévenante du Père, l'Immaculée ; elle est celle qui répond à la miséricorde en s'y livrant dans un abandon plénier :

---

1. Ct 8, 5.
2. Ps 34, 9.
3. Ep 2, 4.

elle ne vit que de la miséricorde du Père ; elle est celle qui dans sa maternité divine coopère à la miséricorde du Père pour pénétrer dans les secrets de son amour personnel, trinitaire.

C'est pourquoi il a semblé bon de rééditer ces *Trois mystères de miséricorde*, depuis longtemps introuvables. Puissent-ils nous aider à vivre de la miséricorde du Père et à faire de notre vie une incessante action de grâces : « Eternellement, je chanterai les miséricordes du Seigneur »[4].

Saint-Jodard, le 28 août 2000

4. Ps 88, 2 (Vulgate).

I

L'Immaculée Conception

La Très Sainte Vierge nous est donnée comme le chef-d'œuvre de la miséricorde de Dieu, comme celle qui a pour fonction primordiale de nous faire entrer par cette porte étroite et royale de la miséricorde du Père.

Puisque Marie est vraiment le chef-d'œuvre de cette miséricorde, elle est, pour ainsi dire, la miséricorde du Père personnifiée. En Dieu, la miséricorde est un attribut ; en Marie, la miséricorde de Dieu « est » Marie, en ce sens que tout en elle est miséricorde. Il n'y a que la miséricorde en elle, c'est pourquoi elle est vraiment la miséricorde du Père personnifiée. En Dieu, la miséricorde est un attribut, parce que le mystère de Dieu est au-delà de la miséricorde. Le mystère du Père, le mystère du Fils, le mystère de l'Esprit Saint, le mystère de la Très Sainte Trinité est un mystère de don, de don d'amour, de don tout à fait pur, dans lequel il y a uniquement l'amour. Le Père veut que cet amour nous soit communiqué et, pour ce faire, il faut nécessairement ce grand « pont » de la miséricorde, comme dit sainte Catherine de Sienne.

On dira : la miséricorde personnifiée, c'est Jésus. Oui et non. Il faut bien comprendre que, puisque le Christ lui-même est Dieu, son mystère est au-delà de la miséricorde. Le Père a mis toutes ces complaisances en Jésus, mais saint Thomas nous dit qu'en lui la nature humaine, au sens tout à fait strict, est assumée, elle n'est pas une créature[1]. Ceci peut nous faire comprendre comment Jésus n'est pas strictement objet de la miséri-

1. *Somme théologique*, III, q. 16, a. 8 et 10 ; q. 20, a. 1, ad 1.

corde radicale du Père, car la miséricorde radicale, c'est à l'égard d'une créature qu'elle s'exerce. Notre-Seigneur est source de la miséricorde pour nous, mais, dans ses relations intimes avec le Père, il est comme au-delà de la miséricorde parce qu'il est le Fils unique du Père ; or, vis-à-vis du Fils, le Père n'a pas une attitude de miséricorde mais une attitude d'amour. C'est pour cela, du reste, que Notre-Seigneur en Croix peut accomplir un geste de justice au sens le plus fort, une satisfaction plénière à l'égard de nos fautes, parce qu'il est le Fils bien-aimé. C'est une relation de filiation qui l'unit au Père. Or cette unique relation de filiation se fonde sur la procession éternelle, la génération éternelle.

Marie, elle, est créature et pure créature. La miséricorde l'enveloppe donc dès le point de départ, totalement et complètement ; toute sa vie elle ne cesse de recevoir en plénitude la miséricorde du Père. Cette miséricorde est destinée à l'introduire dans l'amour, mais c'est un amour qui prend une nuance spéciale, car lorsque l'amour de Dieu est communiqué à une créature, il prend nécessairement la forme d'un amour de miséricorde.

Cela est très important à comprendre, puisque Marie nous est donnée comme Mère, comme modèle ; elle nous est donnée pour que nous vivions le même mystère qu'elle. Si nous comprenons comment Marie est cette miséricorde du Père personnifiée pour nous, qu'elle est le chef-d'œuvre de cette miséricorde, nous aurons en quelque sorte la clef pour pénétrer dans toutes les miséricordes du Père et pour en vivre. On ne peut pas vivre de la miséricorde du Père d'une façon totale, plénière, si on ne vit pas en Marie, si on ne réalise pas cette intimité plénière avec elle.

La miséricorde du Père est comme totalement communiquée à Marie. Il est évident que la cause contient toujours plus que son effet ; Marie n'est jamais identifiée à Dieu. Mais si elle n'est pas identifiée à Dieu, on peut cependant dire, puisque la miséricorde en elle a pu être plénière et totale, puisqu'elle a pu lui être communiquée sans limites, que tout ce que Dieu possède dans son être propre, de façon substantielle, Marie le possède par grâce, d'une façon participée. En d'autres termes, elle le possède « vitalement ». Tout ce que le Père est, Marie le vit. La grâce accordée à Marie la rapproche d'une manière unique du mystère de la Très Sainte Trinité[2].

---

2. *Ibid.*, q. 27, a. 5, ad 1.

Il peut nous être très utile, pour mieux pénétrer la valeur du don que Notre-Seigneur nous fait sur la Croix, de regarder tous les mystères de Marie sous la lumière de la miséricorde du Père. Il ne faut pas regarder les mystères de Marie en eux-mêmes, mais comme des effets de la miséricorde du Père. Chacun des mystères de Marie est pour nous comme une porte d'entrée, comme une grande lumière au milieu des ténèbres, un grand éclair, un grand déchirement du voile, qui nous permet d'entrer dans cette miséricorde du Père et d'en vivre, de nous y livrer complètement et de nous y reposer.

I. LE PÈRE DE MISÉRICORDE

La miséricorde, voie d'accès à Dieu

Il est bon de rappeler rapidement ce qu'est la miséricorde, de se remettre dans cette grande lumière.

La miséricorde n'est pas le « mystère » de Dieu considéré en lui-même, en son mystère personnel, mais l'« attribut » de Dieu par excellence ; c'est par cet attribut que nous pouvons vivre de la façon la plus profonde le mystère de Dieu. Nous disons « vivre » et non pas « connaître », car du point de vue spéculatif, le premier des attributs de Dieu est la simplicité ; il est le plus impressionnant pour notre intelligence ; on pourrait dire que la simplicité est l'attribut de Dieu par excellence pour notre intelligence de théologien. Aux petits enfants Notre-Seigneur dit : « Il est des secrets qui ne sont donnés ni aux sages ni aux prudents »[3]. Aux sages, il est donné cette voie merveilleuse : pénétrer dans le mystère de Dieu par sa simplicité. Cette voie royale met immédiatement notre intelligence de théologien en état de contemplation.

Mais lorsqu'il s'agit du mystère de Dieu, l'amour peut aller plus loin que l'intelligence : la charité, tout en demeurant sous un régime de foi, la dépasse. C'est pourquoi notre cœur de chrétien pénètre plus profondément dans le mystère de Dieu que notre

3. Voir Mt 11, 25-26 ; Lc 10, 21.

intelligence de théologien, si subtile soit-elle. Aussi est-il donné aux tout petits enfants une voie d'accès, une entrée spéciale dans le mystère de Dieu : sa miséricorde. Sous la lumière de la miséricorde nous pouvons contempler tout le mystère de Dieu et pénétrer très intimement en lui. Pour cela, il faut vivre de cette miséricorde, il faut la laisser nous envelopper complètement, ce qui exige une attitude de très grande humilité. Contempler Dieu à travers sa miséricorde et dans sa miséricorde, c'est bien cette contemplation des tout-petits qui savent ne rien être par eux-mêmes et tout recevoir gratuitement.

La miséricorde, amour du Père

Si nous scrutons un peu ce qu'est la miséricorde, nous voyons qu'elle a pour principe, et qu'elle exige, un amour excessif. Etre miséricordieux, c'est aimer en surabondance, d'une façon excessive, comme possédant la source même de l'amour. Si l'on n'est pas source d'amour, on ne peut pas être miséricordieux ; qui n'est pas source d'amour n'a qu'un amour tout à fait partiel, tout à fait particulier et, par le fait même, ne peut le communiquer à ceux qui en ont besoin, ne peut le donner pleinement, sans compter. La miséricorde demande que l'on donne pleinement et sans compter, car dès que l'on se met à compter, ce n'est plus la miséricorde. Pour être vraiment miséricordieux, il faut donc être premier dans l'ordre de l'amour, posséder cette noblesse, cette grandeur dans l'ordre de l'amour. Or c'est justement ce que nous contemplons dans le mystère du Père.

Disons bien : le mystère *du Père*. C'est le mystère de Dieu qui est source d'amour ; mais dans le mystère de Dieu il y a encore une source très cachée, une source d'où provient tout le mystère de la Très Sainte Trinité. Le mystère de la miséricorde vient bien pour nous du mystère de Dieu, mais notre regard d'enfant désire aller plus loin et scruter les abîmes de la miséricorde *du Père*. C'est la miséricorde du Père qui nous occupe. A son égard, le tout petit enfant a comme un vertige divin ; il désire ardemment se plonger et se perdre dans cet abîme, parce que c'est là, et là uniquement, que nous sommes en face de la source ; or la miséricorde ne peut être parfaitement elle-même que lorsqu'elle jaillit de la source de l'amour. La miséricorde est un amour

grand, un amour plénier et surabondant. C'est par l'expérience de la miséricorde du Père que nous comprenons la noblesse, la grandeur du Père, c'est par là que nous comprenons les abîmes insondables de son amour.

La miséricorde : puissance au service de l'amour

Si nous regardons la manière dont Dieu, dans l'Ecriture, nous a révélé sa miséricorde, nous nous apercevons qu'il s'est manifesté d'abord comme le Créateur tout-puissant, puis comme le Père très aimant. Ceci est normal, car la miséricorde présuppose la toute-puissance et la bonté. Pour être miséricordieux, il faut être non seulement bon, mais tout-puissant dans la bonté. C'est pourquoi la miséricorde est comme une synthèse divine de ces deux attributs premiers (premiers non pas selon l'ordre de perfection, mais selon l'ordre de la manifestation qui nous a été faite). Pour notre intelligence humaine en effet, qui connaît Dieu par la grandeur de ses effets sensibles, la toute-puissance est ce qu'il y a de premier. C'est Dieu comme Cause première que nous découvrons tout d'abord. Or la Cause première est nécessairement toute-puissante, infinie en efficacité. Tout existant dépend immédiatement d'elle. C'est pourquoi notre intelligence pratique revient toujours à cette toute-puissance du Créateur, et elle aime à s'y fixer comme à l'unique soutien de ses exigences pratiques et religieuses. Voilà pourquoi la révélation de sa toute-puissance est la première vérité que Dieu nous ait dévoilée en tant que nous sommes des créatures raisonnables capables de l'atteindre. De plus, en étant créés à l'image de Dieu, notre première ressemblance avec notre Créateur est de participer à son pouvoir, à sa puissance. Dieu communique à l'homme un *dominium* sur tout l'univers. Il pourra manger des fruits de tous les arbres, excepté de l'arbre de vie[4].

Ce n'est pas seulement la toute-puissance du Créateur qui est manifestée dans son image, mais aussi l'amour et la bonté du Père. Quand Dieu fait l'homme à son image[5], cela veut dire qu'il désire lui communiquer sa vie, sa vie intime. Or la communica-

4. Voir Gn 1, 28-30 ; 2, 15-17.
5. Gn 1, 27 ; 2, 7.

tion de la vie est le geste propre du Père. C'est pourquoi la seconde qualité que Dieu imprime à son image, c'est la capacité d'aimer. Il donne Eve à Adam pour que celui-ci puisse aimer un être semblable à lui, tiré de lui et image de Dieu[6]. Adam a le pouvoir de dominer sur l'univers et le pouvoir d'aimer son épouse. Par là il est l'écho du Créateur tout-puissant et du Père infiniment bon, puisque la qualité propre du père en tant que tel est la bonté vis-à-vis de ses enfants. Le Père communique sa bonté, il communique son amour.

Voilà bien les deux premiers éléments, les deux pôles de toute la révélation du mystère de Dieu : la toute-puissance du Créateur, la bonté du Père. Mais à cause du péché, la bonté du Père est comme rejetée de l'homme. Par son orgueil, l'homme ne veut plus aimer et subir l'attraction si puissante du bien divin et de son amour. Il s'écarte de la bonté du Père et de son amour. La toute-puissance du Créateur, qui punit dans sa colère, demeure seule visible. Aussi l'homme n'ose plus regarder son Dieu. Il se cache en sa présence. Il a honte de sa nudité[7]. Il a arraché l'amour de son cœur. A cause du péché, la bonté du Père et son amour ne pourront plus être atteints par l'homme que par la miséricorde du Père. C'est ce geste de miséricorde du Père qui va réhabiliter l'enfant prodigue dans la maison paternelle. C'est grâce à la miséricorde que nous pouvons de nouveau pénétrer au plus intime du mystère de sa bonté.

La miséricorde est donc vraiment l'«échelle divine». Elle implique la toute-puissance au service de la bonté et de l'amour, et c'est précisément ce qui est propre à la miséricorde. Possédant la souveraineté, la grandeur, la noblesse, le Créateur se penche vers nous avec un visage de père, avec des gestes de père, avec une sollicitude de père. La toute-puissance du Créateur est au service de son amour pour pouvoir nous atteindre au plus intime de nous-mêmes. En tant que Créateur, Dieu est intimement présent à tout ce qui est en nous. Il va mettre sa toute-puissance au service de l'amour pour nous étreindre au plus intime de notre être par son amour ; et quand il met sa toute-puissance au service de son amour, Dieu accomplit le geste souverain de sa miséricorde.

---

6. Gn 2, 20b-24.
7. Gn 3, 10-11 ; cf. Gn 2, 25.

Voilà ce que Dieu désire que nous fassions, nous aussi, puisque Notre-Seigneur nous ordonne: «Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux»[8]. Le Créateur a mis en nous une puissance: nous sommes intelligents, nous sommes forts. Cette intelligence et cette force varient extrêmement selon les individus, mais nous avons tous le pouvoir de faire quelque chose, et chacun de nous le sent en lui-même. Nous avons aussi un cœur capable d'aimer.

Le péché du monde: amour au service de la puissance

Le grand drame de l'humanité d'aujourd'hui est d'avoir opté pour la puissance, d'avoir mis l'amour au service de la puissance. C'est toute la tactique du démon, dans le but de contrefaire l'œuvre du Père. Regardons autour de nous et en nous, qui sommes les enfants de ce siècle; nous savons bien que les luttes les plus profondes, les plus tragiques, viennent de ce que nous essayons de dominer d'une façon ou d'une autre. Nous avons en nous un instinct de domination terrible. Il suffit de penser au besoin de critique qui est en nous. Notre premier mouvement est toujours de vouloir critiquer: jugement de critique, jugement négatif, c'est l'instinct de domination, c'est la manière la plus radicale de dominer. Dès que nous disons «non» à ce qui est plus grand que nous – à toute volonté de Dieu sur nous – tout de suite nous fermons la porte à l'amour et nous optons pour la domination.

Toute la tactique du démon consiste à donner le primat à la puissance sur l'amour, à faire passer la puissance avant l'amour, et même à mettre l'amour au service de la puissance, ce qui, en vérité, le supprime. L'amour répugne à être au service de la puissance puisqu'il est plus que la puissance. L'amour est plus que la domination; il est beaucoup plus profond, plus divin. L'amour seul nous permet d'atteindre notre fin. Dès qu'on fait de l'amour un moyen, on le supprime. Dans l'ordre surnaturel, ce primat de l'amour à l'égard de la fin est encore bien plus net. C'est la grande distinction de saint Augustin entre l'*uti* (le fait d'utiliser) et le *frui* (le fait de jouir); l'amour, dit-il, c'est le *frui*[9]; si l'on veut

8. Lc 6, 36.
9. *De doctrina christiana*, I, 4, 4. P.L. 34, c. 20.

mettre l'amour du côté de l'*uti* – c'est-à-dire du côté du service, du côté des moyens, et non du côté de la fin – on fait un schisme terrible, on dénature l'œuvre de Dieu. Le drame le plus tragique de notre époque est donc bien d'inverser l'ordre de la sagesse divine. Sous l'influence du démon on exalte la puissance, l'efficience, la production, et on asservit l'amour. L'amour n'est plus regardé que comme la force instinctive: une puissance encore. Dieu, lui, veut que tout soit au service de l'amour, pour que tout soit repris dans la miséricorde et que tout s'achève en miséricorde, pour que le dernier mot soit à la miséricorde.

Puisque nous vivons en ce temps, nous devons prendre conscience de ce drame. Il faut qu'en nous Dieu puisse se «rattraper» et que sa miséricorde puisse se réaliser parfaitement. Il faut qu'en nous la puissance soit toujours au service de l'amour. Plus la puissance naturelle que Dieu nous accorde est grande du côté de l'intelligence, de nos facultés, des *habitus* que nous avons et qui représentent une certaine puissance en nous (sous forme de certaines aptitudes, certaines qualités), plus Dieu nous donne de charges, plus nous devons mettre tout cela au service de l'amour. Si nous agissons autrement, nous entrons un peu dans les mœurs du démon; nous n'avons plus les mœurs de Dieu, les mœurs du Père; nous prenons les mœurs de celui qui s'oppose, de l'adversaire, nous nous laissons un peu contaminer par lui.

Il faut donc bien comprendre ces choses quand il s'agit de la vie chrétienne, parce que celle-ci est la porte étroite. Mais de nos jours il faut y faire d'autant plus attention que nos moindres déviations dans la vie contemplative, dans la vie religieuse ou simplement dans la vie chrétienne, proviennent de cette erreur-là, radicalement. Et ceci est normal. A la suite du péché d'Adam, les plus petites déviations aboutissent à des erreurs énormes – il suffit d'une infime différence d'orientation entre deux sources voisines pour que les embouchures des deux fleuves se trouvent à des distances considérables l'une de l'autre.

Il faut absolument comprendre que la miséricorde de Dieu doit avoir le dernier mot; nous sommes là à la racine du mystère de Dieu pour nous, en présence de réalités tout à fait premières. L'alpha et l'oméga, pour nous, c'est la miséricorde du Père. Et si nous y réfléchissons, nous voyons que cette miséricorde implique la toute-puissance du Créateur au service de la bonté du Père.

La miséricorde de Jésus, manifestation de celle du Père

Prenons l'Evangile, nous y verrons de façon éclatante ce que j'essaie d'exprimer ici. Le Fils vient nous révéler le Père ; c'est son unique fonction[10]. Comment se présente-t-il ? Quand on lui demande qui il est, il reprend les paroles prophétiques d'Isaïe, présentant le Messie comme celui qui guérit les infirmes, comme celui qui fait marcher les paralytiques et voir les aveugles, comme celui grâce à qui ceux qui n'avaient plus de vie recommencent à en avoir[11]. Tels sont les gestes qui définissent Jésus : des gestes de miséricorde. De temps en temps nous pouvons relever un geste de justice, mais c'est la justice au service de la miséricorde. Si Notre-Seigneur est sévère à l'égard des Pharisiens – à l'égard de l'orgueil – c'est pour nous « purger » de tout ce qui appartient au démon, pour nous libérer de cet instinct de puissance qui risque sans cesse de nous accaparer et de faire de nous des pharisiens. Tous les gestes du Christ sont des gestes de miséricorde. L'épisode de la femme adultère, que rapporte saint Jean[12], où nous voyons le geste de pardon – le geste de miséricorde par excellence –, nous montre bien ce qu'est le Christ. Ce passage extraordinaire est un des plus émouvants de l'Evangile. Saint Augustin le commente en nous montrant la manière dont Notre-Seigneur veut nous faire comprendre que la justice est comme résorbée par la miséricorde[13]. La justice, c'est encore la puissance, il faut donc qu'elle soit au service de la miséricorde, au service de l'amour. Comment la miséricorde prend-elle possession de toute la justice ? Comment s'en empare-t-elle complètement ? Tous ceux qui étaient tenants de la justice sont obligés de disparaître. Les tenants de la justice, de la Loi – comprise d'une manière pharisaïque et étroite, comme s'opposant à la miséricorde – sont au niveau temporel, non pas au niveau éternel. Ce qui est éternel, c'est la miséricorde, et la justice divine dans la miséricorde. Le Christ – la Miséricorde – reste seul avec la misère[14]. Voilà toute la vie du Christ, voilà tout

---

10. Cf. Jn 1, 18.
11. Voir Mt 11, 5 ; Lc 7, 22 ; Is 26, 19 ; 35, 5-6 ; 61, 1.
12. Voir Jn 8, 1-11.
13. Voir *Homélies sur l'Evangile de saint Jean*, XXXIII, 4-8, Bibliothèque augustinienne 72 (DDB 1977), pp. 699-713.
14. *Loc. cit.*, 5, p. 705.

l'Evangile : la Miséricorde en face de la misère d'une « pauvre femme ». Cette « pauvre femme », qui symbolise bien toute l'humanité pécheresse, cette « pauvre femme » seule en face du Christ, est entièrement pardonnée. Sa misère est assumée par la Miséricorde. Au terme, il ne reste plus que la Miséricorde. Quand nous serons au Ciel, il ne restera plus que la miséricorde dans notre âme. Et sur cette terre, dans la mesure où nous vivons de la grâce du Père, il faut essayer de faire qu'il n'y ait plus que la miséricorde du Père sur nous.

II. MARIE, CHEF-D'ŒUVRE DE MISÉRICORDE

D'après celle qui est vraiment le chef-d'œuvre de la miséricorde du Père, la Vierge Marie, nous essaierons de scruter les gestes principaux de cette miséricorde, ceux qui la caractérisent, afin d'en mieux connaître les demeures et d'y pénétrer davantage dans notre vie chrétienne.

Le premier geste de miséricorde du Père à l'égard de Marie est un geste de gratuité absolue ; c'est pourquoi nous y voyons la miséricorde du Père à l'état pur. Ce premier geste, c'est la miséricorde de prévenance du Père pour ce tout petit enfant qui va naître, cette prévenance à l'égard du premier mouvement de l'âme de Marie : le mystère de l'Immaculée Conception.

Il nous faut essayer de saisir le mystère de l'Immaculée Conception non seulement en lui-même, mais dans sa source, et sa source, justement, est le mystère de la miséricorde prévenante du Père. Il ne peut y avoir de miséricorde plus absolue, plus totale. Saint Thomas parle de la miséricorde de prévenance comme d'un geste particulier de la miséricorde ; au sens tout à fait rigoureux, prévenir est le propre de la miséricorde[15].

Si nous voulons comprendre ce qu'est la miséricorde de prévenance, et le geste de cette miséricorde de Dieu sur nous, il nous faut toujours regarder le mystère de l'Immaculée Conception : il en est le premier fruit, le fruit par excellence. Ce

15. I-II, q. 111, a. 3 ; cf. Ps 58 (Vulgate), 11 : *Misericordia ejus praeveniet me.*

mystère doit donc nous permettre de pénétrer très profondément dans cette demeure spéciale de la miséricorde du Père.

Le Père, parce qu'il est miséricordieux, prévient, et prévient toujours. Il est toujours celui qui est «devant», celui qui est «avant» nous. En raison d'une sollicitude infiniment paternelle, sa miséricorde, ayant comme lumière son regard éternel de Père, prépare et enveloppe tout.

La création, premier geste de miséricorde

Essayons de pénétrer un peu dans ce premier geste de miséricorde prévenante du Père à l'égard de Marie; nous tâcherons ensuite d'en voir les conséquences. Si on regarde l'Ecriture, on constate que Dieu, comme Créateur – comme Créateur d'Adam et d'Eve – réalise déjà un geste de miséricorde. La création est bien un geste de miséricorde, puisque Dieu crée dans un pur amour, libéral et gratuit, puisque créer n'est en rien une nécessité pour lui. Il le fait par pure surabondance et non pas pour s'épanouir. Nous avons parfois besoin, quant à nous, de créer, de réaliser, de «faire quelque chose». Nous avons de ces «démangeaisons» intérieures de notre être qui a besoin de parler, de s'exprimer; et parler, c'est faire quelque chose: il y a une certaine création dans le fait de parler, il y a comme un écho lointain de la parole créatrice de Dieu. Dieu crée par sa parole: «Dieu dit, et il en fut ainsi»[16]. Nous avons en nous le pouvoir de parler, et quand nous parlons nous avons toujours l'impression de créer.

Il faut reconnaître qu'il y a là une part de vérité qui est particulièrement sensible chez les poètes. Souvent ils exagèrent en ce sens, mais leurs exagérations mêmes nous font mieux comprendre ce qui est sous-jacent à toute parole humaine: les «démangeaisons» de parler que nous avons parfois. Quand nous avons le cœur rempli d'une idée magnifique, quand nous avons vu, compris quelque chose d'étonnant, si nous rencontrons une personne que nous aimons bien, nous avons une envie irrésistible de lui communiquer notre découverte! C'est que la parole est comme un reflet de la création de Dieu. C'est, du reste, l'une des raisons pour lesquelles nous devons avoir un si grand respect

16. Gn 1, 6.

pour la parole ; c'est pour cela qu'on n'a pas le droit de mentir, de falsifier la parole humaine[17] : elle est quelque chose qui prolonge la création de Dieu.

Pour nous, parler est une nécessité de notre nature ; c'est pourquoi il peut nous être parfois très pénible de refréner ce besoin, surtout pour des tempéraments un peu artistes, un peu poètes ; c'est pour eux une nécessité de parler.

Si Dieu crée, ce n'est pas du tout par nécessité naturelle ; ceci est de foi. Dieu crée uniquement par pure libéralité, et donc par pure miséricorde. Le premier geste de la miséricorde de Dieu est celui de la création. « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre »[18]. Au sixième jour, Dieu fit l'homme à sa ressemblance[19]. Dieu a créé notre âme par un geste de pure miséricorde, car nous n'avons absolument aucun droit, au sens fort, à la vie. Nous avons tout reçu de cette miséricorde première, de cette miséricorde du Créateur. C'est une miséricorde substantielle puisqu'elle communique la vie, l'intelligence, l'autonomie dans l'être. C'est une miséricorde créatrice qui a vraiment la toute-puissance à son service. Elle crée à partir de rien, et c'est pourquoi elle est le jaillissement premier de la miséricorde du Père.

Si l'on regarde la manière dont furent créés Adam et Eve, on constate que, dans un unique geste de miséricorde, Dieu a créé l'âme et le corps, ainsi que la Bible nous le montre[20]. Parce qu'il veut susciter son chef-d'œuvre, parce qu'il veut faire un être à sa ressemblance, Dieu, dans un geste unique de miséricorde, crée l'âme et le corps et, plus profondément encore, il donne la grâce. Pour Adam et Eve, il n'y a qu'une seule « naissance », toute divine. C'est là une miséricorde de prévenance merveilleuse du Père, le geste le plus connaturel à Dieu Créateur et Père. Quand Dieu veut faire quelque chose de grand, quelque chose qui soit à sa ressemblance, il réalise son chef-d'œuvre unique dans un geste de miséricorde prévenante, de miséricorde substantielle. Il nous faut souvent revenir au passage de l'Ecriture qui nous montre ce geste du Père façonnant l'homme par pure gratuité d'amour, par pure miséricorde.

---

17. Cf. Ex 20, 16.
18. Gn 1, 1.
19. Voir Gn 1, 26-27.
20. Gn 2, 7.

Le péché originel, atteinte à la miséricorde

La première réponse de l'homme, que nous rapporte l'Ecriture, au geste de miséricorde prévenante du Père, est un geste d'orgueil. Dieu a fait à l'homme un cadeau extraordinaire : la possibilité d'être libre dans son amour, d'être autonome dans sa vie ; il peut en faire ce qu'il veut : ou bien mettre au service de l'amour la puissance que Dieu lui a donnée, ou bien, au contraire, mettre l'amour au service de sa liberté et de sa puissance. Le péché premier de l'homme, le péché originel, est la désobéissance dans l'orgueil ; c'est l'exaltation de son autonomie. Eve se laisse séduire, se laisse prendre, puis Adam se laisse convaincre[21].

Le péché est une attaque directe contre la miséricorde prévenante du Père. Pécher, c'est ne pas comprendre cette miséricorde prévenante, c'est la ramener à notre taille. C'est en quelque sorte vouloir l'accaparer et l'exploiter selon le désir d'orgueil, d'autonomie qui est en nous, notre désir de nous poser nous-mêmes comme indépendants de Dieu. Le péché atteint directement la miséricorde ; ceci est normal, puisque Dieu enveloppe l'homme initialement de sa miséricorde. Pour Adam et Eve, tout est miséricorde ; ils sont enveloppés de la miséricorde de Dieu ; il sont totalement à Dieu, pour Dieu. C'est Dieu qui veille sur eux. Ils sont sortis de ses mains. Dieu a préparé pour leur corps humain tout un milieu qui leur est connaturel ; et l'âme qui était dans ce corps était parente de Dieu, elle était pour Dieu.

Au lieu de répondre à cette miséricorde par un amour, par un geste de soumission et d'abandon, Adam et Eve, par orgueil, ont désobéi. Eve d'abord s'est laissée séduire par l'orgueil, par le désir de puissance. Elle s'est laissée séduire par la fausse prophétie du serpent, par sa promesse fallacieuse : elle a répondu au serpent. Elle est entrée dans le piège qu'il lui dressait : la curiosité, la curiosité de parler à un esprit qui était plus puissant qu'elle et qui l'interrogeait. Telle est la tactique de la tentation qui nous est merveilleusement montrée dans l'Ecriture. Nous sommes toujours flattés lorsqu'un plus grand que nous nous interroge, semble vouloir se mettre à notre école, recevoir quelque chose de nous ; nous sommes flattés et nous nous lais-

21. Gn 3, 1-6.

sons prendre à ce piège. A l'intérieur de la curiosité, il y a la séduction à l'égard de quelqu'un qui est plus grand que nous et paraît vouloir nous mendier un peu de vérité. Eve a commencé à répondre, et nous savons toutes les conséquences de cette première chute[22].

Ces conséquences sont une permission de Dieu. Tous les descendants d'Adam et d'Eve, au lieu de naître dans l'état de justice originelle, ne recevront plus de leurs premiers parents que la nature humaine dans un état de faiblesse, de corruption. Adam et Eve sont les premiers, les chefs de la nature humaine, les responsables, et c'est pourquoi leur faute est si grave. Notre faute à nous, ou celle de nos parents, n'entraîne pas de conséquences pour les enfants, nous le savons très bien : le Nouveau Testament nous le dit textuellement[23]. Dans l'Ancien Testament, certaines affirmations pourraient nous faire croire que la faute des parents rejaillit sur les enfants[24]. Notre-Seigneur nous montre que la grâce chrétienne est libre à cet égard.

Le péché originel, atteinte à la nature humaine

Pourquoi la faute d'Adam engage-t-elle toute l'humanité? Parce qu'Adam en est responsable[25]. Dieu a voulu qu'il soit le premier en tant qu'il est le père, et ceci est très normal. Puisque Dieu a créé l'homme à son image, il faut que quelque chose de la paternité de Dieu soit en Adam. Ce quelque chose, c'est justement le fait que d'Adam descendrait toute la race humaine. Toute la race humaine se trouve contenue en lui, selon le plan de la sagesse de Dieu. Sa faute, en tant qu'il est principe, chef, en tant qu'il est à l'image de la paternité du Père et qu'il a autorité sur toute la race humaine qui est contenue en lui, doit nécessairement rejaillir sur chacun de ses descendants.

---

22. Gn 3, 14-19.
23. Voir Jn 9, 2-3.
24. Voir Ex 20, 5 ; Dt 5, 9 ; 2 S 12, 14.
25. Saint Thomas précise que si Adam n'avait pas péché, Eve seule ayant péché, leurs descendants n'auraient pas contracté le péché originel, parce que seul Adam est le chef, le responsable de l'humanité au sens fort (cf. I-II, q. 81, a. 5).

Nous comprenons cela très mal, parce que nous sommes, quant à nous, dans les conséquences ; nous remontons difficilement jusqu'à Adam ! Il faut comprendre cela dans le plan de Dieu. Si nous regardons du côté de Dieu, tout est simple et se comprend : Dieu ayant fait d'Adam et Eve les chefs de l'humanité, toute l'humanité, étant contenue en eux, devait dépendre d'eux. Il est normal que si Adam et Eve déjouent la miséricorde prévenante de Dieu, toute leur descendance se trouve, par le fait même, privée de cette miséricorde. S'ils empêchent cette miséricorde d'être totale, s'ils veulent la limiter – et par le péché nous limitons la miséricorde de Dieu – selon la liberté dont Dieu les a gratifiés, cette miséricorde se trouve limitée pour tous leurs descendants. Adam et Eve ne détruisent pas l'humanité (ils auraient pu se suicider, et par le fait même l'humanité se serait suicidée) ; mais Dieu a permis la faute qui fait obstacle à la communication de la vie divine.

Adam et Eve sont restés les chefs de l'humanité du point de vue de la nature, mais des chefs qui ont perdu leur noblesse première. Ils n'ont pas su rester dans la noblesse où Dieu les avait créés. Ils se sont opposés à l'autorité de Dieu, ils se sont révoltés contre elle ; et puisque toute la nature humaine est « en » eux, il est normal que celle-ci, provenant d'eux, soit elle-même dans un état de déchéance ; c'est pour cela que nous naissons dans l'état de péché originel. L'état de péché originel n'est pas autre chose que la transmission de cette nature qui a péché en Adam. Adam était l'image du Père, Dieu lui avait remis la responsabilité de l'humanité ; mais parce qu'il n'a pas su respecter pleinement cette image, tous ses descendants sont marqués de cette tare naturelle. Nous ne sommes pas responsables, nous, en tant que personne, mais en tant que nature descendant d'Adam – puisque c'est cette nature-là que nous possédons – nous sommes responsables de ce péché, en Adam et Eve. Nous n'en sommes pas responsables personnellement, mais notre nature humaine porte cette marque, si mystérieuse.

Cette vérité est l'une des plus difficiles à accepter aujourd'hui, parce que toute la philosophie contemporaine existentialiste exalte la liberté et la personne, et refuse de considérer la nature humaine. Le péché originel, n'ayant plus de sujets, ne peut plus avoir aucune réalité. De plus, en nous plaçant exclusivement du point de vue de la justice, nous ne comprenons plus que le péché

s'oppose à la miséricorde. Adam et Eve, par la miséricorde de prévenance qu'ils avaient reçue, étaient en relation directe avec le Père ; ils avaient reçu du Père une autorité unique que pas un autre parmi les hommes n'a reçue. Mais nous avons beaucoup de peine à admettre que, puisqu'ils avaient reçu ce quelque chose d'unique, puisqu'ils étaient en relation immédiate avec le Père et que, par orgueil, ils ont détruit cet ordre voulu par Dieu, Dieu ait permis que tous leurs descendants naissent dans un état de déchéance.

C'est encore un geste de miséricorde de Dieu que de nous avoir donné la vie, d'avoir créé notre âme. Mais Dieu crée notre âme dans notre corps, à nous, descendants d'Adam et d'Eve. Notre corps reçoit la vie de ceux qui sont le principe, la source de toute la race humaine. Donc, par le fait que l'âme humaine est créée dans le corps, la miséricorde du Père est limitée, arrêtée par cette révolte première de nos premiers parents. Le geste de miséricorde du Père à l'égard de notre âme a été arrêté par le péché ; dans une permission de sagesse Dieu accepte qu'il en soit ainsi. Il aurait très bien pu faire autrement ; il aurait pu, par exemple, punir Adam et Eve de n'avoir pas respecté leur autorité sur toute la race humaine, en leur enlevant cette autorité. Il y a là un mystère ; il ne faut pas vouloir l'expliquer, mais il faut essayer de le mettre en lumière avec le plus de netteté possible pour supprimer le scandale qu'il peut susciter en nous.

Il est facile de supprimer ce scandale dès que nous dépassons le niveau de la justice. Si nous estimons avoir des droits à l'égard de Dieu, nous ne pouvons plus rien comprendre. Si nous nous situons devant Dieu comme ayant tout reçu dans un geste de miséricorde initiale, nous comprenons comment Dieu, créant notre âme dans un geste de miséricorde infinie, accepte d'être comme vaincu apparemment, d'être limité dans sa miséricorde par la révolte initiale de l'homme. C'est l'homme qui est responsable du péché originel, et Dieu le permet. Dieu n'en est pas responsable : c'est l'homme qui arrête le geste de la miséricorde divine. Dieu permet que le péché originel ait toutes les conséquences que nous lui voyons, conséquences normales étant donné toute l'autorité que Dieu avait donnée initialement à Adam et Eve.

La seconde naissance, second geste de miséricorde

Si nous continuons à réfléchir sur ces questions, nous voyons que la première naissance est complétée pour nous par une autre naissance. C'est ce que Notre-Seigneur révèle de façon très nette à Nicodème. Il faut bien comprendre cette révélation des deux naissances. Dans l'Ancien Testament, nous ne voyons pas, ou très mal, cette révélation ; la circoncision est bien là comme un signe d'une seconde naissance, signe préfiguratif du baptême, mais très lointain encore[26]. C'est dans le Nouveau Testament que ces deux naissances nous sont parfaitement révélées. Mais si nous ne voulons plus accepter le péché originel, par le fait même nous n'acceptons plus ces deux naissances. Relisons le passage de saint Jean où Notre-Seigneur affirme si fortement à Nicodème que si l'on ne renaît pas de l'Esprit et de l'eau, on ne peut entrer dans le royaume de Dieu. « Celui qui est né de la chair est chair », il appartient au vieil homme. « Celui qui est né de l'Esprit est esprit », il appartient à Dieu. Il y a bien en nous les deux naissances[27].

Autrement dit, le geste de la miséricorde première de Dieu créant, communiquant la vie, devait être normalement un geste de miséricorde substantielle qui s'empare de notre corps, qui s'empare de notre âme en la sanctifiant, en la faisant fille de Dieu. Tel est le premier geste que nous voyons dans le mystère de la justice originelle ; c'est ce que Dieu avait voulu selon une volonté première. L'homme a fait échec à cette miséricorde première, plénière, et Dieu a accepté. Il est extraordinaire que le Père, en créant l'âme dans un corps où elle est ternie par le péché originel, accepte de continuer son geste de miséricorde. Cette âme qu'il crée naît dans un état de péché originel. Permission mystérieuse de la miséricorde de Dieu !

Dieu permet qu'il en soit ainsi parce qu'il va se servir de la faute pour opérer quelque chose de plus grand encore : la seconde naissance qui nous lie au Christ – au nouvel Adam –, à la plénitude de grâce de Jésus. Dans ce second geste de miséricorde du Père sur notre âme, il y a quelque chose qui va encore plus loin

---

26. Voir Dt 10, 16 ; 30, 6 ; Col 2, 11-12 ; Ga 6, 15. *Somme théol.*, III, q. 70, a. 1.

27. Voir Jn 3, 1-15.

que le premier, dans l'ordre qualitatif de l'amour, de la miséricorde qui ne nous met plus en dépendance du premier Adam, chef de l'humanité avec sa grâce, mais en relation directe avec le nouvel Adam, c'est-à-dire avec la source même de la grâce. «C'est de sa plénitude que nous avons tous reçu»[28]. Nous recevons cette plénitude par le baptême, seconde naissance dans le sang de Jésus, dans la grâce de Jésus, qui est une miséricorde de pure gratuité. C'est là encore une miséricorde quasi substantielle dans l'ordre surnaturel, puisque la grâce est certes un accident, mais est aussi principe d'une vie nouvelle. Elle est bien «entitativement» un accident, dit saint Thomas, mais formellement elle est comme une nature[29], c'est-à-dire qu'elle est principe de vie et donc de filiation divine; par la grâce, nous sommes vraiment fils de Dieu, nous possédons vraiment un être nouveau qui nous lie à Jésus et nous fait entrer dans tout l'héritage que le Père a donné à son Fils unique.

Ces deux naissances en nous expliquent toutes les luttes entre l'appartenance au vieil homme et la vie de la grâce. Notre psychologie humaine est initialement tournée vers Adam; elle est noyée dans le péché, dans la concupiscence, et c'est pour cela qu'elle est si compliquée. Dieu a créé l'homme simple, mais celui-ci, par le péché, s'est rendu multiple et complexe. Notre psychologie est empêtrée dans les trois concupiscences. On dit «trois», mais cela signifie une multitude. Pensons à toutes les ramifications de l'orgueil: l'orgueil a une chevelure extraordinaire, et dans tous les sens! Puis il y a toute la descendance de la concupiscence de la vie, de la vanité, qui est aussi très grande. Il y a l'appétit, la concupiscence violente à l'égard de la richesse, que nous avons tous en nous. Il y a encore toute la concupiscence de la chair, par la sensualité, qui est aussi quelque chose de très pesant. Nous avons donc une psychologie terriblement alourdie, parce qu'elle est de ce versant-là: celui du vieil homme.

Le fils de Dieu qui vit en nous risque toujours d'être mis au second rang, parce qu'il est né après le vieil homme et est beaucoup plus naïf; l'Ecriture nous le montre bien: c'est le «benjamin». Celui-ci est en dehors, au-delà de notre conscience psy-

28. Jn 1, 16.
29. I-II, q. 110, a. 2, c et ad 2; a. 3.

chologique humaine, parce que Dieu lui demande un régime de foi et donc un régime de connaissance imparfait, un régime d'amour pur qui échappe en quelque sorte à la conscience psychologique pour aller beaucoup plus loin : pour être enfoui. Dans la seconde naissance, nous sommes « ensevelis dans la mort du Christ »[30].

Par cette seconde naissance, nous naissons en la seconde miséricorde de Dieu dont nous parlions ; nous naissons dans le sépulcre, dans la mort du Christ et dans sa Résurrection, donc cachés, possédant une vie éternelle. Saint Thomas nous dit que le chrétien, tant qu'il est sur cette terre, vivant dans la foi, est comme celui qui n'aurait que le sens du toucher. L'autre – le vieil homme – peut posséder l'évidence de certaines connaissances, il est comme celui qui voit et pour qui ne pas voir est souvent intolérable. Il peut acquérir une personnalité d'adulte, capable de se gouverner et de gouverner les autres. Le petit « benjamin », lui, doit vivre sur terre dans les ténèbres de la foi, en acceptant de marcher comme à tâtons ; il n'a d'autre expérience que, à l'intérieur de la foi, celle d'un « toucher » ou d'un « goût » divin. C'est quelque chose de très élémentaire du point de vue de l'évidence ! mais d'infiniment profond du point de vue d'une adhésion aimante.

L'Immaculée Conception, geste unique de miséricorde

Mais nous n'allons pas encore assez loin. Si nous voulons comprendre pourquoi Dieu, en définitive, a permis le péché originel, pourquoi la faute d'Adam a une conséquence en toute l'humanité, nous ne le pouvons qu'en regardant le mystère de l'Immaculée Conception. Ce mystère, pour le croyant, va supprimer tout scandale possible à propos de cette permission de Dieu à l'égard des descendants d'Adam et d'Eve. Nous ne pouvons avoir le sens parfait de cette permission de Dieu – surtout à certains moments où nous sommes troublés, scandalisés – qu'en regardant le plan divin dans toute son ampleur. Si Dieu a permis le mystère du péché originel, c'est pour réaliser, de façon infiniment plus grande, son chef-d'œuvre. Car Dieu se sert des consé-

30. Voir Rm 6, 4 ; Col 2, 12.

quences du péché de façon toute divine ; dans une descendante d'Adam et d'Eve – descendante comme nous – il réalise un geste de miséricorde tout à fait unique, un geste de miséricorde qui prend une taille toute nouvelle. Ce geste, il le réalise pour la Très Sainte Vierge, la créant immaculée dans sa conception.

Pour Marie il n'y a qu'une naissance, comme cela aurait eu lieu en justice originelle, mais il y a beaucoup plus que cela, car la naissance unique de Marie est une naissance chrétienne. Notre seconde naissance, à nous, vient après la première. En Marie, cette « seconde naissance » est l'unique ; tout en Marie est repris dans la grâce du Christ. C'est pourquoi elle demeure si proche de nous, dans sa pureté même.

Si le geste de miséricorde du Père qu'est le mystère de l'Immaculée Conception était tout simplement pour Marie une reprise du mystère de la justice originelle, il n'y aurait rien de commun entre le mystère de l'Immaculée Conception et notre grâce, puisque nous avons perdu la justice originelle. Nous savons qu'un tel état a existé, mais nous n'en avons aucune expérience. Nous pouvons faire des rêves magnifiques sur ce qu'était le paradis terrestre – l'homme en a toujours fait, d'ailleurs, car il a toujours un grand désir de bonheur humain parfait. Toutes les formes de messianisme sont comme des désirs de retour au paradis terrestre. On tente toujours d'établir un bonheur humain qui soit parfaitement réalisé : l'épanouissement parfait de notre nature humaine avec l'épanouissement parfait de notre vie divine. On voudrait toujours que l'épanouissement humain soit comme nécessaire à l'épanouissement divin, et que l'épanouissement divin entraîne nécessairement un épanouissement humain. Nous faisons bien souvent de ces rêves enchanteurs. Les chansons du démon sont constamment sur ce thème, nous faisant croire que « c'est possible puisque cela a existé... ». Elle est très forte, l'argumentation du démon ! puisque cela a existé, c'est donc possible ! Oui, c'est possible... mais ce n'est plus ce que Dieu veut. Pour un rêve, il suffit que « ce soit possible », pas besoin d'autre chose ; de même pour une séduction. De fait, dans l'état de justice originelle, il y avait une harmonie parfaite entre toutes les exigences naturelles et toutes les exigences divines ; toute exigence naturelle apportait un accroissement surnaturel ; tout épanouissement du cœur humain entraînait un plus grand amour de Dieu.

Si Marie, en raison de ce geste de miséricorde du Père tout à fait spécial à son égard, avait été réintroduite dans le paradis terrestre, le mystère de l'Immaculée Conception serait très loin de nous, et Marie ne pourrait pas être notre Mère au sens absolu. Elle ne le *pourrait* pas parce que, justement, elle serait dans un état de grâce différent du nôtre.

Le mystère de l'Immaculée Conception, c'est le mystère de la grâce chrétienne dont nous vivons, mais réalisé parfaitement, en plénitude. C'est une miséricorde nouvelle du Père. Ce n'est pas du tout un «rattrapage» ou du «replâtrage» par rapport au péché ; non, c'est une reprise de toutes choses à travers et dans le sang de Jésus, à travers tous les mérites du Christ. C'est une miséricorde plénière, une miséricorde créatrice, qui montre que Jésus est capable de recréer, de tout reprendre initialement, radicalement. La miséricorde que fait le Père à l'égard de cette toute petite enfant, dès sa conception, est une miséricorde chrétienne, semblable à celle que le Père nous fait par le baptême. Ce n'est donc pas quelque chose de lointain. C'est infiniment proche, c'est une réalité qui est vraiment connaturelle à notre grâce chrétienne. Le langage du Père, en faisant ce geste pour Marie, n'est pas étranger au geste que le Père nous fait en nous donnant cette grâce de réhabilitation qu'est le baptême.

Si nous ne voyons pas clairement cela, nous ne voyons pas non plus toute l'importance du mystère de l'Immaculée Conception par rapport à nous ; nous comprenons peut-être spéculativement... et encore ! car même spéculativement, nous ne comprenons pas ce mystère dans la vision même de Dieu, mais seulement d'une façon lointaine. Ne l'oublions pas, le mystère de l'Immaculée Conception nous est donné *pour nous éclairer*, et il doit être une très grande lumière pour nous.

Le mystère de l'Immaculée Conception est une très grande lumière parce qu'il nous fait comprendre un peu ce qu'est la miséricorde du Père, cette miséricorde prévenante qui reprend tout. Elle ne se contente pas de réhabiliter l'enfant prodigue, elle va beaucoup plus loin : elle arrête le mal ; elle empêche le mal de toucher Marie. Elle prend tout, elle enveloppe tout en Marie. Cette miséricorde prévenante du Père à l'égard de Marie est vraiment une miséricorde créatrice, où la toute-puissance de Dieu, de façon toute nouvelle, est entièrement au service de l'amour. Dans le mystère de l'Immaculée Conception, nous voyons la

séparation d'avec le péché. La miséricorde arrête la contagion du mal ; elle empêche le péché de toucher, de ternir le corps et l'âme de Marie. Dans sa vie humaine, dans son âme humaine et dans son corps humain, Marie n'a jamais été ternie par le péché, en raison de ce privilège, de cette miséricorde du Père qui enveloppe tout. Cette miséricorde est paternelle ; c'est la sollicitude extraordinaire du Père qui arrête la contagion du péché. C'est une miséricorde infiniment forte ; elle est comme la citadelle en laquelle l'âme de Marie peut naître, en laquelle son petit corps peut vivre.

Si le mystère de l'Immaculée Conception est d'abord la séparation d'avec la faute, il est en même temps une harmonie parfaite de toute la nature humaine. Toute la beauté de Marie provient de ce privilège. Elle est « toute belle »[31] ; c'est l'harmonie parfaite, c'est le Père qui refait son chef-d'œuvre. L'homme a fait du chef-d'œuvre de Dieu quelque chose de monstrueux : il a arrêté la miséricorde paternelle ; il a empêché le geste du Père de s'exprimer en plénitude et, par le fait même, il a détruit l'œuvre de Dieu. Le Père reprend tout dans une harmonie toute divine. Marie est vraiment, parfaitement, l'image de Dieu, au sens très fort. Il faut qu'elle soit parfaitement l'image de Dieu, parce que toute une génération doit sortir d'elle. Il faut qu'elle soit vraiment première, la première des rachetés, dans cette reprise de toutes choses. C'est pour cela que tout doit être si harmonieux en Marie. La miséricorde du Père établit une harmonie plénière entre toutes ses facultés. En son âme et en son corps, il n'y a que la trace de la miséricorde de Dieu sur elle. Pensons à la parole de l'Ecriture que l'on attribue très justement au mystère de l'Immaculée Conception : dans son âme et dans son corps « elle est comme le miroir qui reflète la splendeur de son origine »[32]. Tout en Marie est absolument pur, tout n'est que *enveloppé de miséricorde*.

Nous disons aussi que le mystère de l'Immaculée Conception implique la plénitude d'amour, la plénitude de grâce. Il ne suffit pas que l'image du Père soit reflétée en Marie. Il faut que Marie soit le réceptacle parfait de cette plénitude de grâce, de la dot royale que le Père donne à cette toute petite, pour en faire sa fille

31. Ct 4, 7.
32. Cf. Sg 7, 26.

bien-aimée. Dieu met toutes ses complaisances dans cette créature nouvelle, par un geste de miséricorde totalement libre. Le Père l'a choisie avant tous les autres choix, *elegit eam et praeelegit eam* (comme dit la liturgie). Il ne suffit pas de dire *elegit*, car, à l'intérieur de la miséricorde, il y a comme une qualité dans cette prévenance même et une gratuité unique : non seulement le Père a arrêté le mal, non seulement il a voulu que Marie soit toute belle, mais il a voulu encore que son âme resplendisse d'une qualité d'amour, d'une qualité de grâce uniques ; d'une plénitude de grâce qui, d'après certains théologiens, est plus grande que la grâce des plus grands saints à leur sommet. Il faut que, initialement, cette semence de grâce que le Père donne gratuitement à Marie dans sa miséricorde soit une grâce d'une intensité, d'une qualité plus grandes que celle de tous les autres saints.

Ce geste de miséricorde prévenante nous fait comprendre la gratuité, la jalousie de l'amour du Père sur cette toute petite enfant. Nous comprenons alors la permission divine du péché originel. Dans la pensée du Père, tout ce qui a précédé est permis pour cette victoire plénière de sa miséricorde sur le péché, pour cette victoire totale, radicale, grâce à laquelle il n'y a plus en Marie la moindre trace du péché originel ; il n'y a plus en elle que la figure de l'adorable miséricorde du Père. Dans le mystère de l'Immaculée Conception, il y a quelque chose de plus beau encore que ce qui était dans l'état de justice originelle, parce qu'il y a déjà une orientation très profonde et unique, tout un appel vers le mystère du Christ.

Concrètement, le geste de miséricorde prévenante du Père se réalise de façon très cachée. Cela nous semble extraordinaire à nous qui en parlons ouvertement, puisque ce mystère est maintenant une vérité officielle dans l'Eglise, une vérité de foi. Le geste du Père dans le paradis terrestre à l'égard d'Adam et d'Eve se fait en face du monde entier ; Adam a été créé avec cette taille, dans cette plénitude, en face de tous les anges. Les anges ont été dans l'admiration devant le geste du Créateur qui, d'un peu de boue, faisait son image ; et pour la création d'Eve, il a fallu que l'homme lui-même coopère au chef-d'œuvre de Dieu.

Regardons la manière dont Dieu a tout repris en Marie : le geste de miséricorde prévenante du Père se réalise de façon tout à fait cachée, dans les entrailles de notre humanité, dans les

entrailles de la mère de Marie. Pas un seul témoin. Les anges ont-ils connu le mystère de l'Immaculée Conception au moment où il s'est réalisé ? Ils ont pu en voir les effets, voir que cette toute petite enfant était toute pure, qu'elle n'était pas comme les autres. Mais ont-ils vu le mystère dans toutes ses ramifications ? Ont-ils vu que, dans ce geste de miséricorde prévenante, toute la race humaine est reprise ? Dans sa racine même il y a quelque chose de nouveau qui se réalise par ce geste du Père. Pour ce qui est des hommes, personne ne le sait. Dieu n'a pas averti les parents de Marie. Sa mère devait se dire : « J'ai mis au monde une petite fille absolument délicieuse », mais elle la croyait comme les autres enfants... Le mystère était réservé à Dieu.

Dieu a caché, il a enfoui ce mystère de miséricorde prévenante, ce geste si extraordinairement paternel, cette sollicitude unique pour cette petite. Dès le moment de sa conception toute la Sainte Trinité a habité dans cette âme ; mais sur terre on l'ignore : c'est caché, complètement caché. Il a fallu très longtemps avant que ce mystère soit proclamé comme un « grand signe dans le ciel »[33], un grand signe de la miséricorde du Père pour les hommes, comme un signe de la reprise de toutes choses dans ce mystère de l'Immaculée Conception.

L'Immaculée Conception, révélation de la miséricorde

Ce mystère nous est révélé pour que nous en vivions, et non pas uniquement pour que nous l'admirions. Nous le savons très bien, la connaissance de foi – qui reçoit la parole de Dieu, la révélation de Dieu – est une connaissance spéculative et pratique qui tend à devenir une connaissance affective, car elle implique une inclination du cœur – *pia affectio* – et demande à être informée par la charité. Chaque fois que Dieu nous révèle quelque chose, ce n'est pas seulement pour que nous l'admirions, mais pour que nous contemplions cette réalité (dans la foi et grâce aux dons d'intelligence et de sagesse), que nous en *vivions* comme une miséricorde de Dieu qui nous est donnée.

Dieu n'agit pas de cette façon un peu cruelle qui est celle des hommes. Les hommes révèlent parfois des choses admirables

33. Ap 12, 1.

tout en disant : « Ce n'est pas pour vous ». C'est ce que fait l'humanité d'aujourd'hui, sans savoir avec quelle cruauté. Devant les vitrines magnifiques, au moment de Noël, on voit les enfants muets d'admiration. Pour eux, c'est une révélation inouïe, dans un cadre féerique ! Il y a de quoi non seulement rêver, mais en perdre la tête. Ils doivent penser que si leur mère ou leur père ne leur donnent pas ce qu'on leur présente là, ces choses qui leur paraissent étonnantes et splendides, c'est qu'ils n'ont pas compris le cœur de leur enfant. Ils trépignent devant la vitrine, et leur mère est obligée de passer. C'est l'un des signes de la cruauté de l'humanité actuelle. Si elle avait le sens de certaines choses, elle ne ferait pas cela. Je suis persuadé que de tels faits ont des conséquences terribles pour les enfants, parce qu'ils suscitent en eux des désirs énormes qui ne sont pas satisfaits. Toute la propagande d'aujourd'hui est dans cette ligne ; on divulgue tout, sans penser qu'on n'a pas le droit, dans l'ordre pratique, d'exciter des désirs sans pouvoir les satisfaire. C'est faire le jeu de la séduction, le jeu des vitrines.

Dieu n'agit jamais ainsi. Il nous présente infiniment plus que certaines vitrines : une réalité magnifique, quelque chose d'extraordinaire. S'il nous révèle son chef-d'œuvre dans le mystère de l'Immaculée Conception, il le révèle *pour nous*, en nous faisant comprendre que ce mystère nous appartient dans la mesure où nous y croyons, qu'il est pour nous dans la mesure où nous l'aimons. Nous devons en vivre. Le geste de miséricorde prévenante du Père à l'égard de cette toute petite enfant est pour tout le Corps mystique, pour tous ceux qui sont rachetés par le Christ. Cela nous fait comprendre la dimension de la miséricorde chrétienne, de cette miséricorde du sang du Christ, qui rachète radicalement le pécheur et le libère complètement du péché. Ce rachat s'accomplit selon une modalité différente pour nous et pour Marie. Pour Marie, il s'est fait en un seul instant. Pour nous, il se fait progressivement, mais il doit se réaliser. Dans le Ciel nous serons tous immaculés, nous vivrons tous du mystère de l'Immaculée Conception.

Dieu aurait pu, à partir du mystère du Christ, nous rendre tous immaculés dès cette terre ; c'eût été possible. Il ne l'a pas voulu. Il a voulu que ce soit par Marie et en Marie que nous retrouvions tous le mystère de la miséricorde prévenante. Dieu a voulu ainsi que sa miséricorde prévenante ait cette note plus

maternelle en nous étant manifestée par et dans le cœur immaculé de Marie.

N'oublions pas le principe que donne saint Thomas dans son traité sur le gouvernement divin : l'essentiel, dans le gouvernement du Père, c'est la miséricorde[34]. En Dieu, la justice est absorbée par la miséricorde[35]. Ce n'est donc qu'à l'égard de la miséricorde que nous comprenons ce qu'il y a de plus propre dans le gouvernement du Père sur nous. Ce qui caractérise son gouvernement, l'aspect le plus formel de ce gouvernement, c'est la miséricorde. Les hommes gouvernent par la justice, Dieu gouverne par la miséricorde. Rappelons-nous toujours ce principe, car nous projetons très facilement nos petites conceptions du gouvernement dans l'idée que nous essayons de nous faire du gouvernement de Dieu. Nous avons tous une certaine conception de gouvernement humain... Dans le gouvernement du Père, la justice existe, mais elle est complètement dépassée par la miséricorde.

Saint Thomas nous le dit : Dieu aime multiplier ses intermédiaires – ses instruments – pour faire surabonder sa miséricorde[36]. Appliquons ce principe au mystère de l'Immaculée Conception : le Père rend Marie totalement, radicalement pure ; il veut qu'elle soit l'objet de sa miséricorde d'une manière absolue, extrême, pour que cette miséricorde, par Marie, surabonde en nous. Au point de départ de l'histoire de la théologie, des théologiens – et saint Thomas lui-même – n'ont pas osé affirmer que Marie était immaculée dans sa conception. Ils admettaient que Marie n'avait jamais péché, qu'elle n'avait jamais connu la faute actuelle, formelle, que le *fomes peccati*, le foyer du péché, était « lié » en elle. Mais l'Esprit Saint nous a montré que la prévenance du Père en Marie était encore beaucoup plus radicale. Il fallait qu'en elle il n'y eût pas la moindre trace de péché. Seule la lumière de Dieu se reflète en elle. Tous les traits de Marie, tous les traits de son âme et de son corps, sont vraiment des reflets directs de la miséricorde du Père. Tout en elle est pris par cette miséricorde... et le Père nous la donne.

---

34. *Somme théol.*, I, q. 21, a. 3 et 4.

35. *Ibidem.*

36. I, q. 22, a. 3 ; q. 103, a. 6 ; *Contra Gentiles*, III, ch. 77 ; *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, 1, n° 119.

Le Père nous donne Marie par son Fils ; il nous la donne à la Croix afin que, par elle et en elle, nous recevions toute la miséricorde qui est en elle avec cette note de surabondance maternelle, de suavité maternelle, et que nous comprenions bien que tout ce qui est à elle est à nous. Tout ce qui est à la mère est à ses enfants. La miséricorde première, radicale, met Marie dans une situation unique : elle est vraiment la petite fille du Père, celle qui est essentiellement, initialement et entièrement ordonnée au Père, celle « qui reflète la splendeur de sa source, de son origine ». Or Marie nous est donnée pour qu'elle-même arrive à nous prendre aussi radicalement, pour qu'elle opère dans notre être la même purification afin que, petit à petit, tous les traits de notre âme et de notre corps deviennent aussi le reflet de la miséricorde prévenante du Père.

Moïse, figure de Marie

Si nous voulons comprendre la manière dont le Père nous enseigne ce mystère, il est bon pour nous d'en regarder la préfiguration dans l'Ancien Testament. Il ne faut rien abandonner de l'enseignement de Dieu lorsqu'il s'agit d'un mystère aussi intime et aussi profond que celui de l'Immaculée Conception. Nous pouvons interroger l'Ecriture sous cette lumière depuis la définition du dogme ; nous ne pouvions pas le faire avant. Comme presque toujours, les secrets de Dieu sont tellement cachés que nous ne pouvons les comprendre s'il ne nous les révèle.

Le premier geste de la miséricorde prévenante du Père après la faute se réalise à l'égard de son serviteur Moïse. A l'égard des Patriarches, c'est la bonté de Dieu qui nous est surtout manifestée ; la bonté, l'amabilité du Père qui lie ses amis par une alliance spéciale.

Avec Moïse, au contraire, c'est l'histoire du serviteur. C'est pour cela, je crois, que Moïse est une si belle « préfiguration » de Marie. Il est surprenant de voir la façon dont l'Esprit Saint nous décrit la figure de Moïse. Dieu semble avoir pris en celui-ci l'une des figures les plus opposées, extérieurement, à la Très Sainte Vierge. Moïse apparaît avec une grandeur humaine, une stature humaine extraordinaires ; un tempérament extrêmement riche et proche de nous par beaucoup d'aspects. De Marie, on ne sait

rien. On ne sait rien de la psychologie de la Très Sainte Vierge parce qu'il n'y en a plus ; tout, en Marie, est caché, absorbé en la miséricorde du Père. Pour Moïse, nous pouvons tous comprendre son tempérament en lisant ce que l'Ecriture nous en dit. Il est taillé dans du granit, c'est visible. Michel-Ange l'a bien senti ! Nous voyons très bien que la physionomie de Moïse est à la fois très humaine et très divine ; très marquée par l'Esprit Saint, mais en même temps burinée aussi par tout son « vieil homme », par toute sa psychologie humaine. La physionomie de Moïse est peut-être l'une des plus sculptées, l'une des plus marquantes de l'Ancien Testament. Marie, elle, échappe complètement. Il existe à la fois une opposition et un parallélisme entre les deux. Cette opposition très frappante et ce parallélisme doivent nous faire pénétrer dans ce qu'il y a de tout à fait divin dans le mystère très intime de Marie. Nous devons comprendre que l'Esprit Saint, vis-à-vis de Marie, n'a voulu nous révéler que des secrets très cachés ; pour mieux nous faire pénétrer dans ces secrets, il a enveloppé en quelque sorte tout le mystère de Marie d'une figure exceptionnellement grande pour que nous comprenions mieux à la fois la petitesse de la servante de Dieu et sa grandeur divine.

Essayons, à travers la description que nous donne la Bible, de saisir tout ce que l'Esprit Saint désire nous faire comprendre du mystère de l'Immaculée Conception. Nous savons que la naissance de Moïse se situe après le décret du Pharaon exigeant que tout premier fils d'Hébreu soit jeté dans le Nil : « Tous les fils qui naîtront aux Hébreux, jetez-les au Fleuve, mais laissez vivre toutes les filles »[37]. On voit ce que veut le Pharaon : la destruction de tous ceux qui doivent devenir les chefs de ce peuple ; on laisse vivre les filles pour les mettre en esclavage.

« Un homme de la tribu de Lévi s'en était allé prendre pour femme une fille de même lignée. »[38] Ce n'est pas pour rien qu'il s'agit de la tribu de Lévi ; elle n'est pas encore consacrée à Dieu, mais elle le sera ; il y a là comme un signe d'une élection antérieure de Dieu.

37. Ex 1, 22.
38. Ex 2, 1.

«Celle-ci conçut et enfanta un fils. Voyant qu'il était beau...»[39]. *Tota pulchra es*[40], sera-t-il dit de l'Epouse du Cantique; Moïse apparaît comme les autres enfants, mais en même temps tout à fait différent, tellement beau!

> ... Elle le dissimula durant trois mois. Lorsqu'il lui fut impossible de le tenir caché plus longtemps, elle se procura pour lui une corbeille en papyrus qu'elle enduisit d'asphalte et de poix. Elle y plaça le petit enfant et la déposa parmi les roseaux proches de la rive du Fleuve. La sœur de l'enfant se posta à distance pour voir ce qui lui adviendrait.
>
> Or la fille de Pharaon descendit au Fleuve pour s'y baigner, tandis que ses suivantes se promenaient sur la rive. Elle aperçut la corbeille parmi les roseaux et envoya sa servante la prendre. Elle l'ouvrit et vit: c'était un enfant qui pleurait. Touchée de compassion pour lui, elle dit: «C'est un petit Hébreu». La sœur de l'enfant dit alors à la fille de Pharaon: «Veux-tu que j'aille te quérir, parmi les femmes des Hébreux, une nourrice qui t'allaitera ce petit?» – «Va», lui répondit la fille de Pharaon. La jeune fille s'en fut donc quérir la mère du petit. La fille de Pharaon lui dit: «Emmène ce petit et nourris-le moi. Je te donnerai, moi-même, ton salaire». Alors la femme emporta le petit et l'allaita. Lorsqu'il eut grandi, elle le ramena à la fille de Pharaon qui le traita comme un fils et lui donna le nom de Moïse, car, dit-elle: «Je l'ai tiré des eaux».[41]

On voit toute la préfiguration contenue dans ce texte. Les eaux du Nil ont toujours été considérées par les Pères de l'Eglise comme l'image de l'emprise du péché. Quant à Pharaon, il est visible qu'il représente le démon. Il est une «préfiguration» du Prince de ce monde, de celui qui désire dominer parfaitement sur le monde, et spécialement sur les enfants de Dieu en les jetant dans le «Nil», c'est-à-dire dans le péché, ce qui est la seule façon pour lui de dominer sur eux. Il pense avoir un droit sur tous ceux qui naîtront du peuple de Dieu: le droit de les enfouir, de les précipiter dans le «Nil».

---

39. Ex 2, 2.
40. Ct 4, 7.
41. Ex 2, 2-10.

Le petit Moïse, normalement, aurait dû périr comme les autres. Mais la miséricorde prévenante de Dieu est là. Moïse n'a rien fait pour être sauvé; il est né comme les autres; mais il y a sur lui la marque de cette miséricorde prévenante de Dieu, et Moïse est écarté du sort commun. Cette miséricorde prévenante se signale d'abord par la beauté du petit Moïse; cette beauté aura pour conséquence de le faire mettre dans une petite corbeille sur les eaux du Nil afin de l'empêcher d'y tomber. Ceci n'est que d'ordre extérieur; l'Immaculée Conception est au plus intime de l'âme de Marie et par là envahit tout son corps. Ici, c'est la beauté du corps qui nous est manifestée d'abord, puis cette petite corbeille qui enveloppe le corps et empêche Moïse de tomber dans le Nil.

Autre conséquence du geste de prévenance de Dieu sur Moïse: la fille de Pharaon est émue par toutes ces circonstances. Mais tout ceci reste extérieur. C'est la vie terrestre de Moïse qui nous est manifestée dans cette préfiguration. En Marie, il s'agit de la vie de son âme. Cependant, dans le geste de miséricorde prévenante du Père à l'égard du tout petit Moïse, il y a bien une préfiguration du mystère de l'Immaculée Conception. Et il est bon pour nous d'essayer de comprendre la toute première manière dont le Père, dont l'Esprit Saint, nous font entrer dans ce mystère et nous montrent ce qu'il y a d'enveloppant dans cette miséricorde prévenante.

C'est le Père lui-même qui empêche que l'âme de Marie ne tombe dans ce «Nil» qu'est la contagion du péché. Le Père lui-même se dresse dans sa miséricorde, il empêche cette toute petite enfant de sombrer dans le péché et d'être ternie par lui.

C'est en face du pouvoir de Pharaon que se manifeste la miséricorde prévenante de Dieu à l'égard de Moïse; c'est en face du pouvoir du démon que se manifeste cette miséricorde prévenante à l'égard de Marie. Le mystère de l'Immaculée Conception est un mystère insupportable pour le démon, car il manifeste de la façon la plus éclatante le pouvoir absolu de Dieu sur la race humaine. Il proclame que la race humaine appartient à Dieu parce qu'elle a été faite à son image. Dieu n'a jamais oublié ses droits sur la race humaine. Si les hommes ont quitté Dieu, Dieu ne les a pas quittés pour autant, et il demeure tout proche d'eux. Il le manifeste par cette miséricorde unique à l'égard de Marie. Bien qu'elle fasse partie de la race humaine, descendante d'Eve

comme nous, Dieu, cependant, l'enveloppe et la retire complètement de l'influence de celui qui se dit Prince de ce monde et pense avoir des droits sur l'humanité. En réalité il n'y a là qu'une permission de Dieu, mais, dans son orgueil, Satan la transforme en droit. Le mystère de l'Immaculée Conception est là pour lui rappeler d'une façon absolue qu'en réalité, ce qu'il pense être un droit sur l'humanité n'est qu'une permission de Dieu. Une telle aberration est toujours la conséquence immédiate de l'orgueil : il enfle nos droits, transforme toutes les permissions, toutes les possibilités qui sont en nous, en droits. Voilà ce que nous faisons dans notre psychologie orgueilleuse ; il suffit de réfléchir un peu pour s'en rendre compte. Tout ce qui est possible, toutes les permissions qui nous sont données, nous les transformons petit à petit en droits, et cela dans tous les domaines, surtout dans le domaine intellectuel, car c'est là surtout que joue l'orgueil.

Le mystère de l'Immaculée Conception est là pour nous montrer ce qu'est l'humilité radicale ; pour nous montrer aussi que seule la miséricorde du Père est première, qu'elle seule reprend tout et que tout doit être repris dans cette miséricorde. Ce geste du Père à l'égard de Marie, le mystère de l'Immaculée Conception, nous enseigne de façon vraiment « magistrale » ce qu'est l'humilité véritable.

L'Immaculée Conception, semence de contemplation

En face de ce mystère, le démon s'irrite, il ne veut pas être éduqué par le Saint-Esprit ; il est enfoncé dans son orgueil. Mais nous, nous pouvons encore être éduqués par le Saint-Esprit et nous devons l'être pratiquement dans notre vie chrétienne et contemplative. Il est bien évident que nous devons être éduqués par ce mystère de l'Immaculée Conception pour comprendre la miséricorde prévenante du Père, pour être dans l'admiration de la beauté de cette miséricorde, devant la beauté de ce tout petit être qui échappe totalement à la contagion du péché pour n'appartenir qu'à Dieu.

L'admiration est à la racine de notre vie contemplative, dit saint Bernard, qui y est très sensible. Ceci est bien vrai, et nous devons garder en nous cette admiration à l'égard des gestes du Père. Nous devons comprendre aussi le caractère tout à fait pra-

tique de cette miséricorde prévenante qui doit nous éduquer dans l'humilité et nous y enfoncer pour nous montrer que tout ce qui est grand, vrai, bon, relève de la miséricorde du Père. C'est Dieu qui nous aime le premier; c'est Dieu qui fait tout. Quand il y a quelque chose de bon en nous, cela vient de Dieu, du Père, de sa miséricorde. Ce qui nous apprend la véritable humilité, l'humilité contemplative, divine, est de comprendre que tout relève de la miséricorde, et que nous n'avons aucun «droit» qui ne vienne et ne provienne de Dieu. C'est pourquoi nous pouvons tout lui abandonner. Nous pouvons lui remettre tous nos droits, et nous le devons, car nous sommes les pauvres du Seigneur.

Le démon s'irrite en face du mystère de l'Immaculée Conception, parce qu'il ne peut pas supporter la miséricorde tout à fait gratuite, tout à fait première, enveloppante; il ne peut pas supporter la paternité de Dieu. Il accepte Dieu comme Créateur, il ne l'accepte pas comme Père. Il essaie par tous les moyens de rejeter ce mystère, de ne pas le considérer. Il tâche de le diminuer et d'en donner comme une sorte de caricature.

Pour nous, il nous faut faire grande attention à ne pas tomber dans le piège du démon. Il faut que nous exultions de joie au sens profond, au sens divin, comme de tout petits enfants qui exultent de voir la grandeur de l'amour de leur Père se manifester dans ce geste. Il nous arrive de temps en temps de manquer un peu de joie à l'égard de certains gestes du Père. Mais le mystère de l'Immaculée Conception doit être pour nous «cause de notre joie» parce qu'il ne peut rien y avoir de plus radical que cette miséricorde. C'est dans cette miséricorde du Père que nous devons exulter de joie, car elle nous est donnée. Nous devrions regarder ce mystère comme une source intarissable de joie. Ne nous laissons pas paralyser par nos fautes, nos misères. Nous savons que Marie est toute pure et qu'elle nous est donnée. Alors, ne nous regardons plus, c'est du temps perdu; et c'est diminuer le mystère de l'Immaculée Conception en faisant le jeu du démon.

Le démon n'est que psychologue; il l'est par excellence, parce que, justement, il a voulu vivre uniquement sur lui-même; il possède une psychologie d'une lucidité extraordinaire, la psychologie d'un ange, d'un pur esprit, extrêmement pénétrante, mais toute orgueilleuse et toute repliée sur elle-même. C'est pour cela qu'il ne peut tolérer la miséricorde qui est comme le grand rapt du Père. Quand le Père fait un geste de miséricorde, il prend tout

et ramène tout à lui. Dans sa psychologie orgueilleuse, le démon n'accepte que la justice; il n'accepte que les choses qui sont ordonnées selon l'intelligence. Il ne peut accepter cette gratuité folle de la miséricorde du Père. Pourquoi cette petite enfant? Pourquoi est-elle objet d'une telle miséricorde de la part de Dieu? Pourquoi elle? Elle n'a absolument rien mérité. C'est par pure miséricorde que le Père a voulu la prendre complètement à lui; c'est la pure folie de l'amour de Dieu, c'est l'excès de l'amour, la surabondance de l'amour du Père qui se manifeste à l'égard de cette toute petite enfant qu'il a choisie de façon unique.

Or cette folie du Père, cet excès d'amour, est pour nous. Marie nous est donnée. Alors, ne laissons pas la psychologie du démon s'emparer de la psychologie du vieil homme qui est en nous, et soyons attentifs, car cette psychologie du vieil homme est apparentée à celle du démon. Laissons au contraire s'épanouir la joie divine dans notre cœur de tout petit enfant, et nous serons alors conformés à ce mystère de l'Immaculée Conception. C'est dans sa lumière que nous voyons le mieux le «partage des eaux» en nous: ce qu'il y a en nous de connaturel à Marie, et ce qui nous incline toujours, en tant que vieil homme, vers cette psychologie orgueilleuse qui est celle du démon.

Le geste d'amour «excessif» du Père est inépuisable. Il accompagne tous les mystères de Marie pour les envelopper de cette miséricorde prévenante, et il demeure dans le Ciel. La miséricorde du Père, étant toujours prévenante, donc première, n'est jamais épuisée; elle reste toujours enveloppante. Comme l'amour maternel enveloppe toujours l'enfant, même après la naissance, la miséricorde du Père enveloppe Marie d'une manière permanente, la maintenant continuellement dans la chaleur vivifiante de sa présence – *in sinu Patris*. Marie est totalement recluse dans ce mystère de miséricorde du Père.

L'Immaculée Conception, miséricorde du Père pour nous

Le mystère de l'Immaculée Conception est donné à toute l'Eglise militante, mais il est réservé de façon très spéciale à la vie contemplative, puisque celle-ci est le Ciel anticipé; elle exige de nous que nous soyons déjà engagés dans le grand mystère du Ciel. Donc ne regardons pas le mystère de l'Immaculée Conception

comme quelque chose de lointain, un magnifique spectacle... comme nous le faisons parfois. Le mystère de l'Immaculée Conception est une miséricorde du Père pour nous, qui nous engage très profondément dans le mystère même de sa miséricorde et nous fait comprendre combien il nous aime jalousement.

C'est là que nous voyons la différence entre la jalousie humaine et la jalousie de Dieu. Chaque fois que Dieu réalise une œuvre de miséricorde avec une note de gratuité unique, avec une note de jalousie tout à fait spéciale, chaque fois que Dieu met à part quelqu'un qu'il aime, c'est pour que tous reçoivent de cette miséricorde. Les miséricordes de Dieu ne sont jamais exclusives. Nos gestes d'amour à nous sont exclusifs et jaloux ; c'est pourquoi, lorsque nous choisissons quelqu'un, les autres en sont souvent frustrés, et c'est ce qui est odieux dans la jalousie humaine : nous voulons garder et accaparer notre bien. La miséricorde de Dieu agit en sens inverse. Marie est totalement, radicalement séparée du monde par le mystère de l'Immaculée Conception ; elle est une petite oasis, « fontaine scellée », « jardin fermé »[42] ; tous ces termes expriment bien la séparation radicale, cette clôture paternelle, divine. Dieu a clôturé Marie par ce mystère. Or, chaque fois que la jalousie divine du Père met un être à l'écart, chaque fois qu'il prend davantage à lui, qu'il enveloppe une âme de façon toute spéciale, c'est pour que cet amour jaloux s'épanouisse à l'égard de tous les autres, parce que Dieu n'a absolument aucune exclusivité. Il prend davantage cette âme pour que sa miséricorde surabonde sur les autres.

Le mystère de l'Immaculée Conception est le fruit de la miséricorde prévenante du Père sur Marie. Nous devons comprendre que ce geste divin nous appartient dans la mesure où nous sommes les enfants de la Très Sainte Vierge. Il est pour nous, pour que nous vivions de cette même miséricorde, pour que nous comprenions la sollicitude paternelle de Dieu. Voyons la force de ce texte de l'Ecriture que l'on dit à Complies tous les soirs : « Il nous garde comme la pupille de son œil »[43]. Comprenons-le pour le mystère de l'Immaculée Conception, comprenons-le pour chacune de nos âmes dans la mesure où nous sommes enveloppés de tout le mystère de Marie, de toute la miséricorde du Père.

---

42. Ct 4, 12.
43. Ps 17, 8.

II

La Présentation

Le deuxième geste de la miséricorde prévenante du Père à l'égard de Marie nous est manifesté par sa présentation au Temple. Il est intéressant de considérer la physionomie particulière des différents gestes de miséricorde, puisque c'est par eux que nous entrons spécialement dans le mystère du Père.

La miséricorde du Père n'est pas seulement prévenante. Etant par définition un excès d'amour, elle est nécessairement affectée d'un caractère radical et créateur. Quand Jésus nous dit qu'il faut fonder «sur le roc»[44], ne veut-il pas nous enseigner qu'il faut fonder sur la miséricorde? Voilà le «roc»: le geste de miséricorde du Père qui enveloppe et reprend tout.

Dans cette miséricorde prévenante, le Père désire éduquer ses enfants. La miséricorde prévenante, c'est la toute-puissance créatrice de Dieu au service de l'amour. Il faut donc que, à l'intérieur de cette miséricorde prévenante, nous voyions s'épanouir d'autres gestes de miséricorde qui conduisent à une réalité plus profonde, plus secrète, plus intime encore: c'est tout le mystère de l'amour du Père qui va se manifester à sa toute petite enfant, Marie. Le Père va éduquer son enfant pour lui apprendre à aimer. Il veut, dans sa miséricorde, que Marie coopère de façon efficace, personnelle, qu'elle ne reste pas seulement celle qui est «enveloppée». Marie ne doit pas rester comme le petit Moïse, tout à fait passive. Moïse pleure dans sa corbeille parce qu'il est encore de l'Ancien Testament; Marie doit être celle qui reste enveloppée de façon unique, tout entière, mais d'un enveloppe-

44. Cf. Mt 7, 24-25; Lc 6, 48.

ment divin, paternel, à l'intérieur duquel la toute petite enfant doit répondre. Et cette réponse à la miséricorde est encore une miséricorde, puisque nous ne pouvons rien faire sans elle.

La Présentation : consécration au Père

Essayons de comprendre la réponse que fait Marie au premier geste de miséricorde du Père à son égard. Cette réponse, c'est la Tradition qui nous la transmet.

Le mystère de l'Immaculée Conception est enfoui dans l'Ecriture, où l'on peut trouver des préfigurations très lointaines. Je n'ai cité que celle de Moïse parce qu'elle est, d'une certaine façon, celle qui frappe le plus notre imagination[45]. Nous pourrions prendre celles que cite la Bulle *Ineffabilis Deus* de Pie IX (8 décembre 1854) : celle de l'« inimitié » entre la Femme et le serpent[46], celle de la vision de la Femme de l'Apocalypse[47]. C'est aussi une préfiguration, mais négative celle-là : une préfiguration de la lutte entre Marie et le démon.

Sur ce que la Tradition appelle le mystère de la Présentation de Marie au Temple, l'Ecriture ne nous dit que très peu de chose. Dans la scène de l'Annonciation[48], la réponse de Marie à l'ange, toute son attitude, nous montre bien qu'elle est totalement consacrée à Dieu ; ce passage serait inintelligible autrement. Il y a donc là un fait qui nous est révélé, non directement, mais de façon très cachée. Marie répond à l'ange : « Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'homme ? ». Et pourtant il est dit précédemment que Marie est « fiancée à Joseph ». Il y a là un mystère. Si l'on met ces deux paroles matériellement l'une à côté de l'autre, elles sont incompréhensibles. Mais elles prouvent, justement, que Marie est liée à Dieu, qu'il y a un secret entre Marie et Dieu, que Marie a consacré à Dieu tout son être. Cette consécration totale est la première réponse de Marie à la

---

45. Cf. ci-dessus, pp. 37. Saint Thomas, en parlant de la sanctification de Marie dès le sein de sa mère, rappelle la sanctification de Jérémie (Jr 1, 5) et de Jean-Baptiste (Lc 1, 15). Voir *Somme théol.*, III, q. 27, a. 1.

46. Gn 3, 15.

47. Ap 12. Voir aussi les diverses affirmations du Cantique des cantiques : 2, 2 ; 3, 6 ; 4, 1 et 7, 12 ; 5, 2 ; 6, 9 ; voir aussi Pr 8, 22.

48. Lc 1, 26-38.

miséricorde prévenante du Père, à cette miséricorde première de l'Immaculée Conception.

La seule manière, pour une créature, de se présenter à Dieu, est de se consacrer ; Marie, enveloppée de toute la miséricorde du Père, ne peut se présenter à lui qu'en se consacrant totalement, corps et âme. C'est tout le mystère de la virginité chrétienne, dans son sens le plus fort, le plus profond. C'est vraiment la consécration de tout l'être à Dieu, consécration à son service, en lui étant exclusivement réservé, en lui étant totalement offert et donné[49]. Voilà la première coopération totale de la petite créature, du petit enfant de Dieu, tout enveloppé de la miséricorde du Père, qui expérimente cette miséricorde et, l'expérimentant, répond à Dieu en se consacrant à lui. La consécration jaillit de ce concours plénier de la créature enveloppée de miséricorde avec son Dieu, son Père.

La consécration nous lie à tout le mystère du Père et elle doit nous faire entrer dans la solitude de Dieu. Il est donc tout à fait normal qu'elle soit la seule manière de se présenter à Dieu. Qu'est-ce que se présenter à Dieu ? c'est se dresser face à lui, se tenir debout en face de lui. Et comment la pauvre petite créature peut-elle se tenir debout en face de son Dieu ? Si elle est entièrement portée par la miséricorde du Père, entièrement prise par elle, alors elle peut se dresser en face du Père, mais uniquement en s'appuyant complètement sur sa miséricorde.

Si, en faisant profession, le religieux demande la miséricorde de Dieu, ce n'est pas pour rien : c'est la réponse adéquate, au sens fort. Car si nous demandons la miséricorde de Dieu, ce n'est pas uniquement parce que nous sommes pécheurs ; cela va beaucoup plus loin : c'est parce que nous ne pouvons pas nous consacrer à Dieu sans nous appuyer entièrement, totalement, sur sa miséricorde. La petite créature ne peut se présenter à Dieu qu'en s'arc-boutant sur la miséricorde du Père. On ne peut vraiment se dresser en face de Dieu qu'en étant tout entier imprégné de cette miséricorde paternelle, pour qu'il n'y ait plus en face de Dieu que le visage du Père en nous, c'est-à-dire sa miséricorde. Dieu ne peut regarder que ce qui est son image, et il n'y a l'image de Dieu en nous que dans la mesure où nous sommes entièrement

---

49. Cf. *Somme théol.*, II-II, q. 186, a. 1 : « Sont dit religieux ceux qui totalement se livrent au service divin, s'offrant à Dieu comme holocauste ».

repris dans la miséricorde, dans la mesure où cette miséricorde du Père nous recrée.

Il est donc tout à fait normal que la première coopération, la première réponse que la Tradition nous ait gardée de Marie, soit ce geste de consécration, en prenant ce terme dans le sens très fort de consécration virginale. Les autres vœux sont venus plus tard.

Il est intéressant de noter la différence entre la consécration de Marie et la consécration religieuse dominicaine qui se fait par le vœu d'obéissance. Celle-ci est très formelle parce que nous sommes un Ordre de théologiens; l'élément essentiel est seul indiqué, le reste est impliqué par le fait même. La consécration de Marie, telle que l'Ecriture nous la manifeste, est une consécration virginale. Il est important de comprendre la différence. La consécration officielle par nos vœux est une consécration dans l'Eglise; elle présuppose l'appel de Dieu, et elle implique une première réponse tout intime qui est une consécration. La consécration officielle dans la communauté de l'Eglise, qui se fait selon un rite déterminé, cache ce secret de la consécration virginale de tout notre corps, de toute notre âme. L'obéissance, là, ne révèle que le côté officiel, communautaire, qui voile ce secret très intime.

La consécration virginale est joyeuse. Marie a répondu en exultant de joie; il n'y a rien de plus joyeux que d'expérimenter divinement cette miséricorde du Père et d'en vivre, de comprendre qu'elle est un rapt paternel qui prend possession de sa toute petite enfant pour l'introduire et la cacher de façon unique dans son mystère. La consécration virginale, c'est bien ce rapt du Père qui prend possession plénière de sa toute petite enfant. C'est pour cela que cette consécration se fait dans la joie et qu'elle est cachée. La consécration par le vœu d'obéissance, au contraire, se fait *coram populo*, en face de tout le monde; il faut des témoins. La consécration virginale de Marie s'est faite de façon si secrète, si intime, que l'Ecriture n'en parle même pas de façon explicite. Comprennent ceux qui veulent comprendre.

Plus tard l'Eglise a affirmé cette consécration de Marie; nous n'avons donc pas le droit de la considérer comme secondaire. Toute l'Eglise du Christ commence là. Dès ce moment, le Père, enveloppant Marie de sa miséricorde, enveloppe son Eglise. Au terme, dans le Ciel, toute l'Eglise sera rassemblée dans cette

miséricorde prévenante du Père. C'est pourquoi il est dit qu'« il aura sa *demeure avec eux*; ils seront son peuple, et lui, *Dieu-avec-eux*, sera leur Dieu »[50]; tout sera remis au Père[51]; nous serons tous enveloppés dans le mystère de Dieu. Le mystère de l'Immaculée Conception, c'est le grand embrassement du Père, mais ce n'est pas encore l'Eglise. L'élément fondamental de l'Eglise, ce à partir de quoi elle s'organise, c'est ce mystère de consécration virginale. C'est là que Marie coopère de façon efficace et première à la miséricorde du Père. L'Ecriture nous communique ce mystère tout en le voilant.

De la Tradition, si nous la dépouillons de tous ses éléments un peu légendaires, nous devons dire que nous ne savons pas grand-chose, et même que nous ne savons rien de plus que le fait, tel que la liturgie nous le garde[52]. Elle nous montre le mystère de la Présentation comme le premier acte de la vie de Marie qui nous soit communiqué, mais nous ne savons pas comment cette Présentation s'est réalisée, quel âge avait Marie, etc. Les peintres ont essayé de représenter la scène : cela peut aider notre dévotion, mais ce n'est pas le mystère ! Notre foi désire être très pure, et elle doit l'être ; la foi ne s'appuie que sur la parole de Dieu et sur ce qui est directement révélé, en cherchant toujours à bien distinguer le mystère de tout ce qui n'en est qu'un reflet. Or ce que la Tradition garde, décanté de toute espèce de légende, est révélé directement par Dieu. Si nous regardons le mystère de la Présentation à travers la Tradition, nous constatons qu'elle ne nous garde *que* le mystère : Marie s'est donnée, s'est présentée à Dieu. La Tradition nous révèle uniquement ce fait-là pour nous faire comprendre que le premier geste de cette petite Marie, qui expérimente divinement ce qu'est le Père pour elle, est tout de suite de se présenter au Temple pour se livrer à Dieu et s'en remettre entièrement à lui.

---

50. Ap 21, 3.

51. Voir 1 Co 15, 24. Cf. Préface de la fête du Christ-Roi.

52. « Seigneur Dieu, vous avez voulu que la bienheureuse Marie toujours vierge, sanctuaire de l'Esprit Saint, soit en ce jour présentée au Temple ; faites-nous, par son intercession, la grâce de pouvoir vous être un jour présentés dans le temple de votre gloire » (Oraison de la fête du 21 novembre). A propos de ces éléments légendaires, voir le Protévangile de Jacques, apocryphe du milieu du II^e^ siècle, qui prétend combler ce qui manque aux Evangile canoniques sur la vie de Marie. Cf. E. AMANN, *Le Protévangile de Jacques*, Letouzey 1910.

Les théologiens ont essayé d'étudier ce que représente ce vœu de la Vierge. Saint Albert le Grand montre que Marie n'a pu faire ce vœu que parce qu'elle était poussée par l'Esprit Saint, *solo inspirante Spiritu Sancto*, sans demander aucun conseil aux hommes. Marie ne peut demander aucun conseil aux hommes; elle n'a pas à en demander, du reste, parce que le Saint-Esprit la guide. Si elle avait demandé des conseils au sacerdoce lévitique, il n'aurait rien compris parce qu'il ne comprenait que ce qui était exigé par la Loi. Il lui aurait dit de se marier parce qu'elle était descendante de David, et que de David devait venir le Messie. Il y a, dans le mystère de la consécration de Marie, quelque chose qui échappe à la structure de l'Ancien Testament et qui est déjà du Nouveau, quelque chose qui va être comme l'aurore de la loi évangélique. L'exigence de ce vœu, dans ce qu'il a de plus intime, échappe au contrôle et à la juridiction de l'Ancien Testament; c'est pourquoi ce vœu ne pouvait se réaliser que dans la lumière du Saint-Esprit et sous sa conduite.

Il y a là quelque chose de très grand: cette réalité tout à fait divine, ce mystère de la Présentation de Marie, échappe entièrement à l'aspect officiel, extérieur, du peuple d'Israël. Le mystère de l'Immaculée Conception était enfoui dans les entrailles de la mère de Marie; le mystère de la Présentation est enfoui au sein de la Tradition. Les entrailles de la mère de Marie, c'est l'humanité; il faut que ce soit à la source même de la vie de l'humanité que le Père reprenne toute l'humanité. Dès que Marie répond à son Dieu en se consacrant à lui, il faut que ce soit à l'intérieur, au plus intime du mystère de la Tradition. La tradition, du point de vue humain, n'est pas autre chose que la richesse, la culture du groupe. La tradition d'une famille, c'est tout un acquis de valeurs humaines qui se garde de génération en génération. Du point de vue religieux et surnaturel, le peuple d'Israël s'est progressivement acquis une certaine tradition faite de valeurs humaines et religieuses, et aussi divines dans la mesure où il vivait de la parole de Dieu. La Tradition chrétienne commence avec le mystère de la Présentation. C'est pourquoi le mystère de Marie et celui de la vie religieuse sont si liés au mystère de la Tradition; celle-ci, en effet, n'est autre que le mystère de la coopération de tous les fidèles, de tous les membres du Christ avec l'Esprit Saint. C'est le mystère de la parole de Dieu vécue dans les saints, c'est le souffle de l'Esprit Saint qui prend pos-

session du cœur des saints en les faisant vivre du mystère de la parole de Dieu. De fait, la Tradition commence dans le cœur de Marie par ce premier geste de réponse, et c'est là que repose tout le mystère des vœux, tout le mystère de la consécration des vœux religieux.

On entend parfois cette objection : « Les vœux ne sont pas dans l'Ecriture, c'est une invention de l'Eglise ». Oui, c'est une invention de l'Eglise, mais dans ce qu'elle a de plus grand : c'est une invention du Saint-Esprit dans le cœur de Marie. Il est évident que si l'on supprime le mystère de Marie, il est très difficile de bien comprendre les vœux.

La Très Sainte Vierge a dû faire ce premier vœu uniquement sous l'inspiration du Saint-Esprit et sans aucun conseil humain. Par le fait même, dit Cajetan à la suite de saint Thomas, elle n'a pu le faire que « sous condition »[53]. Il ne faut pas comprendre cela matériellement. On ne pose pas de conditions au Saint-Esprit ; quand le Saint-Esprit nous pousse à faire quelque chose, si l'on dit : « Ah oui ! mais, mais... » cela ne va pas du tout : on met des restrictions. La « condition » que note saint Thomas n'est pas du tout une restriction ; elle est là pour nous montrer ce que ce vœu a de formel. Marie ne pouvait demander conseil à personne, et son vœu devait nécessairement entraîner une manière de vivre spéciale. Du point de vue humain, les vœux entraînent des mœurs, tout un climat de vie particulier. Il y a des traditions religieuses qui sont particulières et qui font partie du don total que le religieux fait à Dieu. Marie, ne pouvant demander conseil à personne, s'abandonne à la seule conduite du Saint-Esprit : *si Deo placeret*, « si tel est le bon plaisir de Dieu ». Elle se consacre à Dieu en se remettant totalement à son bon plaisir sur elle. Ce qu'il y a de plus formel dans cette consécration, c'est bien cela : cette remise à Dieu pour ne plus s'appartenir, pour appartenir uniquement à la volonté aimante du Père, afin d'être son petit enfant, consacré à lui, remis entre ses mains.

---

53. Voir *Somme théol.*, III, q. 28, a. 4, ad 1 : *virginitatem vovit (...) sub conditione, si Deo placeret.*

La consécration et le mystère de l'abandon

La remarque de saint Thomas – *virginitatem vovit (...) sub conditione, si Deo placeret* – nous fait comprendre le fondement mystérieux de la consécration de Marie: cette consécration implique un mystère d'abandon. La «condition» dont il nous parle montre bien que Marie, en se consacrant, se livre et s'abandonne totalement au bon plaisir de Dieu.

Il nous faut comprendre le lien très étroit qui existe entre la consécration et l'abandon: comment d'une part toute consécration exige un certain abandon – et plus la consécration est parfaite plus l'abandon doit être parfait –, et comment d'autre part tout véritable abandon appelle une consécration et y dispose. Cela est très important, car nous pouvons par là saisir comment le mystère de la Présentation de Marie doit être vécu par tous les chrétiens, et non pas seulement par ceux qui se consacrent de façon officielle par la profession religieuse.

Pour tous les chrétiens l'abandon est une exigence évangélique fondamentale, une disposition à une consécration intérieure. Ce mystère d'abandon ne doit-il pas être présent en tous les chrétiens comme l'effet premier de la miséricorde maternelle de Marie? Toute âme peut vivre d'abandon dans n'importe quelle circonstance et, vivant d'abandon, elle vit vraiment de ce qu'il y a de plus foncier dans la loi évangélique. On peut même préciser que l'abandon permet de vivre pleinement de *l'esprit* de la consécration virginale. Nous ne pouvons, en effet, vivre d'une façon divine ce mystère de la consécration virginale que dans l'abandon. Seul l'abandon donne leur sens divin à la vie religieuse et à la consécration virginale.

Lorsque la Très Sainte Vierge, mue par l'Esprit Saint, se consacre totalement à Dieu, elle le fait dans un geste qui répond à toute la miséricorde que le Père lui a faite. C'est en quelque sorte la mise en exercice de tous les dons de Dieu. C'est la réponse la plus divinement adéquate à la grâce donnée par Dieu. Elle se remet entièrement à Dieu pour n'être plus qu'à lui et faire que tout ce qui est en elle soit caché entièrement dans la volonté du Père. C'est tout le mystère de la virginité de l'âme et du corps de Marie: tout en elle est remis à Dieu pour que lui seul puisse user d'elle selon son bon plaisir. Marie se présente à la miséricorde du

Père par le mystère de sa consécration totale, qui se réalise dans l'abandon le plus parfait qui soit.

Aux yeux de Dieu la consécration virginale de Marie est comme le fruit le plus merveilleux de son abandon à la miséricorde du Père. Cette consécration s'enracine dans l'abandon et elle permet à cet abandon de s'exercer d'une manière plénière, sans aucune restriction. En ce sens on peut dire que le mystère d'abandon exprime à la fois le *fondement* et l'*esprit* du vœu de virginité de Marie. Ce qu'il y a de plus caché en ce vœu, son aspect le plus radical, c'est l'abandon ; et au regard de la sagesse de Dieu, ce qui donne à ce vœu toute sa profondeur et toute son ampleur, c'est qu'il est fait dans un abandon plénier. N'est-ce pas là, précisément, la manière la plus parfaite pour une créature de répondre à la miséricorde prévenante de Dieu ? Toute autre manière de répondre à l'appel du Seigneur n'aurait-elle pas, en quelque sorte, diminué cette miséricorde prévenante ? La consécration virginale réalisée dans un total abandon est vraiment la réponse la plus parfaite que puisse faire à Dieu une créature élevée par lui à l'ordre surnaturel, une créature humaine entièrement reprise par la grâce.

La première réponse de la créature à Dieu que l'Ecriture nous rapporte (après qu'Adam et Eve ont été chassés du jardin d'Eden) est le geste des premiers fils de l'humanité : Caïn et Abel s'adressent à Dieu dans un geste d'adoration, un geste d'oblation des biens de ce monde. Caïn offre les fruits de la terre, Abel offre les prémices de son troupeau[54]. Si nous scrutons, du point de vue métaphysique, l'attitude foncière de la créature qui se présente à Dieu, nous constatons qu'elle ne peut pas le faire en dehors d'un geste d'adoration. Pour la créature comme telle, la seule attitude vraie en face de son Créateur est de s'effacer complètement. Le geste d'adoration est le geste de la vertu de religion dans sa perfection, dans sa plénitude ; la créature se met véritablement dans la situation de créature en face de son Créateur : elle l'adore, et donc s'efface complètement en face de lui[55]. Le geste d'adoration implique qu'on brûle, qu'on anéantisse la victime ; c'est le geste d'holocauste dans toute sa force. Ce geste que font sponta-

54. Voir Gn 4, 3-4.
55. Voir *Somme théol.*, II-II, q. 84, a. 1.

nément Caïn et Abel nous montre bien le premier geste de la créature comme telle en face de son Créateur.

Mais il ne faut pas considérer en Marie sa seule dépendance de créature à l'égard de Dieu; car en elle il y a bien l'enfant d'Eve, mais il y a aussi l'enfant bien-aimée de Dieu. L'enfant de Dieu est celui qui vit de foi, d'espérance et d'amour. Quelle est l'attitude spontanée de l'enfant à l'égard de son père? C'est l'amour. La foi et l'espérance sont entièrement ordonnées à la charité, pour lui permettre d'être véritablement un amour d'amitié à l'égard de Dieu, un amour d'amitié qui doit croître, qui doit tout prendre dans notre vie. C'est à cela que concourent la foi et l'espérance[56].

Le geste spontané de l'enfant de Dieu est donc d'aimer son Père. Mais comme cet enfant est en même temps une créature, il faut que le geste d'adoration et le geste d'amour s'unissent en un geste unique, qui est justement le geste d'abandon.

Si on analyse l'abandon du point de vue théologique, on s'aperçoit qu'il exige l'amour. Pour s'abandonner vraiment, il faut faire une confiance totale en l'amour surabondant du Père, ne plus regarder que son amour excessif. S'abandonner consiste à s'appuyer entièrement sur la miséricorde du Père, à n'avoir aucun point d'appui. L'abandon exige le sens de la miséricorde prévenante du Père, de cette miséricorde proprement immense, qui est abîme d'amour surabondant, excessif, qui dépasse tout ce que nous pouvons expérimenter. Ce sens divin de la miséricorde provient de la foi vive et de l'espérance. La foi vive ne nous fait-elle pas découvrir dans le mystère de Dieu ce qui est le plus intime, sa miséricorde inlassable et fidèle? L'espérance ne s'appuie-t-elle pas sur la toute-puissance miséricordieuse du Père?

Mais l'enfant de Dieu étant aussi une créature, il faut que cet amour, qui s'appuie entièrement sur la toute-puissance divine, l'anéantisse en face de Dieu et le fasse se considérer comme rien, le livrant totalement au bon plaisir du Père, pour que Dieu fasse de lui ce qu'il veut. L'abandon exige cette attitude, car il demande de n'avoir plus aucun souci, aucune inquiétude à l'égard des biens humains. Tout ce qui est avidité naturelle, recherche trop humaine, doit s'effacer et disparaître pour ne laisser place qu'à la seule volonté de Dieu. Cela exige nécessairement un acte

56. II-II, q. 23, a. 6.

d'holocauste très intérieur: l'holocauste de la volonté, du jugement propre, l'holocauste de tout ce que la vie humaine peut avoir de grand, de toutes les aspirations humaines. Sans cet holocauste il ne peut pas y avoir d'abandon. Mais cet holocauste doit être entièrement brûlé par l'amour. Il ne s'agit pas seulement du geste d'adoration normal de la créature, mais d'un geste d'adoration entièrement transformé par la foi, l'espérance et l'amour. C'est donc une adoration qui devient tout à fait intérieure.

L'abandon, dans le sens le plus profond, est vraiment cette union de l'adoration et de l'amour, qui nous fait nous effacer complètement en face de la miséricorde inépuisable du Père ou, pour mieux dire, qui nous fait nous précipiter dans cette miséricorde pour qu'elle s'empare totalement de tout ce qui est en nous, qu'elle prenne possession de toutes les forces vives de notre être. Par cet acte d'abandon nous désirons que cette miséricorde s'exerce le plus parfaitement possible sur tout nous-même; c'est pourquoi nous offrons à la miséricorde de Dieu tout ce qui est en notre pouvoir: toutes nos facultés, le développement de notre vie, tout ce qui en nous demande à croître et à s'épanouir; tout cela nous le remettons à la miséricorde du Père pour qu'elle pénètre au plus intime de toute notre vie.

On comprend dès lors que l'abandon soit le seul geste adéquat par rapport à la miséricorde prévenante du Père. Tout autre geste diminuerait cette miséricorde en l'accaparant et la ramènerait à ce que nous-mêmes en aurions compris, ou voudrions qu'elle soit – ce que nous faisons instinctivement. Pour supprimer toute espèce d'accaparement, pour laisser toute liberté au Père, le geste spontané de l'enfant bien-aimé du Père est de s'abandonner le plus profondément et le plus parfaitement possible.

La consécration n'est donc pleinement elle-même que dans l'abandon. Une consécration qui serait simplement souci de perfection personnelle, de vertu, serait une sorte de pharisaïsme. Dans la vie religieuse, hélas, il y a toujours la possibilité d'un certain pharisaïsme, d'une certaine coquetterie humaine à l'intérieur de la consécration. On risque de se considérer comme étant *plus*, comme étant *mieux* parce qu'on s'est consacré à Dieu, et d'éprouver un certain contentement humain dans cette consécration même – ce qui va directement contre l'esprit de la consécration, contre le mystère de l'abandon. Quand un certain accaparement réapparaît à l'intérieur de la consécration religieuse, il

ternit ce qui devrait être uniquement lumineux de la lumière de Dieu. Si nous voulons, en quelque sorte, être purs à nos propres yeux, être consacrés à nos propres yeux, nous ternissons ce qui ne doit avoir d'autre lumière que celle de Dieu. Les vœux de religion ne peuvent être vrais que dans la mesure où ils sont toujours actuellement vécus dans l'abandon. Sinon, on retombe immédiatement dans le pharisaïsme. Saint Augustin a très bien senti la possibilité d'orgueil à l'intérieur même de la consécration religieuse[57], la possibilité d'une certaine enflure humaine, la tentation de se considérer comme plus parfait parce qu'appelé par Dieu. Il dit à ce sujet que si la vierge s'enorgueillit de sa virginité, elle est moins qu'une simple chrétienne qui vit humblement sa vie chrétienne. Cela, Dieu veut à tout prix le supprimer radicalement de notre vie. Pour ce faire, il suffit que nous revenions toujours à l'origine même de nos vœux, c'est-à-dire à l'acte d'abandon de la Très Sainte Vierge. Notre consécration à Dieu n'est authentiquement divine que dans la mesure où elle est basée sur l'abandon. L'abandon est bien la réponse adéquate à la miséricorde du Père.

Essayons de pénétrer encore plus profondément dans ce mystère si important pour nous, parce que seul il nous permet d'éviter un certain pharisaïsme, certaines ornières, certaines limitations que nous mettrions à la miséricorde de Dieu.

Il faut que notre abandon prenne la forme spontanée de l'abandon du «tout-petit» dans le sens évangélique. C'est vraiment l'abandon du tout-petit qui peut seul nous servir de comparaison pour mieux saisir l'abandon divin dans toute sa force. On ne s'abandonne parfaitement que de cette manière, à l'image du tout-petit dans les bras de sa mère. Ce tout-petit n'a pas d'autre appui que les bras maternels. Il se livre parce qu'il est en sécurité, parce qu'il sait que sa mère ne peut pas l'abandonner. Il sent cela instinctivement. Dans d'autres bras il s'agitera, criera; dès qu'il retrouvera les bras de sa mère il pourra immédiatement se détendre, jusqu'à l'abandon complet du sommeil. C'est ce sommeil du tout-petit qui est l'image la plus adéquate de ce que représente l'abandon divin dans notre âme... mais il faut bien noter que ce n'est qu'une image.

---

57. *De sancta virginitate*, XXXI sq., Bibl. augustinienne 3 (DDB 1938), pp. 255 sq.

L'abandon divin consiste à ne s'appuyer que sur les « bras » du Père, sur la toute-puissance miséricordieuse du Père qui nous enveloppe, à nous laisser porter par elle, à nous laisser envahir par elle jusqu'au plus intime de nous-même. Il faut lui ouvrir toutes les portes de notre âme, toutes nos facultés, les laisser s'imprégner de cette miséricorde divine. Il faut laisser la miséricorde du Père être notre seul soutien pour que tout notre être puisse véritablement connaître cet abandon divin. Telle est la condition *sine qua non* de toute oraison, le fondement de toute vie chrétienne. C'est une passivité plénière dans un acte de foi, d'espérance et d'amour, c'est une réceptivité plénière de tout notre être à la miséricorde du Père qui dépasse tout ce que nous pouvons en penser et nous enveloppe entièrement. Quand nous n'aurons plus d'autre sollicitude que pour cette miséricorde du Père et que nous nous abandonnerons avec une confiance absolue comme le tout-petit dans les bras de sa mère, notre âme pourra alors connaître une grande détente divine, un « sommeil » divin.

Il faut bien prendre garde, cependant, de ne pas confondre l'abandon avec une mollesse psychologique qui veut rester dans une sorte d'inactivité, d'indétermination. Etre abandonné, ce n'est pas être apathique, ne plus avoir aucun caractère ni aucune espèce de physionomie. Il peut y avoir une oisiveté, une paresse psychologique qui, sous prétexte d'abandon, pénètre en nous. Ce n'est pas l'abandon. L'abandon est extrêmement déterminé. Il pénètre et prend possession de tout notre être par le sommet. Par lui, tout notre être est pris dans ce qu'il a de plus profond, de plus grand, de plus noble, pour être remis au service de la miséricorde du Père. Tout le vieil homme devient alors serviteur, en acceptant de ne pas prendre de déterminations, en acceptant d'être entièrement docile à ce que voudra Dieu et d'attendre les déterminations de Dieu[58].

L'abandon exige cette remise entière à la miséricorde divine, en considérant que seule celle-ci peut rendre nos activités effi-

---

58. Il faut noter aussi que si cette attitude d'abandon comporte un dépassement du mode rationnel de la prudence, il ne s'agit en aucune façon d'une suppression de la prudence: ce qui est de Dieu est éminemment prudent. S'abandonner à la toute-puissance de Dieu est souverainement prudent. Manquer à l'abandon est la plus grande des imprudences.

caces[59]. L'abandon implique que nous comprenions que ce qui a valeur d'éternité, c'est de faire nos œuvres en dépendance de Dieu, d'agir uniquement dans la lumière de Dieu. Tout ce qui est en dehors de la lumière de Dieu, de sa volonté, de sa miséricorde, c'est l'herbe qui se fane et n'existe qu'un seul instant[60]. Toutes les bavures de notre vie, tout ce qui est à côté de la volonté de Dieu, à côté de la miséricorde du Père, tout cela n'existe pas. C'est de la paille qui ne demande qu'à brûler, et c'est tout[61]. Tout ce qui est en dehors de Dieu, tout ce qui n'est pas dans la lumière de la miséricorde, n'est que vanité. C'est cette vue très nette qui nous permet de nous abandonner.

Des affirmations telles que: «Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez... voyez les oiseaux du ciel... »[62], nous montrent combien l'abandon est évangélique. On peut dire que – surtout dans les synoptiques – le premier enseignement de Notre-Seigneur semble être l'abandon. Cela se comprend très bien: en face de gens qui aiment les richesses terrestres, qui aiment s'y agripper, il enseigne aux Juifs qu'on ne peut pas le suivre, ni recevoir la bonne nouvelle, sans cet abandon. Prenant un langage particulièrement poétique (parce que l'abandon s'y prête), Jésus parle du lis des champs. Il nous le montre dans toute sa parure, toute sa magnificence, avec une richesse telle que personne d'autre n'en possède de semblable... parce que, justement, il reçoit tout du Père. Le lis des champs, comme les oiseaux qui chantent, reçoit du Père tous ses bienfaits. Alors, que sera-ce pour l'homme s'il est véritablement abandonné? S'il sait vraiment s'abandonner, il reçoit infiniment plus que tout ce qu'il peut se procurer par lui-même, parce qu'il se laisse porter par celui qui veut être son seul Père, qui est plein de miséricorde pour lui, et qui l'aime encore beaucoup plus que l'homme ne peut s'aimer lui-même.

La petitesse évangélique impliquera plus que l'abandon, mais celui-ci en est la première note[63]. Il en est la pierre fondamentale, comme l'alpha et l'oméga de la vie chrétienne, la grande attitude fondamentale de toute notre vie chrétienne.

---

59. Voir Jn 15, 5.
60. Cf. Ps 90, 5-6; Is 40, 7-8.
61. Jn 15, 6.
62. Voir Mt 6, 25-34.
63. Cf. ci-dessous, pp. 65 sq.

Dès que nous quittons l'abandon, nous quittons l'attitude évangélique, nous quittons la miséricorde; nous sommes de pauvres êtres semblables à un navire auquel on aurait enlevé ce qui lui permettait de rester stable. L'abandon, pour nous, c'est très nettement la stabilité; dès que nous quittons tant soit peu l'attitude d'abandon, nous commençons à être angoissés. L'abandon est la seule façon de dominer toute angoisse, et c'est pourquoi Jésus nous le demande de façon très spéciale. Il sait bien que l'angoisse est l'un des maux de notre époque! Nous sommes nerveux, tendus, agités... La seule façon de supprimer l'angoisse de notre vie est de vivre de plus en plus dans l'abandon. Cela ne supprimera pas tout de suite les angoisses psychologiques, du moins pas nécessairement. Mais, dans la volonté foncière de notre être, nous avons le désir de nous remettre entièrement à la volonté de Dieu et de dominer toutes les angoisses d'ordre psychologique qui viennent du vieil homme aux abois... parce que peut-être le Fils de l'Homme est près de revenir. Le vieil homme en a peur, très peur, il est angoissé. Il faut que nous arrivions à surmonter ce vieil homme, non pas en luttant, mais en dépassant l'angoisse par l'abandon, la remise totale à la miséricorde du Père. Il faut pour cela s'interdire de porter tout jugement, car, dès que nous jugeons, nous retombons au niveau de celui qui, en nous, est angoissé. Il faut arriver à remettre *tout* à la miséricorde du Père, à ouvrir notre cœur à cette miséricorde. Ce que nous comprenons sur notre vie ou celle des autres est tellement peu de chose! Quand nous nous considérons comme capables de comprendre, fût-ce un tout petit peu, la manière dont Dieu nous conduit, nous diminuons terriblement la conduite paternelle de Dieu sur nous.

Reconnaître les grâces que Dieu nous a faites, c'est très bien, mais il faut que ce soit dans l'abandon, sans vouloir les ramener à notre jugement. Et quand nous regardons nos fautes, faisons-le dans l'abandon à celui qui pardonne tout, ou qui se sert de nos fautes pour quelque chose de plus grand. Si nous prétendons que nos fautes sont irrémédiables, que notre vie a échoué, nous sommes en dehors de l'abandon. Nous sommes alors dans cette attitude d'angoisse habituelle à notre époque. L'angoisse est «l'enfant terrible» de notre temps; nous devons le savoir et faire d'autant plus attention à offrir toute notre vie, dans l'abandon, à la miséricorde du Père. Remettons-lui d'avance tout ce qui doit

nous arriver, sans aucun jugement propre. C'est l'attitude évangélique la plus profonde et la plus nécessaire à notre vie.

La première parole du Christ venant en ce monde, c'est : *Ecce venio* : « Sacrifice et offrande, tu n'en a pas voulu, mais tu m'as façonné un corps ; holocaustes et sacrifices pour le péché, tu ne les a pas agréés ; alors j'ai dit : Voici je viens – dans le rouleau du Livre il est écrit de moi – pour faire, ô Dieu ta volonté » [64]. L'adoration uniquement matérielle ne suffisait pas à Dieu. La consécration des choses matérielles, même les plus importantes, ne suffit pas. C'est encore l'immolation des « sacrifices » et des « victimes », « des taureaux et des boucs »[65]. Ce que Dieu veut, c'est un cœur contrit et aimant, un cœur abandonné entièrement à sa miséricorde[66]. C'est le sens du premier *Ecce venio* du Christ. Marie l'a compris, elle l'a préparé. N'est-elle pas l'aurore de la vie évangélique ? Avant que Jésus ne le dise, l'Esprit Saint a préparé cet *Ecce venio* dans le cœur de Marie.

La dernière parole de Jésus sur la Croix, *in manus tuas*[67], c'est encore la remise absolue de tout entre les mains du Père. C'est encore l'abandon, abandon douloureux dans l'échec apparent. Si Notre-Seigneur, lorsqu'il était sur la Croix, s'était mis à juger ce qui se passait, d'un jugement humain, c'eût été le désespoir, au moins l'angoisse la plus terrible. Il fallait la remise totale entre les mains du Père, en pleine conscience de tout ce qui se passait, sans en cacher quoi que ce soit. Jésus voyait très bien l'échec apparent de la Croix. Il voyait très bien que tout son corps était déchiqueté. Mais cela n'avait pas d'importance : son âme était entièrement entre les mains du Père. Du haut de la Croix, il redit encore : « Tu n'as pas voulu du sang des boucs et des taureaux, mais tu m'as donné une volonté capable d'aimer, capable de s'abandonner entièrement à ta volonté, à ta miséricorde ».

Marie, à la Croix, n'a pas dit autre chose. Dans son mystère de Dormition, elle n'a pas dit autre chose. Elle s'est présentée à Dieu dans un acte d'abandon plénier, absolu. Tout commence et tout s'achève dans un *in manus tuas*.

---

64. He 10, 5-7 (Ps 40, 7-9).
65. Cf. Is 1, 11-13 : « Le sang des taureaux et des boucs me répugne ».
66. Cf. Ps 51, 18-19 ; Ps 50, 8-15 ; Ps 34, 19.
67. « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » Cf. Lc 23, 46 ; Ps 31, 6.

Dès que nous sentons un peu en nous certaines agitations, certaines appréhensions, certaines craintes, il faut toujours revenir à cette attitude-là, la seule vraie. Toutes les autres ne sont pas évangéliques. C'est le grand enseignement de la Très Sainte Vierge. Cette attitude est encore beaucoup plus vraie dans la vie religieuse, parce que le pharisaïsme nous tente toujours. Nous risquons de vouloir ne nous appuyer que sur la loi, sur ce que peut représenter la grandeur et la noblesse de la vie religieuse. Le seul appui véritable, le seul «roc», c'est cet abandon à la miséricorde du Père.

L'abandon est encore la seule façon pour nous d'échapper aux tentations du démon. Lorsqu'on s'abandonne, on devient complètement caché pour le démon. Quand Marie s'est abandonnée complètement à la volonté du Père, elle a fait ce geste pour que la miséricorde du Père s'empare de tout en elle. Elle savait très bien alors, dans son cœur, qu'en s'abandonnant de cette façon elle partait au désert, le «désert» de la miséricorde du Père, désert par rapport au monde et par rapport au démon[68]. Lorsque nous faisons un acte d'abandon, nous échappons à la poursuite du démon, il ne peut plus nous suivre : il n'a plus de traces, parce qu'il ne connaît pas la miséricorde de Dieu ; il en a peur, il la hait, il ne s'en approche pas. Si vraiment, dans l'abandon, nous nous laissons envelopper, si nous laissons la miséricorde du Père s'emparer de tout en nous, nous devenons véritablement «miséricorde du Père», et le démon ne peut plus nous nuire. Nous lui échappons.

Evidemment, chez nous, un acte d'abandon ne peut jamais être total ; il y a toujours en nous le «vieil homme» qui a tant de peine à s'abandonner et à se laisser prendre. Mais dans la mesure où notre abandon est plénier, dans la mesure surtout où il se fait avec Marie, nous échappons au démon. Marie nous est donnée pour cela : pour nous faire vivre de son mystère. Nous ne vivrons pleinement le mystère d'abandon évangélique qu'avec elle et par elle ; nous deviendrons alors comme une énigme pour le démon. C'est la seule façon de lui échapper complètement. Si nous agissons autrement, de quelque manière que ce soit, nous ne lui échappons pas totalement. Dès que nous essayons de réfléchir sur ce que nous pouvons faire, dès que nous essayons d'ap-

68. Voir Ap 12, 6.

précier, de juger, de voir tout ce qui est en notre pouvoir, en nous plaçant dans la seule lumière de la réflexion psychologique, nous nous plaçons à un point de vue que le démon connaît beaucoup mieux que nous. Il sait mieux que nous tous les détours de la psychologie du « vieil homme ». Pour échapper à la puissance du démon il faut dépasser cette confiance fondée exclusivement sur notre propre conscience, sur nous-mêmes, pour nous jeter dans la miséricorde.

De Moïse à Marie : du serviteur à l'enfant de Dieu

Pour mieux comprendre la grandeur du geste de Marie, il est encore nécessaire d'en regarder la préfiguration. Celle-ci nous éclaire parce qu'elle est très proche de ce que nous faisons souvent, et par opposition elle nous fait mieux comprendre la grandeur du geste de Marie.

Il faut regarder, dans l'Ancien Testament, la réponse de Moïse à la miséricorde prévenante du Père, et la comparer à celle de Marie. Le premier geste que l'Ecriture nous rapporte de Moïse est un geste de justice. En effet, Moïse accomplit successivement trois gestes de justice[69] :

> En ce temps-là, Moïse, devenu grand [Marie, elle, est toute petite...] alla rendre visite à ses frères. Il fut témoin des corvées auxquelles ils étaient astreints, et remarqua un Egyptien qui rouait de coups un Hébreu, un de ses frères. Il jeta un coup d'œil autour de lui [c'est la prudence de celui qui est grand...] et, n'ayant vu personne, il tua l'Egyptien et le cacha dans le sable.
>
> Il revint le lendemain, alors que deux Hébreux étaient aux prises. « Pourquoi frappes-tu ton camarade ? » dit-il à l'agresseur. Ce dernier lui répliqua : « Qui t'as constitué notre chef et notre juge ? Penses-tu à me tuer comme tu as tué l'Egyptien ? ». Moïse, pris de peur, se dit : « Certainement la chose se sait ! ». Pharaon entendit parler de cette affaire et chercha à faire périr Moïse, qui s'enfuit loin de lui et se rendit au pays de Madiân. Il s'assit auprès d'un puits.

69. Ex 2, 11-17.

> Or le prêtre de Madiân avait sept filles. Elles vinrent puiser et remplir les auges pour abreuver les moutons de leur père. Des bergers survinrent et les chassèrent. Moïse alors se leva, prit leur défense et abreuva leurs moutons.

Voilà trois gestes de justice vindicative. Si l'on a le sentiment de la justice, quand on se trouve en face de quelque chose d'injuste on se porte du côté du malheureux. Moïse le fait royalement et d'une façon extraordinaire.

Ceci est très intéressant à voir, parce que la psychologie de Moïse nous est très bien montrée là. C'est un homme fougueux, assez irascible, et c'est en même temps un timide. Comme il arrive facilement chez les timides, il ne se contient pas. L'Ecriture nous dit exprès que «Moïse était un homme fort doux, plus qu'aucun homme qui fut sur la face de la terre»[70].

Il faut remarquer comment Dieu a éduqué Moïse. Même quand l'irascible est chez nous assez fort et que nous sommes capables de faire le geste de Moïse, Dieu veut faire de nous des serviteurs très doux. Dieu transforme profondément toute la matière du vieil homme. Car c'est la matière du vieil homme qu'on voit là, et de façon très nette. Voilà donc un premier geste de justice vindicative: Moïse tue l'Egyptien et le met dans le sable.

Second geste de justice: il est juge entre deux frères qui se battent. C'est encore de la justice, et ce geste-ci est plus élevé.

Troisième geste: face à une injustice, Moïse rétablit la justice. Les sept filles du prêtre de Madiân étaient arrivées les premières et abreuvaient leurs troupeaux, puis viennent les bergers qui prennent leur place. Moïse s'irrite. Il prend tout de suite la défense de ces étrangères. Il ne les connaît pas, mais il a le sentiment de la justice.

Je crois que tout cela est très significatif pour nous. Moïse répond à la miséricorde par la justice. C'est ce que nous faisons automatiquement quand nous avons un cœur un peu noble. C'est la réponse du serviteur qui n'est que serviteur. C'est la réponse du vieil homme qui n'est pas encore arrivé à l'état d'enfant de Dieu, la réponse de tout ce qui en nous, nous est connaturel. La justice est chose très noble et très grande. A la miséricorde du Père, Moïse répond par la justice.

---

70. Nb 12, 3: *Erat enim Moyses vir mitissimus super omnes homines.*

Très facilement, nous aussi, au lieu de répondre à la miséricorde prévenante du Père par l'abandon, nous répondons par la justice. Par le fait même, nous limitons la miséricorde du Père. Notre réponse n'est pas adéquate à cette miséricorde. Il y a un abîme entre l'abandon et la justice. Par l'abandon, on s'ouvre à une autre miséricorde; on reconnaît que la miséricorde est tout et on veut se mettre en état de docilité plénière, de réceptivité divine à l'égard de cette miséricorde. Quand nous répondons par la justice, nous répondons selon notre propre jugement, selon notre manière de recevoir l'amour de Dieu.

Moïse a reçu la miséricorde d'une façon très belle, très grande. Il y répond en se faisant le défenseur de ses frères. C'est très noble, mais ce n'est pas suffisant. Il y a un abîme entre Marie et Moïse. Ces trois gestes de justice sont là précisément pour nous montrer qu'il s'agit d'une réponse parfaitement consciente, qui a grandeur et noblesse, mais qui reste la réponse du serviteur et non celle de l'enfant.

On voit tout de suite les conséquences: Moïse, répondant par la justice, s'appuie sur sa vertu. Il fait preuve de toute la prudence possible: il jette un coup d'œil autour de lui avant de tuer l'Egyptien; mais malgré sa prudence et sa justice, il ne connaît pas la paix. Le lendemain, exerçant encore un acte de justice, il commence à craindre. Il a peur. Il se dit: «Certainement la chose se sait». Il se replie sur lui-même! Lorsqu'il a tué l'Egyptien, Moïse a montré une certaine noblesse, il a montré qu'il était capable de faire proprement un coup assez noble; puis il perd pied. C'est très significatif.

Quand nous répondons à la miséricorde de Dieu uniquement par la vertu – vertu de prudence, vertu de justice – nous ramenons la miséricorde de Dieu à notre taille. Et ramener la miséricorde de Dieu à notre taille, c'est ne plus s'appuyer que sur sa propre vertu; c'est donc ne plus avoir en soi cette force divine que donne la miséricorde de Dieu. La seule manière d'éviter toute peur, toute crainte, toute angoisse humaine, c'est justement de ne s'appuyer que sur la miséricorde de Dieu. C'est répondre à la miséricorde prévenante par un geste d'abandon plénier. C'est s'ouvrir complètement à la miséricorde selon le bon plaisir divin. Toute autre façon de répondre laisse certaines possibilités de crainte. Jamais nous ne serons assez prudents, assez justes. Si nous restons uniquement dans un état de retour sur

nous-mêmes, il y aura toujours place pour l'angoisse, la peur qui paralyse et empêche d'aller de l'avant. Ce qui manque alors, c'est la réponse divine à la miséricorde dans l'abandon.

Nous pouvons encore utiliser cette préfiguration d'une autre façon. Entre Moïse et Marie, l'opposition est très nette. Nous, nous sommes un peu entre les deux. Nous avons en nous quelque chose qui est très proche de Moïse, et quelque chose qui est très proche de Marie.

Moïse est très proche de la psychologie du vieil homme. N'oublions pas qu'il a été élevé à l'école du Pharaon. Il a bien été objet de la miséricorde de Dieu, mais il a vécu avec le Pharaon. Le Pharaon représente tout le point de vue de l'efficience humaine et de l'humanisme, et Moïse a une psychologie très proche de la psychologie du vieil homme que nous avons tous en nous. Moïse est béni de Dieu, Dieu l'a déjà transformé, mais il n'a pas encore la psychologie de l'ami de Dieu. Il a la psychologie de celui qui est dans la maison du Pharaon, il en a les mœurs.

En nous il y a quelque chose qui est très proche de Moïse, et quelque chose qui nous fait comprendre qu'il faut aller beaucoup plus loin. L'Ancien Testament ne peut pas nous servir de modèle ; il peut seulement nous éclairer sur le mystère de Marie et sur le mystère du Christ. Ici, il nous éclaire sur ce que représente la Présentation de Marie au Temple. Si Moïse a quelque chose de proche de nous, nous devons nous servir de ce qu'il fait. Or il tue l'Egyptien. Cela, c'est très important : pour pouvoir s'abandonner, il faut tuer l'« Egyptien ». L'Egyptien est celui qui est à l'école du Pharaon, c'est-à-dire celui qui ne veut que l'efficience, celui qui veut répondre par des initiatives personnelles, qui veut « faire quelque chose », celui qui veut construire des pyramides. Nous avons tous un désir de construire des « pyramides », d'édifier des constructions colossales. Nous voulons faire de notre vie chrétienne et religieuse quelque chose de grand qui défie le temps, et surtout qui défie nos frères, notre prochain, quelque chose qui soit vraiment parfait. Ce désir-là, c'est l'Egyptien, et ce n'est pas pour rien que l'Egypte représente l'une des plus grandes civilisations humaines. N'est-elle pas comme une synthèse des plus grandes richesses, des plus grandes connaissances humaines ? Pour pouvoir nous abandonner, il faut supprimer tous les faux appétits de grandeur, tous ces appétits qui ne désirent que construire des « pyramides » !

L'abandon n'est pas du tout une attitude de laisser-aller, l'attitude de celui qui psychologiquement n'a aucune espèce de détermination. L'attitude de Moïse nous montre toute la force que comporte l'abandon. Quand Marie se présente au Temple dans une attitude d'abandon plénier, elle est bien la « femme forte »[71], capable de s'enfouir dans le mystère de la miséricorde de Dieu. S'enfouir dans le mystère de la miséricorde de Dieu, c'est accepter de disparaître complètement, d'être enfoui dans le sable, afin qu'il n'y ait plus aucune trace. Si Moïse enfouit l'Egyptien dans le sable, c'est précisément pour qu'on ne voie plus rien. Il faut enfouir dans le sable tout ce qui en nous a des appétits de grandeur, de puissance, de domination, d'éclat, de gloire. Tant que l'« Egyptien » n'est pas enfoui dans le sable, nous n'arrivons pas à nous abandonner complètement ; nous n'arrivons pas à la simplicité du sommeil du tout petit enfant de Dieu qui se livre entièrement à la miséricorde du Père, sachant très bien que c'est tout ce qui compte.

Cela, nous le savons spéculativement ; mais pratiquement, vivons-nous comme si seule la miséricorde du Père comptait pour nous ? Est-ce que nous ne comptons pas encore sur la force de nos poignets, sur nos vertus ? Sur une certaine grandeur de notre âme ? Sur une certaine noblesse ? Si nous y comptons encore, demandons à Marie de nous donner la force de tuer l'« Egyptien » et de l'enfouir dans le « sable », pour pouvoir, avec elle, vivre de cette attitude que nous demande Notre-Seigneur dans l'Evangile : vivre uniquement comme les petites fleurs des champs dans un abandon foncier, entier, total, sans aucune récrimination de justice, sans aucun appel vis-à-vis des grandeurs humaines, sans aucun désir d'apparaître, de se montrer, d'être compris.

Acceptons donc d'être enfouis dans la miséricorde du Père. Il faut un acte héroïque pour cela. Nous n'y arriverons pas tout de suite, mais il faut y tendre, et notre vie chrétienne est faite pour cela. C'est l'esprit même des vœux de religion, comme du reste celui de toute vie chrétienne. Si les vœux ne nous permettent pas d'arriver à cet abandon plénier, c'est que nous les prenons matériellement. Vivre matériellement de la vie chrétienne, et a fortiori des vœux de religion, sans vivre de leur esprit, est toujours

71. Voir Pr 31, 10-31.

désastreux ! Marie, en Mère, désire nous communiquer cet esprit ; c'est son rôle de Mère. Elle désire nous apprendre cette manière toute petite, tout anéantie, de nous abandonner véritablement à la miséricorde du Père.

L'abandon : attitude évangélique d'enfance spirituelle

Le premier geste de Marie coopérant à la miséricorde prévenante du Père est donc ce geste de miséricorde divine qui lui permet de se consacrer totalement à Dieu, corps et âme, pour reconnaître les droits absolus, la jalousie de cette miséricorde divine sur elle. Cette consécration se réalise, de fait, dans un abandon, et cet abandon en est l'âme intime qui va permettre une remise totale entre les mains du Père ; la miséricorde de Dieu est reconnue comme miséricorde première et prévenante : l'abandon s'enracine dans une attitude de petitesse.

Du point de vue théologique, on peut voir une progression dans ces trois attitudes ; en réalité, elles ne font qu'un dans l'âme de Marie, mais pour essayer de pénétrer dans ce mystère il faut regarder cette progression : consécration, abandon, petitesse évangélique, au sens tout à fait mystérieux où la petitesse évangélique correspond à cet excès de l'amour impliqué dans la miséricorde. L'abandon ne consiste pas seulement à recevoir la miséricorde ; il faut qu'il y ait dans l'abandon cette attitude très cachée de la petitesse évangélique qui donne à l'abandon sa note ultime : accepter d'être le tout-petit, complètement enveloppé par l'amour du Père, qui accepte de ne rien voir et d'être uniquement porté par cette miséricorde et par cet amour.

Cette attitude-là demande le concours des trois vertus théologales : la foi, qui donne le sens des droits de la majesté souveraine de Dieu et se rapporte à la consécration ; l'espérance, qui se réalise surtout dans l'abandon ; et l'amour, qui s'exprime dans la petitesse.

Nous voyons dans l'Evangile combien Notre-Seigneur insiste sur l'abandon et sur la petitesse : « Quiconque n'accueille pas le royaume de Dieu en petit enfant n'y entrera pas »[72]. La petitesse est bien comme la pierre fondamentale, l'attitude qu'il ne faut

72. Mc 10, 15 ; Lc 18, 17.

jamais oublier ni perdre, mais qu'il faut actualiser le plus possible dans notre vie pour pénétrer dans le royaume de Dieu. Ce n'est pas encore l'oraison, ce n'est pas encore le royaume de Dieu, mais c'est la condition nécessaire pour y pénétrer. Pour ce faire il faut être totalement remis à la miséricorde du Père dans une attitude de petitesse de plus en plus profonde, de plus en plus aimante. Dieu ne donne ses secrets qu'aux tout-petits[73]. Il ne peut pas les donner aux autres. Pénétrer dans le royaume de Dieu, c'est pénétrer dans ses secrets.

La parole de Notre-Seigneur disant qu'il révèle ses secrets aux tout-petits nous montre bien que le mystère de la consécration de la Très Sainte Vierge est avant tout, au regard du Christ, un mystère de petitesse, une disparition complète à ses propres yeux pour laisser uniquement la miséricorde du Père s'emparer de tout. Cette attitude de consécration dans l'abandon et la petitesse est vraiment l'attitude de l'enfant. Quant au serviteur, il doit faire taire le vieil homme pour permettre au tout petit enfant du Père de s'abandonner.

Nous avons vu que l'Ancien Testament nous montre bien l'attitude que doit avoir le serviteur. Si le serviteur fait trop de bruit, l'enfant ne peut pas dormir. Si le serviteur veut avoir des initiatives de « grand », des initiatives de justice, s'il veut se mettre lui-même à utiliser, en « grand », avec sa grandeur humaine, la miséricorde du Père, il empêche l'enfant d'avoir une attitude d'abandon et de petitesse, et donc, par le fait même, il empêche la miséricorde du Père de s'exercer en plénitude.

C'est par Marie, et par elle seule, que cette attitude d'abandon et de petitesse – attitude fondamentale de notre vie chrétienne – peut se réaliser pleinement en nous. Il nous faut demander à la Très Sainte Vierge de nous donner sa miséricorde de Mère, de nous en envelopper; c'est par elle que le Père veut nous faire comprendre sa miséricorde. C'est à travers ce mode spécial de la miséricorde maternelle et enveloppante du cœur de Marie que nous pouvons expérimenter de la façon la plus forte, la plus divine, la miséricorde du Père. C'est donc en nous consacrant à la Très Sainte Vierge, en nous abandonnant à elle, en vivant cette petitesse évangélique dans ses bras, que nous serons complètement abandonnés dans les bras du Père. Marie est la Mère qui se

73. Voir Lc 10, 21-22; Mt 11, 25-26.

penche sur son tout-petit et le prend. Saint Louis-Marie Grignion de Montfort nous montre qu'il faut nous enfouir *in sinu Mariae*[74] ; c'est bien là la petitesse évangélique, que nous ne pouvons vivre parfaitement qu'auprès de Marie, en elle ; elle nous est donnée pour cela.

Le Père a voulu que Marie connaisse la petitesse évangélique d'une façon plénière et totale grâce au mystère de son Immaculée Conception ; il a voulu qu'en elle tout soit dans cette petitesse, et c'est pourquoi tout est si simple. En nous il y aura toujours un duel, tant que Marie ne sera pas là. Si Marie nous quitte, ou plus exactement si nous la quittons, il y aura nécessairement duel entre le tout petit enfant, qui sait qu'il doit s'abandonner à la miséricorde du Père, et le vieil homme qui ne sera pas serviteur à ce moment-là, ou sera très mauvais serviteur, qui prétendra l'être et voudra faire des choses grandes, se baser uniquement sur la justice. Il y aura donc constamment en nous un duel et nous n'arriverons pas à ce silence tout à fait intérieur de la petitesse, à cet abandon plénier dans la miséricorde du Père. Nous n'arriverons pas à nous oublier totalement, comme un tout-petit peut le faire, sans se voir, ne vivant que de la miséricorde du Père. Nous n'arriverons pas nous-mêmes à l'attitude radicale que Jésus nous demande de façon si pressante et si forte dans l'Evangile.

Seule Marie peut permettre que le vieil homme qui est en nous arrive à se taire, parce qu'en elle seule est réalisé ce mystère de petitesse plénière, à cause de son Immaculée Conception. Marie nous est donnée par le Père pour que nous puissions, par elle, acquérir cette petitesse divine et en vivre. Nous ne pouvons vivre de cette petitesse que par elle. Autrement ce sera toujours quelque chose de terriblement instable.

Or la petitesse et l'abandon demandent une stabilité foncière en laquelle nous soyons vraiment fondés « sur le roc ». Les êtres qui sont vraiment abandonnés, qui sont vraiment dans la petitesse, sont stables. Ils ont une stabilité parfaite à travers toutes les épreuves ; Dieu est leur citadelle[75]. Quelque chose demeure, toujours identique, même si les circonstances extérieures changent

---

74. Voir *Le secret de Marie*, §§ 14 et 54. *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, §§ 18, 33, 156, 178, 199, 216, 243, 246, 248, 269.

75. Cf. Ps 46, 59, 62, etc.

complètement – cela n'a aucune importance. L'essentiel demeure, et personne ne peut le toucher : c'est le secret très intime du Père et de son tout petit enfant. Ce n'est même pas un secret : les petits enfants ne peuvent même pas avoir de secret ; c'est quelque chose d'encore plus radical qu'un secret, c'est comme une attitude foncière qui fait que l'âme est *portée* véritablement par la miséricorde du Père.

Seule la Très Sainte Vierge peut nous donner cette stabilité ; lorsque nous pensons pouvoir l'acquérir par nous-mêmes, en dehors d'elle, nous sommes semblables à Nicodème, nous demandons : « Comment retourner dans le sein maternel ?[76] C'est impossible : nous connaissons déjà beaucoup trop de choses, nous avons déjà une expérience, nous savons que nous avons beaucoup de défauts ; nous savons très bien qu'il est impossible d'arriver à nous taire ; le vieil homme est très tapageur et nous avons un tempérament extrêmement vivant... Alors, comment arriver à cette petitesse ? Comment arriver à nous taire et à ne pas nous regarder ? Nous sommes très encombrants pour nous-mêmes et pour les autres, nous le savons. Comment arriver à cet abandon plénier, à cette consécration totale ? » Il n'y a qu'un moyen, c'est le Père qui nous le montre ; il nous l'a donné. Il a fait en Marie son chef-d'œuvre d'abandon, de petitesse, de consécration, afin que ce soit uniquement en elle, et non par nous-mêmes, que nous aussi fassions ce geste. Par nous-mêmes nous sommes incapables de nous consacrer, nous sommes incapables de nous abandonner à Dieu : le vieil homme a des désirs, des ambitions, des appétits humains très tenaces.

Le secret – c'est vraiment un secret, nous dit saint Louis-Marie Grignion de Montfort[77] –, c'est de se plonger complètement en Marie. Le Père a voulu nous montrer sa toute-puissance miséricordieuse à travers et dans le cœur de Marie, pour que ce soit par le cœur d'une mère que nous puissions comprendre la toute-puissance miséricordieuse et prévenante du Père. Normalement une mère est toute prévenante pour son enfant. Tous les gestes de la maternité sont des gestes qui préviennent ; la mère est celle qui prévient, qui enveloppe, qui porte son petit, c'est elle qui reçoit les chocs. L'enfant ne reçoit les chocs que par

76. Cf. Jn 3, 1 sq.
77. Voir *Le secret de Marie*, § 1.

sa mère, quand il est caché en son sein. C'est l'image qui peut le mieux nous faire comprendre la petitesse évangélique.

Marie et Joseph : rayonnement de l'abandon

Marie, s'étant consacrée et abandonnée totalement à Dieu, s'étant remise à la miséricorde prévenante du Père, communique cette même attitude à Joseph. Peu importe comment Joseph a rencontré Marie. L'Ecriture ne nous dit qu'une seule chose : Marie est « fiancée à Joseph »[78]. Nous savons que ces fiançailles ont impliqué un mariage, donc une union stable, une unité stable entre eux. Les fiançailles sont à l'intérieur même de cette consécration. La consécration que Marie fait à Dieu, l'abandon complet de son être, va prendre possession du cœur de Joseph. C'est bien le premier don de charité fraternelle que fait Marie, et il est très important de le comprendre. C'est cela qui stabilise la communauté chrétienne. Elle ne peut être stable que dans cet abandon et dans cette petitesse. Si nous réfléchissons à cela, nous nous apercevrons que toutes les petites ou les grandes divisions qui peuvent s'introduire dans la charité fraternelle proviennent toujours d'un manque d'abandon. Nous avons été violents, nous avons voulu nous faire justice à nous-mêmes, nous avons voulu prendre telle ou telle attitude d'orgueil, de jugement propre, affirmer notre opinion, et nous avons créé un peu d'opposition. C'est l'abandon qui fait le lien et réalise l'unité dans la charité fraternelle.

Le mystère de la rencontre de la Très Sainte Vierge et de saint Joseph est le mystère de l'aurore de la communauté chrétienne. Il est donc très important de voir où, à quel moment, se situe cette communauté. Elle se situe juste au moment où Marie se consacre à Dieu, s'abandonne et vit dans la petitesse. Elle en est comme un rayonnement divin. L'abandon rayonne. L'agitation, l'angoisse rayonnent aussi, mais de façon tout à fait différente. Quand les gens sont agités, angoissés, il y a autour d'eux une sorte de tourbillon ; il suffit de l'agitation d'un seul pour qu'au bout d'un certain temps tout le milieu où il vit devienne lui-

78. Mt 1, 18 ; Lc 1, 27.

même comme agité. L'agitation engendre l'agitation, et rapidement elle s'empare de tout.

Il y a à cela un remède : l'abandon. Quand il y a dans une famille, dans une communauté, une âme véritablement abandonnée, qui vit intensément du mystère de l'abandon, qui en vit en cet état de pauvreté du cœur de Marie, cela se communique sans même que cette âme le sache, puisque précisément elle est comme un tout-petit qui ne sait pas ce qu'il fait ; mais le simple fait que cette âme vive de ce mystère d'abandon crée le silence autour d'elle. C'est une constatation que les psychologues ont retenue aujourd'hui : le sommeil de l'enfant est la seule chose qui puisse encore maintenir du silence dans notre monde actuel. Le monde respecte encore le sommeil de l'enfant, au moins dans la famille. On constate qu'une jeune fille, qui ordinairement ne sait guère ce qu'est le silence, l'apprend de son tout petit enfant lorsqu'elle est devenue une jeune maman. C'est un fait psychologique très beau et très impressionnant qu'il faut transposer au plan surnaturel. Une âme qui est vraiment un tout petit enfant de la Très Sainte Vierge, qui vit vraiment de cette petitesse évangélique, met dans le climat d'une famille, d'une communauté, une sorte d'exigence d'abandon et de silence divin, de remise totale entre les mains de Dieu. Cette exigence de silence gagne plus ou moins vite, évidemment, parce que tous les « Egyptiens » sont là qui ne veulent pas toujours de ce silence – le vieil homme fait toujours beaucoup de bruit – mais si on est fidèle, ce silence sera victorieux !

C'est bien ce que nous montre l'Evangile en nous disant que Marie est « fiancée à Joseph ». Joseph se met au rythme de Marie, du point de vue spirituel. Du point de vue de l'autorité de for externe, c'est Joseph qui commande[79]. Mais en réalité c'est Marie qui crée l'atmosphère de leur communauté, qui lui donne véritablement la stabilité. Tout repose sur Marie. Joseph est relatif à Marie, il est son gardien et son époux ; c'est comme époux de Marie que l'Esprit Saint nous le présente en premier lieu[80], et c'est en étant l'époux du cœur de Marie qu'il peut être son gardien. Car pour être gardien de la petitesse et de l'abandon de la Très Sainte Vierge, il faut nécessairement que Joseph entre lui-

79. Voir Mt 2, 13-14.
80. Mt 1, 19

même dans le mystère de cette petitesse et de cet abandon. On ne peut pas être gardien de ce mystère sans en vivre soi-même; autrement on n'en serait aucunement le gardien, on ferait comme l'Egyptien qui frappe l'Hébreu[81]. Tant qu'on n'a pas pénétré dans cette petitesse et cet abandon on est toujours tenté de dire qu'ils n'existent pas, que tout cela, ce sont des rêves qui ne peuvent exister; on veut défendre les réalités humaines qui se voient, qui s'expérimentent, qui fructifient et, pratiquement, on fait la politique de l'Egyptien, la politique du vieil homme.

Pour être le gardien de Marie, le gardien de sa consécration, de son abandon, de sa petitesse, il faut nécessairement vivre du même mystère. Par sa vie d'abandon à l'égard de la miséricorde du Père, Marie entraîne en cette même vie d'abandon le cœur de Joseph; tout le cœur de Joseph devient à l'unisson de celui de Marie. C'est le premier don, le premier geste de la charité fraternelle chrétienne. La charité fraternelle qui jaillit du cœur immaculé de Marie pour Joseph se réalise dans ce premier don.

Dans les familles on a l'habitude de faire des petits cadeaux de fête. Chaque fois que revient la fête de l'un de ses membres on se demande quel cadeau on peut lui faire. Le plus beau cadeau est de nous réfugier totalement dans le cœur de Marie, comme un tout petit enfant tout abandonné, dans cette petitesse évangélique, tout remis à Marie, pour celui à qui on désire souhaiter une bonne fête. Je crois que si on faisait souvent cela comme un grand cadeau de fête, au bout d'un certain temps le climat d'une communauté, d'une famille, serait de plus en plus celui que Dieu désire: un climat de petitesse. Et c'est très important, spécialement de nos jours. Le Saint-Esprit désire nous enfoncer beaucoup plus profondément encore dans cette attitude, parce que le monde (et non seulement «le monde» mais, hélas! beaucoup de prêtres et de religieux) ne comprend plus cela. Souvent on ne garde plus de la vie chrétienne qu'une sorte d'humanisme, on retourne à l'Ancien Testament... quand on ne retourne pas aux mœurs des «Egyptiens». On ne regarde plus l'Ancien Testament en fonction du Nouveau, mais on aime à considérer dans l'Ancien Testament toute la richesse psychologique qu'il contient, et on ne comprend plus le mystère du Nouveau Testament, son secret: la petitesse évangélique; on ne comprend

81. Cf. Ex 2, 11.

plus ce secret d'abandon qui est de nous remettre totalement, par le cœur de Marie, dans la miséricorde du Père.

Ce mystère d'abandon, de consécration dans l'abandon, et ce mystère de charité fraternelle auprès de Joseph, nous révèlent les deux grandes éclosions de la plénitude de la charité du cœur immaculé de Marie. Son cœur, sous le souffle de l'Esprit Saint, veut se donner le plus totalement possible à son Dieu, à son Père. Il s'abandonne à sa miséricorde en se livrant sans partage, sans restriction. Sous le souffle du même Esprit, le cœur de Marie se donne à Joseph en lui donnant le trésor de son cœur, en lui communiquant son secret: l'œuvre de Dieu réalisée en elle, son abandon, sa consécration. Le don au Père se réalise de la manière la plus divine, la plus personnelle: Marie se présente au Père, tout son être lui est consacré. Le don au prochain, fruit de la charité fraternelle, se réalise aussi de la manière la plus divine, la plus personnelle: Marie choisit Joseph, elle accepte d'être choisie par lui, sans rien reprendre de son don premier au Père. Plus on est donné à Dieu, plus on est capable d'aimer ses frères. Pour que la qualité et l'intensité de cette charité fraternelle puisse être parfaite elle se traduira, de fait, dans la prédilection de l'amour de l'épouse pour son époux, dans ce qu'elle a de plus pur et de plus grand.

Entre Marie et Joseph, précise saint Thomas à la suite des Pères de l'Eglise, « il y a un véritable mariage parce que la forme du mariage consiste dans une certaine conjonction indivisible des âmes par laquelle chacun des conjoints est tenu de garder fidélité à l'autre d'une manière indivisible »[82]. Cette union d'âmes a existé parfaitement entre Marie et Joseph. Marie l'a aimé pour aimer plus encore son Dieu. En l'aimant elle n'a rien retiré à Dieu. Joseph a permis à son amour pour le Père d'être encore plus caché, plus réservé à Dieu, plus consacré. Voilà la merveilleuse alliance de ces deux amours dans le cœur de Marie, l'aurore de la loi évangélique qui unit ces deux amours dans un unique précepte.

82. III, q. 29, a. 2.

III

L'Annonciation

Le mystère de l'Annonciation révèle le troisième geste de miséricorde du Père sur Marie, le don que le Père fait de son Fils. Il révèle aussi que seuls les tout-petits peuvent recevoir le don du Père, ses secrets[83]. Dieu ne se contente pas de nous envelopper d'une miséricorde prévenante, ni d'une miséricorde qui désire nous éduquer ; il veut aussi que nous y coopérions afin de pénétrer au sein même de son mystère personnel, la Très Sainte Trinité, et d'en vivre. La miséricorde du Père est ordonnée à son amour ; elle en vient, elle y retourne ; elle nous fait donc nécessairement pénétrer dans le mystère de la Très Sainte Trinité[84].

La miséricorde du Père, don de son Fils

Pour montrer à Nicodème le caractère essentiel de la loi nouvelle, Jésus lui révèle : Dieu a tant aimé les hommes qu'il leur a donné son propre Fils[85]. Regardons la manière dont le Père fait don de son Fils.

Dieu le donne d'abord à Marie, jalousement, dans le secret (nous retrouvons là encore la grande loi de la miséricorde), pour

---

83. Voir Lc 10, 21-22 et Mt 11, 25-27.

84. Nous ne voulons pas discuter ici les diverses interprétations des exégètes modernes sur la signification propre du message de l'ange à Marie. La manière traditionnelle dont les Pères de l'Eglise, et saint Thomas à leur suite (*Somme théol.*, III, q. 30, a. 1), l'ont interprété, correspond manifestement à la pensée vivante de l'Eglise.

85. Jn 3, 16.

qu'ensuite il soit donné à toute l'humanité. Le Père nous donne son Fils par Marie. Selon le plan de la sagesse de Dieu, le Fils doit d'abord être entièrement remis à Marie que son mystère d'abandon, de consécration, de petitesse, a préparée, a disposée à recevoir ce don. Or, en donnant son Fils, le Père *se donne*; il ne peut se donner qu'ainsi, et le don de son Fils exprime l'amour excessif de son cœur de Père. Pour pouvoir se donner, il faut aimer d'un amour parfait, total. Seul l'amour qui atteint sa perfection permet un don personnel, le don de soi. Le Père se donne dans un amour plénier. Il se donne à l'humanité comme Père et, pour se donner comme Père, il faut qu'il se donne à travers et dans son Fils. Par le Fils nous recevons le Père, et nous ne pouvons recevoir le Père indépendamment du Fils[86].

Révélant le mystère du Père, l'Annonciation révèle le mystère de la Très Sainte Trinité et par là conduit à la source de la vie contemplative. Celle-ci est inséparable du don que le Père fait de son Fils et de la révélation du mystère de la Trinité. Nous sommes parfois tentés d'opposer contemplation du Christ et contemplation de la Très Sainte Trinité. En fait, ces oppositions ne sont que superficielles, car tout acte de contemplation vraiment surnaturel introduit nécessairement dans le mystère de la Trinité; il ne peut, en effet, y avoir d'acte de contemplation sans que soit reçu le don du Père, qu'il soit ou non accompagné de l'expérience de chaque Personne divine.

En donnant son Fils, le Père se donne totalement; non seulement il fait un geste de miséricorde prévenante infiniment grand et merveilleux, mais il se donne lui-même substantiellement. Dieu seul est amour substantiel et don substantiel dans tout son être, en lui seul le don est parfait; en dehors de lui, tout don reste toujours très limité. La créature ne peut pas se donner totalement parce qu'elle n'est pas uniquement amour; un égoïsme foncier paralyse jusqu'à ses élans les plus généreux. En effet, le don réalise l'amour dans ce qu'il a de plus parfait. On peut essayer de scruter l'amour au plan métaphysique, mais on ne le comprend vraiment qu'en le vivant, on ne le saisit vraiment que dans une expérience personnelle. L'intelligence humaine, pour mieux connaître, divise toujours, même ce qui est infiniment simple, et l'amour est simple. La simplicité de Dieu, d'une manière ultime,

86. Voir entre autres Jn 14, 7-11, 21 et 23; 8, 19.

n'est-elle pas la simplicité de sa bonté et de son amour ? Lorsque nous quittons l'amour divin, nous compliquons tout ; dès que nous y revenons, nous simplifions en unifiant tout.

L'amour, en sa réalité existante, est simple, et il ne faut pas séparer dans la pratique les éléments d'une analyse philosophique. En partant de l'expérience que nous avons de l'amour spirituel, nous pouvons y discerner deux grands éléments. L'amour implique d'abord une réceptivité plénière à l'égard de l'être aimé, il rend accueillant. Du reste, on ne peut être vraiment accueillant que dans la mesure où l'on aime. Qui n'aime pas devient incapable d'accueillir un autre être, de le recevoir chez lui, car celui qui n'aime pas se referme sur lui-même, se noue dans son propre égoïsme, étranger à tout autre. L'égoïsme nous durcit en nous enfermant dans nos propres limites ; l'amour véritable nous ordonne vers celui qu'on aime en nous connaturalisant à lui ; entre lui et nous les frontières disparaissent, une certaine unité se fait. C'est pourquoi, si l'amour rend accueillant, il faut ajouter qu'il nous fait également « sortir » de nous, il nous fait tendre vers celui qu'on aime. Tel est le second élément de l'amour, « l'extase »[87]. A première vue, cette « sortie de soi » peut paraître opposée à l'« accueil » ; normalement, il faut rester chez soi pour accueillir. Et pourtant, dans l'amour, ces deux mouvements n'en font qu'un, car aller au-devant de l'ami est encore la meilleure façon de le recevoir. N'est-ce pas devancer l'accueil ? L'accueil plénier, total, n'existe que dans un amour qui inclut cette sortie de soi. Autrement on accueille en accaparant pour soi et, par le fait même, on n'accueille plus l'autre, on ne le respecte plus dans son altérité. Le don substantiel qu'est l'amour (quand il est parfait) comporte ces deux éléments. C'est pourquoi, selon saint Thomas, l'amour ne peut se réaliser pleinement que dans l'amitié, c'est-à-dire quand un être aime non seulement quelque chose d'aimable, mais quelqu'un qui l'aime. L'amour se porte alors non seulement sur ce qui est capable d'attirer, mais sur l'amour lui-même en acte, ou plus exactement sur quelqu'un qui vit actuellement de cet amour.

Ce n'est que dans la Très Sainte Trinité que l'amour se réalise dans sa perfection. Le Père se donne complètement à son Fils dans sa génération éternelle, il lui donne tout ce qu'il a, et en

87. Voir *Somme théol.*, I-II, q. 28, a. 3 ; II-II, q. 175, a. 2, ad. 1.

même temps il est «accueil» pour son Fils, accueil vraiment substantiel puisque le Fils ne quitte jamais le Père. Le Fils est *apud Patrem*, il demeure, il habite toujours auprès du Père. Le Père, étant accueil, se livre entièrement à son Fils dans une véritable extase d'amour: tout ce que le Père possède appartient au Fils. Réciproquement, le Fils est lui-même accueil et don pour le Père. Ayant tout reçu du Père, il est tout donné au Père. Dans ce cycle, cette «circumincession» extraordinaire de la Sainte Trinité, on peut dire que le Fils est dans le Père et que le Père est dans le Fils[88]. Nous autres, lorsque nous donnons, nous avons l'impression que celui qui reçoit notre don ne fait que recevoir. Dans l'amour parfait, celui qui reçoit donne tout, et celui qui donne devient lui-même accueil pour celui qui reçoit. Le Fils est tout accueil pour le Père, accueil substantiel; de sorte que, si le Fils habite auprès du Père – *apud Patrem* – le Père habite de même chez le Fils, dans le Fils, dans son Verbe. L'Esprit Saint est cet accueil mutuel, ce don mutuel; il est accueil substantiel et personnel du Père et du Fils; il est l'extase, le Don réciproque, le fruit de leur accueil mutuel, de leur extase mutuelle, celui qui est l'unité dernière[89].

Or, dans le mystère de l'Annonciation, le Père donne son Fils à Marie. Et pour que le mystère de ce don se prolonge en son cœur, Marie, sous l'inspiration du Saint-Esprit, se livre entièrement dans un acte d'extase d'amour; elle s'oublie totalement pour être uniquement auprès du Verbe, et pour qu'en même temps le Verbe soit auprès d'elle. En recevant celui qui est le Don du Père, elle devient elle-même don et accueil. Le mystère de l'Annonciation, enseigne saint Thomas, implique une mission[90]: la mission temporelle à laquelle le Père destine son Fils. Dans cette mission, la procession éternelle du Fils se termine dans le cœur de Marie, le cœur d'une créature. Le même don qui se réalise éternellement dans la Trinité, le don que le Père fait au Fils, se prolonge dans le cœur de Marie, mais ce don prend alors la forme particulière de la miséricorde, car il se termine à une créature qu'il transforme.

---

88. Jn 14, 10-11; 17-21.
89. Voir *Somme théol.*, I, q. 37, a. 1; q. 38, a. 1 et 2.
90. I, q. 43, a. 2.

Le Père, en effet, ne peut donner son Fils à une créature sans que ce don soit en même temps un geste de miséricorde. Il ne peut y avoir de pur don que dans la Très Sainte Trinité ; en dehors d'elle, le don que le Père fait de son Fils s'accompagne nécessairement de miséricorde. Miséricorde unique et merveilleuse ! Le Père ne peut en faire de plus grande, de plus absolue : donner son Fils à une créature et le lui donner comme Fils, comme lui-même le possède éternellement. La miséricorde qui enveloppe le don du Père à l'Annonciation se réalise et se manifeste précisément dans cette adaptation merveilleuse de l'Incarnation. Le Père veut donner son Fils à Marie pour qu'elle le reçoive de la façon la plus parfaite : le Verbe assume, en elle, la nature humaine. Afin que le don soit vraiment parfait, Marie est appelée à coopérer à sa manière à ce don, à l'adaptation de ce don. La miséricorde suprême du Père, qui possède une délicatesse et une suavité infinies, demande à celui qui la reçoit de coopérer à cette œuvre de miséricorde pour que cette œuvre soit pleinement sienne, tout en étant une œuvre à laquelle il n'a lui-même aucun droit. C'est un don qu'il reçoit gratuitement et ce don est aussi, d'une autre manière, le fruit le plus intime de son labeur. Jésus est le Fils de Dieu, il est le Don du Père. Si le Père donne son Fils à une créature et appelle cette créature à coopérer pleinement à ce Don, il faut qu'elle puisse regarder le Fils comme le Père le regarde, c'est-à-dire comme son propre fils. Or une créature ne peut regarder le Verbe, le Fils éternel du Père, comme son propre fils, qu'en devenant mère de son corps, mère de la nature humaine qu'il assume, mère du Verbe qui assume la nature humaine.

La maternité divine, source de la vie contemplative

Sous la lumière de cette miséricorde paternelle, le mystère de la maternité de la Très Sainte Vierge apparaît comme un reflet, une image vivante de la paternité éternelle de Dieu à l'égard du Verbe. Ainsi Marie reçoit-elle de façon adéquate et profonde, suave et miséricordieuse, le don que, par pure gratuité, le Père lui fait de son Fils. Si, dans sa sagesse, le Père veut faire un geste de miséricorde absolue, un geste qui épuise en quelque sorte toutes les exigences de sa miséricorde, il est nécessaire, pour ainsi dire, que Marie devienne Mère du Verbe incarné. Cette maternité est

vraiment la coopération la plus efficace et la plus intime de la créature avec son Dieu. Dans l'ordre des réalités humaines, il n'est pas de connaturalité plus profonde et plus fondamentale, d'adaptation plus grande, que celles de l'enfant à sa mère. Selon les lois de la maternité telles que Dieu les a voulues, l'enfant fait partie de sa mère. Tout en ayant un autre être, tout en étant une autre personne, ayant sa propre autonomie, possédant une âme spirituelle, individualisée, créée immédiatement par Dieu, il reste cependant «quelque chose de sa mère». Même après sa naissance, alors qu'il grandit, l'enfant possède à l'égard de sa mère une dépendance radicale, fondamentale. Il conserve toujours vis-à-vis d'elle des liens mystérieux en raison précisément de leur adaptation réciproque si radicale. L'enfant prolonge la vie de sa mère, il en est comme le rayonnement ; et cette conjonction vitale, qui a existé entre eux au début, continue toujours de demeurer d'une certaine manière.

Dans sa miséricorde, Dieu se sert de la maternité pour faire qu'une créature devienne Mère de Dieu. Et même, ne peut-on pas aller jusqu'à dire que la maternité n'a été voulue par Dieu que pour cela ? Pourquoi, en définitive, Dieu a-t-il voulu que l'espèce humaine se propage de cette manière, pourquoi a-t-il établi ces liens mystérieux entre un tout petit enfant et sa mère, pourquoi a-t-il fait le cœur des mères si miséricordieux envers leur enfant, pourquoi l'enfant est-il si enfoui dans sa mère, sinon pour qu'une créature puisse, dans une intimité unique et personnelle avec Dieu, coopérer au don que le Père lui ferait de son Fils ? Au moment où le Père donne son Fils, il doit y avoir une mère qui le reçoive et en vive comme une mère reçoit son enfant et en vit. Sous le regard de la Sagesse divine, ne peut-on pas dire que la maternité a été voulue par Dieu en vue de la maternité de Marie, maternité unique, maternité divine, plus parfaite que les autres et qui les mesure ? Du point de vue de la Sagesse divine, toutes les autres maternités n'ont leur pleine signification que relativement à cette maternité-là. Il serait insuffisant de dire que Dieu se sert de la maternité comme d'un moyen purement extrinsèque ; en réalité, il a voulu la maternité humaine en vue de cette maternité dernière et parfaite. Comme ce geste de miséricorde extraordinaire fait comprendre la grandeur de la famille chrétienne !

De fait, si Dieu n'avait pas créé la maternité, l'Incarnation n'aurait pas pu se réaliser de cette façon. Dieu aurait pu créer une espèce humaine qui se serait multipliée d'une autre manière ; il n'y a aucune impossibilité à cela. Mais il y a impossibilité à ce qu'un ange devienne mère de Dieu, connaisse l'intimité que Marie connaît avec Dieu. Dieu a donc laissé à l'homme, même après le péché originel, la possibilité de coopérer à sa propre action créatrice. Telle est la signification de la parole d'Eve après l'enfantement de son premier fils : « J'ai acquis un homme de par Yahvé ! »[91]. Il y a, dans toute maternité humaine, une coopération à l'œuvre toute-puissante de la création, puisque Dieu crée l'âme dans ce qui sera le corps humain, enraciné si profondément dans le sein maternel. Dieu a disposé ainsi toutes choses pour qu'une créature puisse être l'image vivante de la paternité de Dieu dans la Très Sainte Trinité. Il faut que Marie, en devenant Mère, accueille le Fils du Père comme le Père accueille éternellement son Fils auprès de lui. Il faut que tout l'être de Marie devienne « accueil » au don du Père, qu'elle se donne elle-même tout entière, totalement, et qu'elle offre, dans ce don même, toutes les forces de son être. Il faut que tout en elle soit « extase » pour recevoir ce don, fruit de l'extase éternelle du Père ; il faut qu'elle soit livrée au don que lui fait le Père, l'établissant Mère de son Fils.

Dans ce *fiat* de l'Annonciation, *fiat* de foi vivante, de foi tout aimante au Don du Père, commence la vie contemplative chrétienne, celle qui se nourrit immédiatement du Don substantiel. Dieu a voulu qu'elle nous soit donnée ainsi. La contemplation du Père est toute paternelle : le Père contemple le Fils en tant que Père, et le Fils contemple le Père en tant que Fils. Le mystère de la Très Sainte Trinité est un mystère contemplatif, familial, d'accueil et de don personnel. On comprend alors que Dieu fasse prendre une modalité maternelle à la contemplation de la créature qu'il introduit au plus intime de sa contemplation paternelle, de son mystère familial. La contemplation de Marie, dans le *fiat* de l'Annonciation, est maternelle. Et cela reste vrai, en quelque sorte, de toute contemplation chrétienne : celle-ci possède quelque chose de ce mode spécial. Le Père nous donne la vie contemplative de Marie comme modèle, afin de nous montrer la

91. Gn 4, 1.

réalisation plénière de la contemplation chrétienne sur terre ; la contemplation plénière ne sera possible que dans le Ciel avec la vision béatifique, mais, même alors, pour Marie, elle garde ce mode maternel. Même dans sa contemplation béatifique Marie reste toujours Mère, il ne faut pas l'oublier. Prétendre que la contemplation est un acte de l'intelligence et, par le fait même, affirmer que la contemplation de Marie se réfugie uniquement dans les sommets de son esprit et que sa maternité est secondaire, n'est-ce pas confondre contemplation philosophique et contemplation chrétienne ? La contemplation chrétienne se fonde sur la foi et s'épanouit dans le don de sagesse, qui est une connaissance amoureuse du mystère de Dieu. Or la maternité de Marie n'est pas extrinsèque à sa foi. Sa maternité, se terminant au Verbe incarné, se termine à Dieu ; elle n'est donc pas extérieure à sa contemplation. Marie, en effet, coopère dans sa foi au don de la paternité divine : elle reçoit le don du Père dans sa foi, elle le conçoit dans son cœur, comme dit saint Augustin[92]. Sa foi possède donc vraiment une modalité maternelle, car elle est une coopération à la paternité de Dieu sur le Verbe qui s'incarne, une coopération qui est avant tout accueil de la parole de Dieu comme parole de Dieu, dans une pureté admirable.

La maternité divine, acte de foi contemplative

Il faut constamment revenir à la pureté de la foi de la Très Sainte Vierge pour saisir l'essence même de la foi contemplative sous son double aspect de foi du « tout-petit » et de foi de « mère ». Marie reçoit le don du Père dans sa foi par la parole de l'ange, en s'appuyant sur cette parole. Toute adhésion de foi repose toujours sur une parole divine qui nous est donnée pour nous permettre d'atteindre la réalité, la *res divina*[93]. Sans jamais quitter la Révélation, la parole de Dieu, nous devons en dépasser les expressions matérielles pour atteindre, par elles, la réalité du mystère. Telle est l'attitude de Marie à l'Annonciation. En réponse à la parole de l'ange, elle dit : *Fiat mihi secundum verbum tuum*, « qu'il me soit fait selon ta parole ». Ce *fiat* exprime

92. *De virginitate*, III, 3 ; voir *Somme théol.*, III, q. 30, a. 1.
93. *Op. cit.*, I, q. 1, a. 3, ad 1 ; II-II, q. 1, a. 1 ; q. 2, a. 2.

son acte de foi. Marie adhère divinement à la parole de l'ange, c'est-à-dire à la parole même de Dieu puisque l'ange, l'envoyé de Dieu, ne fait pas nombre avec lui ; l'adhésion de foi de Marie se réfère donc directement à Dieu. La parole de l'ange est un moyen, un signe voulu par Dieu pour lui permettre d'adhérer au don que le Père lui fait de Celui qui est la Parole, la Parole substantielle, subsistante, le Verbe.

L'acte de foi de Marie est le modèle de tout acte de foi contemplative, de tout acte de foi pleinement réalisé grâce à l'amour et aux dons du Saint-Esprit. Souvent, hélas, nos actes de foi n'ont pas cette qualité, cette pénétration ; par manque d'attention et de générosité, ils restent une adhésion purement extérieure : nous nous contentons de redire le *Credo*, et cette répétition n'engage pas profondément notre vie, notre personne. Souvent nos actes de foi restent imparfaits, et cela d'abord parce que, n'aimant pas assez celui qui nous parle, nous raisonnons trop. Certes, nous adhérons à la parole de Dieu, mais sans en pénétrer le sens intime et profond. Pratiquement, nous croyons en mesurant notre adhésion à ce que nous avons compris de la parole de Dieu, à l'intelligibilité que nous possédons des propositions de foi. Notre acte de foi tend bien vers le mystère, mais la prise de conscience que nous en avons nous intéresse avant tout. Cette attitude de réflexion psychologique trop rationnelle risque toujours de diminuer le réalisme et l'absolu de l'adhésion de foi. Imparfaits, nos actes de foi peuvent le rester encore parce que nous ne sommes pas suffisamment livrés à l'amour de Dieu ; nous tâtonnons encore comme des débutants, soucieux avant tout de nous exercer pour augmenter et intensifier notre foi. Nous adhérons à la parole de Dieu avec le désir d'en connaître la signification, en essayant de comprendre et d'assimiler l'enseignement de Dieu et de Jésus-Christ, en méditant l'Ecriture et en comparant les divers textes. Cette attitude est, certes, très bonne, voire même nécessaire, mais elle n'est pas encore la foi contemplative.

Foi aimante, adhérant au mystère même de Dieu par amour pour le mystère considéré en lui-même, telle est la foi contemplative. Elle adhère au mystère de Dieu en « le recevant », selon l'expression si forte de saint Jean[94]. La foi aimante reçoit la paro-

94. Jn 1, 9-12.

le de Dieu, la lumière, le don de Dieu, comme Marie, dans son *fiat*, accueille le Verbe de Dieu qui lui est donné. Recevoir la parole de Dieu comme une parole vivante, c'est la recevoir comme une semence divine, comme l'unique lumière ; c'est la recevoir comme Marie, maternellement, et la laisser s'emparer de toute notre intelligence, la posséder, la transfigurer et même la féconder. Entre la foi qui réfléchit en raisonnant et cette foi qui reçoit en contemplant, il y a toute la différence qui distingue la foi du serviteur de celle de l'enfant et de l'épouse. La foi contemplative s'attache jalousement à cette unique lumière, en écartant toutes les autres pour que l'intelligence ne soit plus illuminée que de la lumière de Dieu. Si nous nous obstinons à vouloir en posséder d'autres, la lumière si pure de Dieu ne peut plus se communiquer aussi librement ; si nous tenons à telle ou telle manière de faire oraison, nous pouvons rester de bons serviteurs fidèles, mais nous ne deviendrons jamais ces tout-petits qui accueillent la lumière substantielle du Père et la contemplent avec amour.

La foi de Marie à l'Annonciation est bien cette foi de tout-petit accueillant la Lumière substantielle du Père pour en vivre. Son acte de foi est posé dans une pureté parfaite. L'Evangile de saint Luc l'indique clairement dans cette sorte d'opposition entre la réponse de Zacharie à l'annonce de l'ange et la foi de Marie[95], opposition sur laquelle les Pères de l'Eglise se sont plus à insister.

Zacharie réclame un signe ; il oublie que la parole de Dieu est déjà un signe. La parole de Dieu, par elle-même, est un signe qui conduit au mystère. Nous agissons souvent comme Zacharie : nous recevons la parole de Dieu en la matérialisant et nous avons alors besoin d'un autre signe, puisque nous ne comprenons pas qu'elle constitue déjà un signe efficace nous faisant entrer dans le mystère. Zacharie semble être un excellent serviteur, un homme juste, craignant Dieu. Il représente l'Ancien Testament et en même temps l'achève, puisqu'il doit devenir le père de Jean-Baptiste, le Précurseur. En Zacharie, nous reconnaissons bien l'attitude de ceux qui veulent s'en tenir fidèlement et exclusivement aux lumières de l'Ancien Testament. C'est très éclairant pour nous aider à ne pas ramener les exigences du Nouveau

95. Voir Lc 1, 5-22 et 26-38.

Testament à celles de l'Ancien, ce que le psychologisme actuel et certaines interprétations scientifiques font si facilement. L'Ancien Testament a formé des serviteurs qui n'arrivent pas à pénétrer dans l'état d'enfance spirituelle ; ces serviteurs fidèles n'arrivent pas à vivre du mystère de la petitesse évangélique qui leur permettrait de recevoir la parole de Dieu comme le signe divin qui les conduit au don que le Père fait de son Fils. Ils en restent à un messianisme et un messianisme temporel, ils pensent toujours que Dieu enverra un grand prophète qui accomplira de grandes choses pour délivrer le peuple d'Israël de manière temporelle ; ils attendent l'entrée dans le pays de la surabondance, là où « coulent le lait et le miel »[96], croyant en une promesse qu'ils ont prise dans sa matérialité.

Le serviteur est, certes, un homme de foi et d'espérance, mais sa foi s'exerce selon un mode humain qui s'appuie sur les arguments de la raison humaine, qui réclame des arguments absolument sûrs parce que, de fait, la prudence continue à dominer en lui. Aussi, lorsqu'il se trouve devant une parole qui semble un peu incohérente à première vue, il réclame des signes ; il veut être absolument assuré que « c'est bien cela », il y tient ! Zacharie cherche, par vertu, à être absolument sûr. Mais Dieu exige davantage : il attend une attitude de foi plus confiante, plus abandonnée ; Dieu attend comme un dépassement à l'égard de cette trop grande réflexion prudentielle. Il peut se faire qu'un excès de prudence devienne l'ennemi de la vraie prudence surnaturelle s'exerçant sous la motion du don de conseil. La vertu morale doit être, normalement, une disposition à la vie contemplative ; prise pour elle-même, elle devient un obstacle. C'est ce qui se voit chez Zacharie. Dès lors, il devient incapable de recevoir immédiatement la parole de l'ange comme parole de Dieu, comme une volonté de Dieu sur lui. Il ne comprend pas : il demande un signe. Et comme Dieu aime Zacharie, son serviteur fidèle et prudent, il le corrige. Il le fait entrer dans la vie contemplative par une voie purgative, de façon « négative » : il le rend muet... muet quant à sa prudence humaine. Zacharie veut se montrer prudent ? Soit ! Dieu va lui montrer ce qu'est la prudence divine. Et Dieu le rend muet pour qu'il comprenne qu'il faut taire son jugement personnel devant l'exigence de l'amour de Dieu, de la parole de Dieu.

---

96. Ex 3, 8 ; Lv 20, 24.

Dieu fait passer Zacharie par la «porte étroite» du mutisme. Dieu lui donne un signe, et c'est un signe pénal[97]. Le serviteur, manquant de petitesse et d'abandon, risque toujours de ne pas comprendre que certaines volontés peuvent dépasser nos raisonnements humains et prudentiels, même éclairés par la foi; voulant toujours une certitude qui demeure comme en continuité avec les certitudes de sa raison, il demande des signes; il comprend toujours difficilement l'absolu de l'adhésion de foi. Celle-ci, en elle-même, est une certitude, une certitude qui accepte d'être sans évidence pour s'enfouir en Dieu, elle est certitude aimante, confiante en la miséricorde divine uniquement.

Enfant de Dieu totalement abandonnée, toute petite, toute remise à la miséricorde, Marie n'a pas besoin de signe, elle peut accepter directement la parole de l'ange, sans raisonner ni discuter. Cette parole est la mesure même de son adhésion de foi. Marie ne raisonne pas, elle ne mesure pas son adhésion à sa connaissance; elle ne dit pas: «J'accepte de devenir mère de Dieu selon l'intelligence que j'en ai». Marie accepte aveuglément la parole de Dieu comme un tout-petit, entièrement réceptif. Pour porter la parole du Père comme une mère porte son enfant, elle l'accueille dans sa foi. Elle ouvre divinement son intelligence au mystère du don du Verbe; elle accueille le Verbe de Dieu, le Fils du Père, comme la seule lumière de son intelligence, comme sa source même, plus intime à son intelligence qu'elle ne l'est à elle-même; elle ouvre son intelligence à la lumière du Verbe en acceptant momentanément de ne rien voir. Car la lumière de Dieu se donne dans les ténèbres de la foi, et Marie accepte que son intelligence devienne entièrement réceptive, pure réceptivité, pur réceptacle du Verbe de Dieu.

L'acte de foi, dont saint Thomas précise qu'il est une adhésion à la parole de Dieu[98], se fait par mode de réceptivité; il s'agit de recevoir la parole de Dieu comme la bonne terre reçoit la semence. Jésus a employé lui-même cette comparaison[99] qui exprime si bien le mode maternel de la foi. La terre est maternelle, elle reçoit la semence. La parole de Dieu se donne comme une semence qui demande à prendre possession de toute notre intel-

97. Voir *Somme théol.*, II-II, q. 97, a. 2, ad 3.
98. Voir *loc. cit.*, q. 2, a. 1.
99. Mt 13, 23; Lc 8, 15; Mc 4, 20.

ligence, de tout notre esprit dans ce qu'il a de plus fondamental. L'intelligence est normalement ce qu'il y a de plus autonome en nous ; elle est la racine de toute autonomie et de tout droit de possession. En jugeant, nous possédons ; le droit de possession, du point de vue humain, n'est qu'une conséquence de notre capacité de juger ; radicalement, toute possession se fait dans un jugement. L'intelligence a comme loi fondamentale cette assimilation vitale qui lui fait saisir, accaparer, attirer vers elle tout ce qu'elle connaît ; c'est pourquoi elle est le principe de toute l'autonomie vitale qui siège en nous. Par la foi, l'intelligence de Marie accepte radicalement de prendre des mœurs tout autres : celles de la « bonne terre ». Marie accepte de ne rien « comprendre » et de devenir pure réceptivité à l'égard de celui qui est pour elle la source, le principe même de son intelligence : le Verbe de Dieu. Marie accepte entièrement cette dépendance pour recevoir toute détermination de Dieu, ne plus avoir de détermination propre, de jugement propre. En effet, dans ce mystère de l'Annonciation, l'intelligence de Marie n'a plus d'autre détermination que celle du Verbe, et cela dans une pureté absolue. Son intelligence n'a plus d'autre physionomie, d'autre « face » que celle du Verbe. Marie adhère directement au Verbe en se servant de cet instrument : la parole de l'ange ; cette parole devient comme un support, mais un support immédiatement dépassé, qui lui permet d'adhérer pleinement au Verbe même qui se donne à elle dans un silence absolu, le silence du tout petit enfant conçu en sa mère. Et c'est pour susciter en l'intelligence de Marie cette attitude si merveilleusement maternelle que le Verbe de Dieu se donne ainsi. L'intelligence de Marie est comme toute captive de la Parole de Dieu, du Verbe de Dieu ; elle se fait toute relative au Verbe, n'ayant plus d'autre orientation que le Verbe de Dieu lui-même.

La parole du messager de Dieu doit être reçue avec amour comme signe, un signe capable de nous unir intimement au mystère de Dieu lui-même. Dans son acte de foi de l'Annonciation, Marie nous donne le modèle de la foi limpide du tout-petit, dont l'intelligence se tait complètement pour se faire tout entière réceptive et attentive au don du Père. Elle ne connaît plus d'agitation, plus de *cogitatio* humaine, de pensées, de jugements humains empêchant l'âme de devenir la « bonne terre » où le Père dépose son Verbe, son Fils, divine semence donnée en plénitude à Marie.

Le second caractère de cette foi est de se montrer extrêmement réaliste. Le Père révèle son mystère à Marie en l'attirant à l'intérieur même de celui-ci. Dieu ne nous fait jamais de révélation pour qu'elle nous soit étrangère. Dès que Dieu nous révèle un mystère, il nous y introduit, il nous fait comprendre que ce mystère est donné, il nous y connaturalise. La grande révélation de la Très Sainte Trinité, la révélation du mystère de Dieu dans ce qu'il a de plus personnel, se fait ici dans un enseignement paternel merveilleux. Dieu introduit sa toute petite fille dans son mystère le plus intime en lui demandant le service de sa maternité. Il lui demande de recevoir dans sa foi sa Parole unique, son Fils bien-aimé, pour qu'il soit également pour elle son propre Enfant, son Fils bien-aimé. Cette Parole, donnée à Marie, s'empare de toute sa nature humaine comme un enfant s'empare de sa mère. Le Verbe de Dieu se communique en s'incarnant en elle, en prenant possession d'elle.

Le Père ne peut se révéler que par son Fils, et le Fils ne peut révéler que son Père, tous deux sont mutuellement relatifs dans la Très Sainte Trinité. Pour la première fois, le Père se révèle comme personnellement distinct du Fils, il révèle donc en même temps ce qu'est le Fils ; or il révèle son Fils pour le donner à Marie comme Fils, et il se révèle comme Père pour attirer Marie au plus intime du mystère de sa fécondité paternelle en faisant d'elle la Mère de son Fils unique. Nous touchons là le réalisme extraordinaire de la foi. La foi n'est pas une connaissance abstraite, elle implique toujours un engagement. Nous ne pouvons pas regarder les mystères de foi en purs spectateurs, comme des vérités mathématiques, par exemple. Quand nous connaissons une vérité de façon purement intelligible et abstraite, nous n'en possédons toute la richesse que de manière purement intentionnelle. Le réalisme de l'adhésion de foi est d'une dimension beaucoup plus profonde, car la foi est une participation à la connaissance de Dieu, à sa lumière, au mystère de sa contemplation, et la contemplation de Dieu n'est pas d'ordre intentionnel mais d'ordre divin ; elle est la réalité dans ce qu'elle a de plus fort, de plus aimant : elle est le mystère de Dieu, mystère de lumière et d'amour.

Participation à la contemplation de Dieu, la connaissance de foi engendre en nous un désir divin de vivre de la vie même de Dieu. La foi nous fait saisir que notre vie ne peut pas être uni-

quement une vie humaine, une connaissance philosophique, intentionnelle, si pure et élevée qu'elle puisse être, mais qu'elle doit réaliser une union, une conjonction intime avec le mystère même du Père. En ce sens, on peut dire que la connaissance de foi tend à nous connaturaliser au mystère du Père, au mystère de la contemplation du Dieu trinitaire, car c'est en contemplant que le Père engendre son Fils et se donne à lui. Par là, la connaissance de foi s'apparente à l'amour; elle cherche à se réaliser en une contemplation, en un don personnel d'amour. Ce n'est pas parce que la connaissance de foi demeure enveloppée de ténèbres que nous devons en conclure qu'elle est une connaissance abstraite; souvent, nous voyons clairement ce qui est abstrait. La foi, elle, nous fait adhérer au mystère dans l'obscurité, en demandant le sacrifice de toute évidence; nous devons accepter d'être comme des aveugles, ou mieux, comme des petits enfants qui n'ont pas encore vu le visage de leur Père, mais qui savent qu'il est là, présent, qu'il leur est donné, qu'il a ouvert pour eux les trésors de son cœur infiniment miséricordieux, de sa vie de Père. Le Père est là, infiniment présent, et il ne l'est pas seulement comme Créateur: en son immanence de Créateur il communique de manière intime, de l'intérieur, son Fils, sa Lumière et son Amour.

Marie, en son Annonciation, manifeste ce réalisme de la foi. Son acte de foi l'engage entièrement dans le mystère du Père. Toute l'orientation profonde de sa vie est changée par cette révélation. Jusque-là c'était l'attente, l'abandon; maintenant la contemplation divine s'empare de toute sa vie. Certes, la contemplation ne supprime aucunement l'abandon, mais elle exige une attitude de foi encore plus grande, une espérance qui s'appuie immédiatement sur la miséricorde du Père donnant son Fils, sa Lumière.

Le Verbe, Lumière substantielle qui s'incarne en Marie, continue à s'emparer de nous, à prendre possession de nous comme de ses membres vivants, de sorte que nous aussi ne fassions qu'un avec lui. Le grand mystère de l'Incarnation se prolonge en nous, par et dans notre foi; par elle, nous devenons les membres vivants du Christ, nous participons intimement à sa vie, nous ne formons avec lui qu'« une seule personne mystique »[100].

---

100. *Somme théol.*, III, q. 19, a. 4; q. 48, a. 2, ad 1; q. 49, a. 1; *De veritate*, q. 29, a. 7, ad 11; *Commentaire de l'Epître aux Ephésiens*, 1, 24 (n° 61), etc.

L'engagement complet de toute notre vie, impliqué par la foi, aboutit à une union comparable à celle du cep et des sarments. Cette union profonde doit normalement et progressivement changer la vie de notre cœur en la vie du cœur du Christ, la vie de notre intelligence en la vie de son intelligence ; toute la lumière que le Père donne à son Fils devient notre lumière, tout l'amour qu'il lui donne devient notre amour.

Cependant, nous ne voyons pas. Et, ne voyant pas la grandeur du mystère, nous risquons toujours de vivre en deçà de ce réalisme de la foi et de descendre à une foi plus abstraite, humaine. La tactique du démon tend toujours, d'ailleurs, à nous ramener à une foi insuffisamment divine, à nous faire passer de la foi de l'enfant à celle du serviteur et, de là, à une foi purement humaine. Le démon procède ainsi parce qu'il ne possède qu'une foi naturelle, une foi d'intellectuel capable de se rendre compte de l'évidence des signes, mais qui n'adhère pas amoureusement au mystère. Sa foi acquise, ou mieux sa foi « angélique » – angélique en ce sens que Satan conserve son intelligence d'ange – est une foi terriblement naturelle. Forcé, contraint par l'évidence des signes, il affirme l'existence des faits parce qu'il ne peut faire autrement sans renier sa propre intelligence ; mais il ne pénètre pas dans le mystère, sa foi n'est pas surnaturelle. Il est obligé de reconnaître que Dieu a donné son Fils aux hommes, que Dieu s'est incarné en Marie et qu'il continue de s'emparer de nous comme de ses propres membres ; il est obligé de reconnaître l'existence du Corps mystique, mais ce mystère ne se réalise pas en lui, il lui demeure lointain[101]. Ce mystère de miséricorde lui est intolérable. Alors sa tactique consiste à nous entraîner dans une foi semblable à la sienne, une foi abstraite, intellectuelle. Avec cette foi-là, l'homme reconnaît qu'en effet il existe des signes de crédibilité ; il sait que « il est possible que ce soit ainsi », que « ce serait même très bien » et, s'il est un peu intelligent, la religion chrétienne lui apparaît comme la plus parfaite. L'Evangile même lui semble extrêmement beau, d'une extrême harmonie ; mais tout lui demeure extérieur, lointain, s'il s'arrête aux seuls motifs de crédibilité[102].

---

101. Voir *Somme théol.*, I, q. 64, a. 2, ad 5 ; II-II, q. 5, a. 2 ; q. 18, a. 3, ad 2 ; III, q. 76, a. 7.

102. Voir *op. cit.*, I, q. 3, a. 1, ad 1 ; II-II, q. 6, a. 1.

Le démon essaie toujours, d'une manière ou d'une autre, de ravager la simplicité absolue de notre foi d'enfant, à la fois si pure et si réaliste, cette foi qui comprend justement que Dieu est la seule réalité et que le don fait par le Père exige de nous un engagement total de notre vie. Le démon s'attache d'abord à nous faire passer de cette foi très simple à une foi qui réclame des jugements, des raisonnements, des signes ; puis, petit à petit, il essaie de nous amener à perdre la foi. C'est ainsi qu'il ruine la foi dans le monde actuel. Sa tactique est toujours identique et, du reste, elle est très compréhensible du point de vue théologique ; on ne peut agir que selon ce qu'on est : *agens agit simile sibi.* Quand le démon tente, il ne peut agir qu'ainsi ; ne vivant plus de la foi divine, il ne peut savoir ce qu'elle est. Par contre, il sait très bien ce qu'est la foi naturelle ; aussi, par tous les moyens, il tente de nous faire quitter l'attitude contemplative de la foi pour nous faire descendre progressivement au niveau d'une foi raisonnable, prudentielle, d'où il lui sera facile ensuite de nous amener à rejeter les derniers vestiges de foi.

Il nous faut bien comprendre que, tant que la foi reste subordonnée, dans son exercice, à un mode humain (comme la foi de Zacharie), c'est-à-dire trop dépendante de la raison humaine, de la prudence humaine, elle s'exerce nécessairement selon un mode imparfait. Aussi longtemps que notre foi demeure, en son adhésion, trop dépendante des signes, aussi longtemps que nous ne dépassons pas ces signes pour adhérer à la parole de Dieu comme parole de Dieu, pour adhérer au mystère révélé, notre foi demeure imparfaite et, par le fait même, elle n'engage pas totalement notre vie. De là provient souvent la scission entre la foi et l'amour. Par contre, la foi contemplative, celle qui se réalise sous la motion du Saint-Esprit par le don d'intelligence, se fait tout aimante, elle engage toute notre vie et s'empare de tout. Une telle foi est vraiment celle des tout-petits[103].

La foi contemplative de Marie, source de silence

Cette foi extraordinairement pure et réaliste, qui engage toute la vie de la Très Sainte Vierge, entraîne son intelligence dans un

103. Voir Lc 18, 17 ; Mc 10, 15 ; Mt 19, 14.

silence total. Le silence est la propriété, la qualité contemplative de cette foi, son fruit. La parole de Dieu une fois reçue, Marie doit se taire, se taire même à l'égard de Joseph, à qui son mystère d'abandon la lie si profondément et qui lui a été donné pour être son gardien. Le mystère de la foi relie Marie au Père de manière telle qu'elle doit garder le silence vis-à-vis de Joseph. Marie est plongée dans le silence substantiel de la Très Sainte Trinité. Le Père communique son Fils dans le silence, sans vaines paroles, et en attirant dans ce même silence.

Il est important de comprendre cette loi du silence qui apparaît ici, silence du tout-petit – et nous prenons toujours ce mot dans son sens évangélique. De même qu'il y a l'abandon du tout-petit, il y a aussi, semble-t-il, une contemplation propre au tout-petit, cette contemplation qui se réalise et s'épanouit dans le silence intérieur, divin, conséquence immédiate de l'intensité et de la pureté de la foi contemplative. Ce n'est que dans le silence que la foi aimante peut s'exercer pleinement; le Don du Père, son Secret substantiel, n'est communiqué qu'à cette foi silencieuse.

Or la seule manière d'entrer de façon positive dans le silence, c'est de garder un secret. Le bruit est une conséquence du mouvement. Tout mouvement vital s'exerce normalement en un certain rythme; dès lors, du point de vue de notre nature humaine sensible, le silence extérieur implique nécessairement une privation. On dit d'un enfant qu'il est «très vivant» s'il bouge, gesticule, s'il aime faire du bruit. Nous ressemblons souvent à ces enfants de la terre! Nous aimons manifester notre vie en faisant du bruit, et ceci dans tous les ordres d'activités humaines, même lorsqu'il s'agit de l'intelligence. Nous aimons nous raconter des histoires, discuter intérieurement, et si nous n'y veillions pas nous le ferions quasi spontanément pour nous créer une compagnie et nous prouver à nous-mêmes que nous sommes très «vivants». L'homme, animal raisonnable, n'aime pas le silence extérieur qui s'impose toujours à lui comme une privation et qui devient facilement pour lui comme un pressentiment de la mort et du néant. Notre nature a horreur de la mort et du vide. Il suffit de regarder un peu autour de soi pour constater combien ceux qui vivent au niveau de la vie sensible ont peur du silence. Le monde actuel, qui n'a plus de vie intérieure, a de plus en plus peur du silence. Et même pour les contemplatifs le silence exté-

rieur serait insupportable s'il n'était le signe et l'exigence de quelque chose de plus profond : le recueillement intérieur. Le silence intérieur, mystique, n'est pas un repos sans acte de foi, c'est un silence qui provient de l'intensité de la foi aimante. Il est comme le résultat intérieur d'un cœur qui aime intensément ; il est comme le fruit, comme « l'expression » normale d'une intelligence qui a reçu le secret du Père. La présence, en notre cœur, du secret à garder, y met cette dimension spéciale, cette densité du silence intérieur.

C'est déjà vrai au plan humain, et nous avons pu nous-mêmes en faire l'expérience. Peut-être nous rappelons-nous le premier secret qui nous a été confié ; nous étions encore enfant, et quelqu'un nous a dit une chose importante en ajoutant : « Surtout, garde le secret ! » et, dès ce moment, nous nous sommes senti « quelqu'un ». On nous a dit que nous étions seul à savoir la chose – nous l'avons cru, bien entendu ! – et nous avons compris que nous étions vraiment « quelqu'un », quelqu'un en qui on avait confiance, quelqu'un qui était capable de recevoir un secret et de le garder. Dès lors, quelque chose de tout à fait particulier nous a séparé des autres et nous a relié à la personne qui nous avait confié son secret. Telle est la loi profonde du secret, du point de vue psychologique. Le secret nous lie à la personne qui nous le confie, et en même temps il nous sépare des autres. Causant à la fois cette séparation et cette unité, il engendre un silence d'une qualité unique ; car si on peut en parler à la personne qui nous l'a confié, on doit, dans la mesure même où il faut garder le secret, demeurer silencieux à l'égard de toute autre personne ; c'est pourquoi les secrets sont parfois si lourds à porter.

Dans l'ordre humain, les secrets sont toujours le fruit de connaissances affectives ; ils n'existent que dans l'ordre pratique ; ils sont toujours des vérités contingentes. C'est ce qui fait leur séduction propre. Il n'y a pas de secrets en mathématiques ni en philosophie. Les secrets sont, en quelque sorte, la perle de notre cœur, ce fruit si fragile qui ne peut se séparer de sa source vivante sans la tuer – et qui meurt, lui aussi, quand il est séparé de sa source – car on ne communique ses secrets qu'à un ami, à celui qui ne fait qu'un avec notre cœur. La communication des secrets est le signe de l'amitié[104], le signe qui manifeste et prou-

104. *Contra Gentiles*, IV, ch. 21 ; *Commentaire sur saint Jean*, 15, n° 2016.

ve à l'ami l'amitié et la totale confiance de son ami. De plus, dans l'ordre humain, les secrets restent toujours limités. Nous pouvons avoir l'impression que tout l'univers croulerait si nous trahissions un secret confié – cette impression provient du fait que la connaissance affective a la propriété de capter toute notre vitalité – mais, en fait, le secret reste toujours quelque chose de très contingent, et on peut toujours s'évader et se réfugier dans le domaine de l'art ou des connaissances spéculatives. Cette évasion est nécessaire à celui qui porte des secrets pesants du point de vue humain, pour maintenir en lui un certain équilibre, pour ne pas se laisser complètement accaparer, obnubiler par rapport à tout le reste. Enfin il est important de noter – surtout par l'application que nous pouvons faire analogiquement à notre situation de chrétiens engagés dans l'Eglise militante – le sens capital que revêt le secret en temps de guerre. Là, les secrets relient tout un réseau de défenseurs de la même cause et les séparent des autres, surtout des ennemis ; la trahison consistera précisément à livrer le secret à l'ennemi et, par là, à l'introduire dans le réseau. C'est ainsi qu'Eve, en communiquant au serpent le précepte de Dieu qui constituait le secret de cette première société humaine entre elle et Adam, a vraiment trahi et a introduit le démon dans leur intimité. Du point de vue psychologique, humain, le secret est donc toujours lié à l'amour et inséparable de lui ; sans amour il n'y a pas de secret. Le secret est vraiment le fruit commun de la connaissance et de l'amour, nous liant à celui qui nous le communique et nous séparant des autres.

Transposons ces remarques au plan surnaturel. La connaissance de foi est une connaissance affective. Pour le cœur d'un tout-petit qui accueille le Père dont il se sait aimé, toute parole divine est un secret qui le lie à son Père. C'est ce que nous voyons à l'Annonciation. Le Père attire intimement Marie dans son mystère en lui communiquant son secret : son Fils, son Secret substantiel, le secret personnel de sa vie de Père. Là réside toute la différence avec les secrets humains. Les secrets ne peuvent être substantiels que dans l'ordre surnaturel ; ils peuvent alors regarder à la fois ce qu'il y a de plus intime, de plus profond dans notre intelligence, et commander toute l'attitude pratique de notre vie. La parole que Dieu lui communique par l'ange, le don que le Père lui fait, Marie le reçoit comme un secret substantiel qui la lie à Dieu, qui l'enclôt divinement dans son

mystère de Père. C'est la réclusion de la foi. Tout acte de foi véritablement contemplatif nous reclut en Dieu, nous enferme en son mystère et réalise en nous comme un rempart divin qui nous sépare de tout ce qui n'est pas le mystère du Père.

Ce Fils, Secret par excellence de sa vie, le Père ne peut véritablement le communiquer que comme un secret, qui exige d'être reçu comme tel. Toute la vie de foi de Marie est marquée par ce Secret substantiel qui la cache à tous les yeux, les siens et ceux des autres, parce qu'il échappe à la juridiction de l'intelligence humaine, à son jugement critique. L'intelligence, face à ce Secret divin, se tait. C'est pourquoi seuls les tout-petits peuvent le recevoir; les «grands», «les sages et les prudents», ceux qui sont trop intelligents à leurs propres yeux, ne peuvent pas le recevoir sans vouloir l'analyser; la curiosité de la sagesse et de la prudence humaines les pousse à l'explorer. Et comme il ne convient pas de «jeter les perles aux pourceaux»[105], le Père ne peut communiquer son secret à cette prudence humaine qui veut le posséder. Dieu ne peut pas livrer les secrets divins à une intelligence humaine qui n'accepte pas de se taire complètement pour les recevoir uniquement dans une foi «maternelle»; car, à l'égard des secrets divins, il faut toujours être un peu maternel. Quand on aime vraiment quelque chose, ne le cache-t-on pas jalousement? Le Père, en confiant son secret de Père à Marie, lui demande de le garder jalousement, en Mère. Voilà pourquoi Marie se tait, même vis-à-vis de Joseph. Certes elle continue de l'aimer, son affection ne s'en trouve nullement diminuée, elle reste pour lui, dans l'abandon, exactement ce qu'elle était auparavant. En recevant le Secret du Père, elle est même plus abandonnée encore, car son abandon acquiert dans son acte de contemplation une note d'intensité plus grande; mais Marie se tait, elle demeure seule à vivre de ce Secret divin sans se poser aucune question, sans se demander si les autres en sont avertis ou non; toute curiosité l'empêcherait de garder jalousement le Secret de Dieu comme il demande de l'être.

Il nous faut essayer de pénétrer dans ce silence de la Très Sainte Vierge à l'Annonciation, là où commence, avec ce Secret divin, la vie contemplative. C'est le premier secret, au sens fort, que Dieu communique; jusqu'alors les secrets n'étaient que par-

105. Mt 7, 6.

tiels, ils n'avaient pas cette même exigence ; c'est pourquoi la vie contemplative n'était pas encore épanouie dans l'âme des croyants, qui étaient avant tout des serviteurs. C'est avec le don du Fils que la vie contemplative s'épanouit ; elle ne le peut qu'alors, car elle demande d'aller jusqu'au Père, de regarder ce qu'il y a d'ultime dans le mystère de Dieu : le secret divin de sa paternité. Marie accepte d'être toute recluse en Dieu par et dans son acte de foi contemplative. L'Eglise a connu des reclus et des recluses, des hommes et des femmes, consacrés à Dieu, qui acceptaient d'être enfermés, murés complètement. Ces grandes réclusions extérieures sont des signes de ce mystère de « réclusion » de la foi chrétienne, pleinement épanouie en une vie contemplative vécue dans la miséricorde du Père. C'est la miséricorde du Père elle-même qui mure l'intelligence humaine, la rendant captive d'une captivité divine totale, pour la faire vivre uniquement du don que le Père fait de son Verbe, de son Fils.

La maternité divine, acte d'espérance

La coopération maternelle de Marie au don du Père se fait donc dans la foi, une foi qui engage toute sa vie et l'enfonce dans le silence. Elle se réalise aussi dans l'espérance.

La foi appelle l'espérance et l'amour. Dans le mystère de l'abandon, l'espérance s'appuyait uniquement sur la miséricorde du Père ; dans le mystère de la contemplation, elle est une espérance en la promesse, en la parole de Dieu qui est la promesse, la promesse déjà réalisée dans le don du Fils. Aussi longtemps que la promesse reste d'ordre prophétique, comme dans l'Ancien Testament, l'espérance ne peut être contemplative ; celle-ci s'appuie sur le don que le Père fait de son Fils, donc sur la promesse déjà réalisée dans ce qu'elle a de substantiel. Evidemment, l'espérance n'est pas encore la possession complète. Nous en avons le signe en ceci que le Père donne son Fils sous la modalité particulière d'un tout petit enfant ; et c'est pourquoi l'espérance de Marie prend, elle aussi, un mode maternel. Marie espère comme une mère en son petit enfant. Ne parlons-nous pas – et cette expression est si belle ! – des « espérances » d'une mère ? Dans le langage courant, nous entendons par là qu'elle attend un enfant : elle espère, son cœur de mère espère l'enfant

parce qu'il sera la continuation de sa vie; la mère est comme portée par son enfant. Dans le cœur de Marie recevant le don du Père, il y a une espérance analogue, une espérance divine, qui prend une note maternelle parce que le Père lui donne son Fils dans une promesse: «Il régnera sur la maison de Jacob à jamais et son règne n'aura pas de fin»[106]. La toute-puissance miséricordieuse du Père est communiquée à Marie en son Fils, elle est vraiment comme livrée à Marie; en Marie, avec son concours, elle réalise son chef-d'œuvre d'amour. Ce chef-d'œuvre de la toute-puissance miséricordieuse du Père est à la fois le fruit et le moyen nouveaux, la source nouvelle de l'espérance de Marie, comme un enfant est l'espérance de sa mère. Marie n'a pas d'autre désir en son cœur que celui de recevoir la promesse du Père, cette promesse qui se réalise en elle, en ce don personnel.

L'espérance contemplative du chrétien s'appuie sur la toute-puissance miséricordieuse du Père qui se livre toute à lui. Cette espérance peut capter tous les désirs et ambitions humaines, dans la mesure où ces désirs et ces ambitions demeurent humains, puisque les désirs imaginaires et les fausses ambitions ne peuvent être assumés par l'espérance théologale. Tout doit être remis entièrement au Père à travers et dans le Don qu'il nous fait, dans l'acceptation de coopérer à cette promesse et à ce Don par toutes nos forces.

Dans son espérance, Marie devient servante de Dieu de manière exceptionnelle. N'est-elle pas plus servante que les plus grands serviteurs de Dieu de l'Ancien Testament, plus servante que Jean-Baptiste, le Précurseur? La foi et l'espérance qui se traduisent dans son *fiat* engagent toute sa vie, la transformant elle-même en petite servante: elle doit coopérer à la toute-puissance miséricordieuse de Dieu en devenant par tout son être Mère de la Promesse. La Promesse substantielle du Père, son Verbe, notre Sauveur, prend sa chair et son sang de Marie et en elle. Tout acte de contemplation chrétienne ici-bas nous engage au service de Dieu, nous appelle à coopérer avec lui. Non seulement Dieu nous demande de recevoir sa lumière, mais il attend aussi que nous coopérions à la réalisation de sa promesse. Tout acte de contemplation chrétienne implique un désir intense – le désir de l'espérance – de coopérer efficacement, divinement, au règne du Père

106. Lc 1, 33.

par son Fils, à ce règne divin et temporel, en nous livrant à sa promesse comme si elle ne pouvait se réaliser sans nous. La contemplation chrétienne implique nécessairement que le chrétien accepte d'être totalement serviteur de Dieu, lui ayant remis toutes ses énergies vitales, toutes ses possibilités de conquête et de domination. Une contemplation qui se limiterait aux sommets de l'intelligence ne serait qu'une contemplation philosophique, et celle-ci n'implique aucun service extérieur. Certes, le philosophe ne regarde pas que les principes, il cherche à contempler la réalité ; mais si, par sa contemplation, il devient bien le serviteur de celui qu'il reconnaît comme source de tout être et de toute vie, toute sa vie humaine n'est pas pour autant engagée dans ce service. La contemplation chrétienne, au contraire, implique un service total à l'égard de Dieu, à l'égard du don du Père. Dans la vie surnaturelle, le contemplatif contemple en recevant le Don personnel du Père, en devenant tout accueil, toute réceptivité vis-à-vis de ce Don, réceptivité active, aimante, réceptivité qui mobilise toutes ses énergies vitales au service du Christ. Loin de dispenser du service, la contemplation chrétienne le réclame et lui permet même d'atteindre toutes ses dimensions ; elle donne au chrétien la qualité de « serviteur inutile »[107].

Marie, en tant que Mère, devient la servante par excellence, et c'est dans son espérance comme dans sa foi qu'elle le devient. L'espérance théologale est en relation fondamentale avec les mœurs du serviteur de Dieu ; elle établit le chrétien serviteur de Dieu de façon très radicale, foncière, car elle remet toute sa vie, toutes ses capacités de travail, ses pouvoirs efficaces, à la toute-puissance miséricordieuse du Père. Celui qui espère d'une espérance surnaturelle sait que ce n'est pas lui qui se sauve, il sait que son salut lui est donné gratuitement ; mais il sait aussi que cette gratuité l'engage de manière plus profonde que si tout venait de lui, car Dieu le sauve comme on sauve un ami, en lui demandant de coopérer amicalement. L'ami n'est-il pas le plus efficace, le plus dévoué des serviteurs ?

Or le service le plus grand qui soit est celui de la maternité. Il est le plus accaparant, le plus sensible, le plus indispensable ; on peut remplacer tout autre serviteur, on ne remplace pas une mère. La mère est irremplaçable précisément parce que tout son être

---

107. Lc 17, 10.

est mère; la maternité n'est pas seulement une fonction, un métier, comme on dit aujourd'hui: «le métier de mère». Ces expressions risquent vite de devenir un peu inhumaines, car «être mère», ce n'est pas un «métier», c'est quelque chose de bien plus profond du point de vue du cœur, et aussi du point de vue de la sensibilité, de toute la vie. Le service de la maternité est un service plénier, un service qui prend tout; une maternité qui se réduirait à une pure fonction perdrait sa qualité de maternité humaine, elle ne serait plus que végétative et animale. La vraie maternité humaine prend tout le cœur, elle engage toute la personnalité; c'est pourquoi elle se prolonge dans l'éducation de l'enfant.

Au plan surnaturel, la maternité acquiert un caractère infiniment plus grand. Le caractère réaliste de l'espérance de la Très Sainte Vierge la met tout entière au service de Dieu; son espérance s'empare de tout son être pour la faire véritablement servante, petite servante inutile. Il faut, en effet, être bien petit dans le service pour être inutile. L'inutilité dépend de la petitesse. C'est dans la petitesse évangélique que l'on peut découvrir et vivre cette inutilité dans le service. De fait, nous le voyons en Marie: accepter d'être Mère de Dieu comporte cette inutilité, puisque c'est accepter de n'avoir aucun droit sur son Fils. Marie ne peut aucunement savoir ce que sera sa maternité. Les mères peuvent faire des prévisions; certaines déterminations de la nature humaine les rendent possibles et légitimes. Marie, elle, la Mère de Dieu, devient mère dans la foi, elle accepte de ne pas prévoir, de ne pas savoir ce que Dieu demandera d'elle, de se fier aveuglément à lui. Si elle pose une question, si elle dit: «*Quomodo*, comment cela se fera-t-il?», sa demande ne traduit aucune inquiétude, mais uniquement le désir d'entrer pleinement dans la volonté de son Seigneur. Elle désire savoir comment elle peut servir. Alors l'ange la replonge dans la passivité pour lui faire comprendre qu'il lui faut accepter ce service dans sa totalité, d'une manière complètement obscure, sans chercher à savoir ce qu'il sera. Et Marie accepte d'être Mère de Dieu en servante inutile, se livrant à toutes les exigences de l'amour de Dieu sur elle.

Voilà le réalisme de l'espérance chrétienne. Souvent nous manquons d'espérance parce que nous espérons de façon beaucoup trop éthérée, abstraite. Nous espérons «le Ciel»... mais le

Ciel est souvent pour nous une réalité bien lointaine; nous oublions que le Ciel, le royaume de Dieu, est «au-dedans de nous»[108]. L'espérance porte sur ce royaume de Dieu caché en nous et en nos frères, sur le Christ qui s'empare de nous et de nos frères, qui fait d'eux et de nous ses membres vivants et réclame que nous le servions en chacun de ses membres. Comme Marie a été servante de la Tête, ainsi nous sommes serviteurs des membres du Christ. Voilà ce que nous fait comprendre pratiquement, concrètement, la vie contemplative chrétienne. Elle possède un réalisme foncier extraordinaire: non seulement elle se réalise dans des actes de contemplation qui finalisent ce qu'il y a de plus pur dans l'intelligence, mais elle est une vie qui doit capter toutes nos forces vives; notre sensibilité, notre cœur, notre puissance de travail, tout doit être lié dans l'espérance pour être remis à la toute-puissance miséricordieuse du Père qui se donne par et en son Fils unique. La petitesse évangélique doit s'installer au plus intime de nos désirs, de nos puissances, de toutes nos capacités, au plus intime de notre volonté, pour purifier notre espérance, la transformer en un désir divin de l'amour de Dieu sur nous, de l'emprise du don du Père, de l'emprise du Fils sur tout notre être. Ce désir doit naître de l'espérance et ne regarder que la volonté si miséricordieuse, et toute-puissante, du Père sur nous.

Ici, la petitesse évangélique se traduit par l'inutilité du service. L'espérance de Marie lui permet de vivre en servante inutile, en servante qui n'accapare pas le don de l'amour qui lui est fait, mais qui le reçoit pour s'y livrer plus pleinement. Marie, dans son espérance de toute petite enfant à l'égard du Don du Père, dans son espérance de Mère à l'égard de celui qui devient son Fils, se déclare en toute vérité «la servante du Seigneur». Sous la conduite de l'Esprit Saint, elle comprend que son espérance chrétienne si réaliste doit s'accomplir en un désir efficace, un désir qui n'est plus une velléité d'accomplir quelque chose de magnifique, un simple beau rêve, mais un désir profond de servir Dieu comme celui qui doit être le «premier servi». Notre espérance, quand elle reste trop humaine, se nuance facilement de velléité et de rêve; elle se teinte d'imagination, comme les désirs humains qui s'idéalisent, revêtent des modalités multiples

108. Lc 17, 21.

et variées selon la fécondité même de notre imagination. Ce mode humain doit être décanté pour que notre espérance se fortifie. Les ambitions divines du Père sur nous dépassent infiniment nos plus belles imaginations ! Alors, sous prétexte de purifier nos désirs humains, tâchons de ne pas tomber dans une sorte de pusillanimité qui nous conduirait à sous-estimer et comme mépriser la miséricorde du Père. Dieu a des ambitions de Père infiniment bon, il désire que ses enfants lui soient « semblables », il désire leur communiquer son « héritage ». Dans la mesure où nous sommes enfants de Dieu, nous sommes ses héritiers, *si filii, et heredes*[109], et l'héritage du Père, c'est son Fils. L'espérance chrétienne nous porte à désirer que Jésus règne en nous comme il règne en quelque sorte en son Père, car le Fils, « qui est auprès du Père »[110], règne bien en le Père comme Fils, en ce sens que le Père lui « donne sa gloire »[111] ; et c'est cette gloire qui fait qu'il reçoit toute sa royauté du Père.

Le Père veut que son Fils règne pleinement en nous. L'espérance reçoit du Père cette promesse et la reçoit comme une promesse efficace, comme une promesse substantiellement réalisée[112]. Même si nous ne le voyons pas, si nous ne le constatons pas, la promesse est déjà réalisée en nous ; il faut nous appauvrir à son égard pour laisser toute la place au règne du Christ, à l'emprise de la miséricorde du Père qui se communique par cette promesse. L'espérance chrétienne se hausse au niveau des ambitions divines ; comme des enfants de Dieu, comme ceux qui reçoivent tout de lui, nous devons adopter les ambitions de notre Père, telle Marie dans son Annonciation. Pour que le mystère divin s'empare de tout en nous, nos désirs doivent nous mettre dans une attitude de serviteurs de Dieu, et de serviteurs inutiles, ce qui exige une pauvreté très grande.

---

109. Rm 8, 17 ; Gal 4, 7.
110. Jn 1, 2 ; 8, 38 ; 15, 26.
111. Jn 1, 14 ; 8, 54 ; 12, 28 ; 17, 5. 22 et 24.
112. Cf. He 11, 1 : « La foi est la substance des réalités qu'on espère… ».

La maternité divine, acte d'amour

On ne coopère vraiment à un don personnel d'amour que par un don personnel d'amour. Marie reçoit le Don du Père et y coopère, dans la foi et l'espérance, par l'amour et le don d'elle-même.

La volonté d'amour de Marie s'exerce, elle aussi, avec la nuance particulière de la petitesse évangélique dont il faut dire qu'elle n'est parfaitement elle-même que dans l'amour, et dans un amour qui se donne en réponse au don de Dieu. Seul le don à celui qui se donne peut réaliser la véritable petitesse. La volonté de Marie étant tout entière prise par l'amour de Dieu et soumise à cet amour, celui-ci réalise immédiatement en son cœur cette petitesse évangélique. Celle-ci n'est-elle pas, en effet, la réceptivité fondamentale de l'amour de charité en présence de la grandeur de l'amour de Dieu ? N'exprime-t-elle pas cette profondeur spéciale de l'âme qui aime surnaturellement Dieu, profondeur telle qu'elle fait comme disparaître celle-ci pour laisser toute la place à celui qu'elle aime, à celui qui est l'unique Amour ? Dès que l'âme saisit profondément qu'elle se donne à celui qui l'a aimée le premier – *prior dilexit nos*[113] – parce qu'il est l'Amour, la Source de tout amour, de tout don, parce qu'il est le seul qui puisse lui apprendre à aimer, immédiatement la petitesse devient la seule attitude supportable et vraie. Cette petitesse dans l'amour donne au chrétien le sens de son incapacité radicale d'aimer Dieu comme il doit être aimé, avec toutes les qualités de l'amour, avec cette générosité absolument désintéressée, absolument pure, dans une transparence complète, sans aucun retour sur soi, sans aucune recherche égoïste. Il faut aimer Dieu comme il nous aime. Le cœur humain est incapable, par lui-même, de cette simplicité, de cette limpidité dans l'amour. Saisie avec acuité, cette incapacité nous met dans un état de petitesse, d'humilité radicale ; car si nous sommes incapables d'aimer, nous ne pouvons rien, l'amour surnaturel étant vraiment ce qui donne à toute notre vie son sens, sa valeur d'éternité.

En l'homme, il faut distinguer l'amour de concupiscence et l'amour d'amitié ; saint Thomas fait ce partage à la suite d'Aristote. L'amour de concupiscence attire toujours vers ce qui

113. 1 Jn 4, 19.

nous est inférieur, il incline vers le bas ; il ne nous fait pas aimer l'autre pour lui-même, mais pour nous ; si nous aimons le bon vin, ce n'est aucunement pour le vin lui-même, mais pour nous. L'exemple est bien choisi ! Nous aimons le bon vin parce qu'il est bon au goût, parce qu'il nous plaît. N'est-ce pas ainsi que bien souvent nous aimons ? L'amour de concupiscence est très fondamental en nous ; il s'enracine dans notre vie végétative et il est l'appétit normal de notre vie sensible, animale. Et parce qu'il est précisément très enraciné dans cette vie végétative, il tend à tout accaparer et, très souvent, corrompt notre amour d'amitié. Celui-ci devrait être spirituel, gratuit, généreux. Du point de vue humain, on peut dire que cet amour est rare – si même il existe – tandis que l'amour de concupiscence s'étale, s'installe en nos pauvres vies et pénètre le plus souvent jusqu'au plus intime de nos premiers élans généreux d'amour spirituel pour les diminuer, les ternir, quelquefois les paralyser et les tuer. Dans de telles conditions, nos amitiés humaines, au lieu d'être vraiment spirituelles, contiennent surtout, à cause de leur enracinement dans notre pauvre cœur humain pétri de concupiscence, des désirs sensibles d'accaparement ; on aime l'ami pour lui-même, certes, on le dit, on le désire, on le souhaite, mais avec un secret désir de l'accaparer, de le ramener à soi.

Quand la grâce évangélique, la charité, pénètre en plénitude dans notre cœur, elle le purifie radicalement, totalement. Nous pouvons contempler cela en Marie. En elle, la grâce a vraiment pénétré pleinement, il n'y a pas la moindre concupiscence ; tout en elle est comme absorbé par la charité qui s'épanouit en petitesse évangélique, lui permettant de se donner totalement, de s'oublier complètement, de regarder uniquement le don que lui fait le Père : son Fils. Son amour, totalement désintéressé et généreux, dilate toutes les forces vives de son cœur. Il n'est pas de cœur humain plus épanoui que celui de Marie lors de l'Annonciation. Marie aime en « fille de Dieu ». En Dieu, il n'y a que l'amour pur, l'amour de désintéressement absolu : le Père se donne totalement à son Fils. Marie, parce qu'elle est toute petite, entièrement abandonnée, peut avoir une dilection semblable, de la même qualité que celle du Père pour son Fils – autant, du moins, que cela est possible à une pure créature. Dans cette dilection tout aimante, elle sort affectivement tout entière d'elle-même et s'oublie totalement pour aller vers celui qui se

donne et n'être qu'à lui. L'amour très pur de Marie la livre entièrement au Don de Dieu et permet à son cœur de battre à l'unisson du cœur de son Jésus, le Fils du Père et son propre Fils, dans une unité parfaite.

En nous, sauf quand l'amour de Dieu nous saisit très intimement, l'amour divin charrie quantité de boues humaines, une concupiscence terrible surtout, dont nous avons beaucoup de peine à nous débarrasser; nous n'arriverons jamais par nous-mêmes à rejoindre la dilection du Père. L'amour de concupiscence écrase tout de son poids. Il faut demander au Père, et à la Très Sainte Vierge elle-même, de nous faire comprendre comme de l'intérieur la qualité de l'amour, de la dilection qu'elle possède, elle, la «Mère du bel amour»[114], du pur amour. Le Père a voulu que, dans ce mystère de l'Annonciation, son amour de toute petite enfant soit d'une pureté telle qu'il puisse devenir maternel. Prions Marie de nous donner cette dilection toute pure pour que nous puissions enfin nous oublier complètement, pour que nous perdions cette habitude, si lassante dans l'amour, de nous retourner incessamment sur nous-mêmes, de nous mirer indéfiniment dans notre propre image. A peine avons-nous accompli un geste un peu généreux qu'immédiatement nous nous en disons à nous-mêmes notre satisfaction! Contemplons en Marie cet amour d'enfant qui court à la rencontre du Père. Marie vit dans une plénitude d'amour; toute la pureté de sa foi et toute la pauvreté de son espérance sont au service du don virginal par lequel tout son cœur est livré au don du Père.

Dans la psychologie humaine, les deux choses sont distinctes: l'enfant est autre que la mère. Dans le cœur de Marie, ces deux attitudes coïncident; il faut être tout petit pour devenir maternel à l'égard de Dieu, il faut être dans un état de petitesse évangélique absolue, dans ce dépouillement, ce désintéressement complet vis-à-vis de soi dans l'amour, pour recevoir vraiment le don du Père. Dieu ne peut se donner à qui n'est pas pauvre, à qui accapare ce qui lui est donné; dès que notre cœur tend à accaparer, à posséder pour soi, dès que notre amour n'est pas suffisamment pur, désintéressé, dépouillé, généreux, l'unité avec Dieu ne peut se réaliser. Or si le Père nous donne son Fils, c'est pour que nous devenions ses fils; ceux qui ont reçu la Lumière, dit saint

114. Sir 24, 24 (Vulgate).

Jean, ont reçu «pouvoir de devenir fils de Dieu»[115]. Et parce qu'il n'y a qu'un seul Fils, si nous nous donnons complètement à Jésus nous devons devenir *un* avec lui. Pour cela, l'identité profonde de dilection est essentielle. Pour nous donner complètement au Père par le Fils, il faut que le Fils prenne complètement possession de nous-mêmes, que nous n'ayons plus avec lui qu'un même désir, un même amour, une même volonté. Le *fiat* de la Très Sainte Vierge traduit cette attitude extrêmement simple. Ce *fiat* maternel de la toute petite enfant du Père, toute son attitude de servante l'exprime aussi, puisque, de fait, la foi engage toute sa vie au service de Dieu. Marie doit servir la Lumière du Père. Son espérance l'engage dans ce service pauvre, service d'inutilité, service maternel, alors que par l'amour elle devient don, non seulement dans les sommets de son intelligence et de son cœur, mais dans tout ce qu'elle est.

Contemplation chrétienne et service maternel : la pauvreté de la servante

Toute petite enfant de Dieu, Marie accepte d'être Mère, d'être servante de Dieu. Sa maternité, qui va devenir la forme de sa contemplation, implique cette petitesse et aussi cet état de servante inutile. Sa contemplation implique un don très intime d'elle-même, l'exercice divin de la foi, de l'espérance, de l'amour qui captivent son intelligence et sa volonté et la mettent intérieurement au service de Dieu ; en même temps sa contemplation se traduit directement, essentiellement, dans un service maternel. Sa foi, son espérance, son amour impliquent donc toute une orientation de sa vie concrète, humaine.

A la différence de la contemplation philosophique, la contemplation chrétienne saisit toute la vie. La première se réalise au sommet de l'intelligence et perfectionne ce que celle-ci a de plus pur. Pour Aristote, la contemplation est le bonheur le plus parfait ; toutes les nécessités de la vie, toute la vie humaine comme telle, toutes les vertus humaines, sont pour lui des dispositions à la contemplation. Pour elle, pour ce regard contemplatif, il tend à supprimer le plus possible toutes les contradictions, toutes les

115. Jn 1, 12.

difficultés humaines, il s'enferme dans une «tour d'ivoire»... Mais lorsque Dieu veut implanter la vie contemplative sur la terre, il ne choisit pas un philosophe ! Il l'implante dans le cœur d'une mère, il prend le cœur d'une toute petite enfant et en fait le cœur d'une mère. Toute la vie de Marie est saisie ; les sommets de son intelligence acceptent de se taire pour que l'amour prenne tout et, de fait, l'amour s'empare de toutes ses forces vives : de son cœur, de toutes ses facultés, ses puissances, sa sensibilité ; toute la vie de Marie est comme assumée, mise au service du Père.

Le service de Dieu fait partie de la vie contemplative. On ne peut pas être contemplatif sur la terre sans mobiliser toutes ses forces pour ce service de Dieu. Prétendre que la contemplation se limite aux sommets de l'intelligence et que le reste est livré à la vie active, c'est ne rien comprendre à la contemplation chrétienne, c'est retourner à celle du philosophe. Le mystère de l'Annonciation enseigne précisément que l'attitude de petite servante inutile permet l'unité de la contemplation et du service de Dieu. Le mystère de la Présentation est comme le fondement de cette attitude de la Très Sainte Vierge : Marie se remet totalement à Dieu comme sa toute petite enfant ; c'est pourquoi elle peut recevoir de lui son trésor, le Don du Père, avec une simplicité absolue. Et parce qu'elle le reçoit avec cette pureté, toute sa vie est mise au service de Dieu. En Marie, c'est l'enfant qui met au service de Dieu toutes les forces vives de la nature humaine ; l'inutilité de son service, la pauvreté de son attitude de servante, jaillissent de sa qualité de petite enfant.

A l'Annonciation, le cœur de Marie doit vivre de cette exigence très profonde de la pauvreté pour que le service de sa maternité ne s'oppose pas à l'attitude contemplative de l'enfant recevant le don du Père. En effet, du point de vue psychologique, il n'est pas d'opposition plus nette que celle qui existe entre l'attitude contemplative et l'attitude de la maternité. La maternité humaine implique nécessairement la vie active, le service dans ce qu'il a de plus accaparant, de plus tiraillant, de plus exigeant : elle prend tout ; mais en même temps elle épanouit très profondément toute la vie humaine de la mère. La contemplation, au contraire, exige normalement la solitude, une grande passivité, une séparation progressive de tout pour ne regarder que Dieu, ne recevoir que lui. La mère se trouve dans la famille, donc dans la

communauté humaine, dans ce que celle-ci a de plus lourd, de plus enraciné, de plus stable aussi ; la vie contemplative appelle la solitude et le détachement.

Dieu a disposé toutes choses dans l'ordre surnaturel pour que ces deux réalités soient dépassées divinement en Marie dans le mystère de sa maternité divine. Marie est la contemplative par excellence, totalement vouée à Dieu, ne regardant que lui dans une solitude extraordinaire, dans cette réclusion que nous avons évoquée ; et, en même temps, Dieu attend d'elle le service de la maternité d'une façon parfaite. Marie est plus « mère » que n'importe quelle autre mère ; sa maternité est miraculeuse, elle exploite en elle, plus profondément qu'en toute autre femme, toutes les richesses de la nature humaine, mais sans porter atteinte à son attitude contemplative. Les deux exigences s'unissent en elle, elles ne s'opposent plus parce que son service maternel se réalise dans une pauvreté divine totale, il ne ternit en rien la pureté de son cœur. Et non seulement contemplation et maternité ne s'opposent plus, mais le service maternel permet à la contemplation de Marie d'être de plus en plus actuelle et profonde, de rayonner sur toute sa vie. Grâce à ce service, Marie peut connaître une contemplation plénière et totale, à laquelle la porte un élan venu des profondeurs de sa substance. Tout en Marie se tourne uniquement vers Dieu : son enfant, c'est son Dieu. Plus son enfant s'enracine en elle, plus il s'empare de toutes les forces vives de sa Mère, plus Marie est tournée vers son Dieu.

Ne trouvons-nous pas là un modèle et un exemple pour unifier toutes ces oppositions que nous rencontrons dans nos vies ? Il est bien évident que notre vie chrétienne contemplative comporte certaines activités, certains exercices qui, au regard de notre psychologie, ne nous dirigent pas essentiellement vers la contemplation ! Tels sont par exemple tous ces exercices en vue de l'acquisition de telle ou telle qualité (les *habitus*), de telle ou telle œuvre, de tel ou tel résultat ; ils sont un véritable « travail », travail corporel ou intellectuel, peu importe. Or tout travail implique une certaine orientation d'ordre temporel, car tout travail se veut efficace, même celui qui tend à l'acquisition de certains *habitus* intellectuels, dispositions ou aptitudes. Tout travail fait partie de la vie active, et donc s'oppose à l'attitude de réceptivité de la contemplation du tout petit enfant de Dieu, à l'attitude de la petitesse évangélique qui attend le don de Dieu.

Le mystère de l'Annonciation vient nous apprendre qu'il n'y a pas de vie contemplative sur la terre sans un certain service. C'est ainsi qu'elle a commencé dans l'Eglise et c'est ainsi qu'elle continue. Le travail bien fait a une valeur extraordinaire de régulation pour notre sensibilité ; c'est tout à fait logique : il nous met « les deux pieds sur la terre », il est un facteur d'équilibre pour notre imagination. Le travail bien fait mobilise en quelque sorte toute notre sensibilité, tout notre corps. Accompli dans la volonté de Dieu, le travail permet en quelque sorte à Dieu de tout assumer de notre vie humaine ; par lui, tout fait partie du règne temporel de Dieu ; à travers ce travail matériel, la vie contemplative rayonne immédiatement.

Nous sommes des serviteurs de Dieu et nous avons une tâche à remplir. Comme serviteurs, nous devons y être attentifs. Ceci exige quelquefois de nous de gros efforts d'attention qui peuvent nous faire sortir psychologiquement – mais pas profondément – d'une attitude d'attente, de réceptivité ; cela peut faire partie de la volonté de Dieu sur nous. Pour accomplir avec le plus d'attention possible le service qu'il nous demande, nous devons faire ces efforts. Le serviteur est attelé à sa tâche, et Dieu attend de lui qu'il soit fidèle et doux. Est fidèle le serviteur qui exécute sa tâche avec une attention parfaite ; est doux celui qui la remplit avec suavité, sans violence. Ajoutons à ces deux qualités celle que le Nouveau Testament vient nous demander : être un serviteur *inutile*. Ceci est requis de tout chrétien, a fortiori du contemplatif. Aussi longtemps que le chrétien n'atteint pas à cette pauvreté pleinement vécue, il reste une dualité dans sa vie ; il est comme partagé entre son devoir de serviteur et son attitude d'enfant de Dieu dans l'oraison, il se maintient au plan psychologique, il ne s'élève pas à la hauteur de la foi. Dès lors, infailliblement, il se laisse accaparer par son travail, ou bien il a une nostalgie tout humaine de l'oraison et en jouit humainement. Pour réduire cette dualité, pour que le serviteur ne fasse pas nombre avec le tout-petit qui a soif de vie contemplative, il faut être « serviteur inutile ». Le grand secret réside dans une pauvreté absolue qui incline à regarder avant tout l'accomplissement de la volonté de Dieu plutôt que la réalisation même de l'œuvre ; il ne faut pas vouloir prendre possession de cette œuvre demandée, comme si elle était nôtre ; il ne faut pas vouloir la faire parce qu'elle nous plaît, mais l'exécuter parce que Dieu nous la

demande, et exclusivement pour lui, et le mieux possible, comme Marie faisait toutes choses. Seule cette pauvreté supprime l'opposition.

Nous disons facilement: «Impossible de mener une vie contemplative, d'avoir une vie intérieure, on me donne trop à faire, j'ai trop de travail, ma vie chrétienne va diminuer en intensité...». Ce raisonnement est très humain, et on entend souvent cette plainte, surtout à notre époque où, de fait, le travail à fournir augmente à tel point que facilement il devient intolérable. Certes, il est évident qu'un travail très lourd rend la vie contemplative difficile, mais la question n'est pas là. La vraie, l'unique question est de savoir si Dieu veut que tel travail soit fait, s'il veut que ce soit nous qui l'accomplissions, et de quelle manière il veut que nous l'accomplissions. Un travail, même demandé et voulu par Dieu, s'il est accompli avec un esprit d'accaparement, nous empêche d'aimer Dieu librement et d'être fidèles à la véritable, à l'authentique recherche de la vie contemplative. Facilement c'est nous-mêmes, par notre esprit d'accaparement, qui créons les obstacles; par la manière dont nous travaillons, nous nous empêchons nous-mêmes d'être plus totalement livrés à Dieu. Qui sait? Dieu nous donnait peut-être, par grande miséricorde, ce travail à accomplir pour exercer notre corps qui a si souvent besoin de bouger! Grâce au travail, nos mains, nos pieds, nos sens peuvent s'exercer d'une manière utile et religieuse, et glorifier Dieu. Sans le travail, nous risquons toujours de nous agiter inutilement. Par le travail, accepté humblement et généreusement, Dieu lui-même prend toutes ces énergies vitales, tous ces besoins d'activité qui sont en nous, comme il a pris la chair, le sang et toutes les énergies vitales de Marie dans le mystère de l'Incarnation; tout ce «travail» de la maternité est assumé pour la gloire du Père. Marie, comme Mère de la chair du Verbe, glorifie le Père.

Le travail accompli dans un esprit de pauvreté et de petitesse a une valeur merveilleuse de régulation et de purification de la sensibilité; il faut insister là-dessus. Etant une activité très connaturelle à notre nature humaine, il nous oblige à avoir les pieds sur terre, il sauvegarde l'équilibre de notre imagination. Tout notre corps, toute notre sensibilité humaine sont progressivement éduqués par le travail, si, du moins, nous le faisons bien, c'est-à-dire si nous l'accomplissons le mieux possible et pour

Dieu, dans la volonté de Dieu qui veut tout assumer en nous. Par là se réalise le règne temporel du Christ; à travers notre travail manuel, la vie contemplative, l'amour de Dieu rayonnent immédiatement.

La pauvreté est la cheville ouvrière qui maintient l'unité; sans elle, nous risquons vite de nous laisser envahir par cette espèce de «fringale» du travail, avec le désir, plus ou moins conscient, de montrer que nous sommes seuls à porter tout le poids du labeur: «Si je n'étais pas là que deviendraient-ils?» Cette tentation-là guette les tempéraments actifs, généreux. A l'opposé, il y a le risque de se laisser prendre par un certain mépris du travail; on le regarde de loin, de haut. On croit avoir un tempérament bâti pour la contemplation! Certes on peut avoir reçu des lumières très vives sur le primat de la contemplation; mais si la pauvreté fait défaut, on tombe facilement dans ce sentiment de mépris du travail. Ce mépris à l'égard du travail ne peut pas exister dans la contemplation chrétienne, car celle-ci implique un service total; plus on est enfant de Dieu, plus on est serviteur: serviteur fidèle et doux, serviteur pauvre et inutile. Un des signes tangibles du manque de pauvreté dans une âme est d'ailleurs la présence de ces petits raisonnements. Si nous constatons en nous ces petits calculs, c'est que nous ne sommes pas suffisamment pauvres! Qu'en raison des exigences caractéristiques de la contemplation d'une part, et du service d'autre part, nous éprouvions en nous une dualité psychologique, rien d'étonnant à cela; aussi longtemps que nous demeurerons ici-bas – *in via* – nous ne cesserons de la ressentir; et même, plus nous progresserons et serons fidèles, plus nous la ressentirons profondément. Même pour le bon serviteur fidèle et pauvre cette opposition demeure, mais elle est immédiatement dépassée, car le vrai serviteur comprend que la meilleure manière de se disposer à l'oraison, à la contemplation, c'est d'être attentif à la miséricorde du Père, à l'amour du Père, quelle que soit la façon dont il le donne. Nous ne pouvons vivre le mystère de Dieu, le contempler, qu'en recevant l'amour; ce n'est pas par nous-mêmes que nous pouvons «faire» oraison, c'est par la grâce de Dieu; c'est le Père qui nous donne son Fils, qui nous demande de le recevoir et de vivre de lui et par lui. De même, être serviteur de Dieu, n'est-ce pas avant tout recevoir les préceptes de Dieu et les exécuter fidèlement pour lui? Il y a, au plus intime de nous-mêmes, une unité très profonde entre ces

attitudes psychologiquement si diverses du serviteur et du contemplatif; toutes deux sont ordonnées au Père, toutes deux réclament sa présence intime. C'est pourquoi il arrive qu'au milieu même d'un travail intense nous puissions jouir d'une intimité plus grande avec Dieu, dans un profond silence. Marie est comme présente, qui travaille avec nous en nous donnant son Jésus; Marie est toujours là pour nous donner Jésus ! Alors le travail de Nazareth – un travail à la fois très exigeant et très doux – se continue dans l'Eglise. Marie nous apprend à travailler comme elle, même si nous n'en avons pas toujours conscience. Mais l'adhésion profonde, volontaire, au bon plaisir de Dieu, demeure et s'intensifie, exigeant une pauvreté spirituelle toujours plus grande; et cette adhésion nous stabilise vraiment en Dieu, en son amour et sa volonté.

Moïse à l'Horeb, Marie à Nazareth

Pour bien pénétrer la grandeur divine du mystère de l'Annonciation, il est bon d'en regarder les préfigurations dans l'Ancien Testament[116]. Considérons ici de façon particulière la vocation de Moïse, sa vocation de serviteur de Dieu dans l'épisode du buisson ardent; c'est bien là une annonciation qui préfigure celle de Marie et qui à la fois lui ressemble et s'en différencie.

Notons dès l'abord le caractère très dépouillé du récit de saint Luc comparativement au texte de l'Exode. Des circonstances historiques, géographiques, humaines, de l'annonce de Marie, nous ne connaissons que bien peu de choses: la date et le lieu; saint Luc observe une grande discrétion, imposée sans doute par la discrétion même de Marie. Les artistes ont imaginé les moda-

---

116. Toutes les annonciations de l'Ancien Testament préfigurent d'une certaine manière cette unique Annonciation. Il faut y revenir souvent pour mieux comprendre la force du message de l'ange dans saint Luc. Annonciation à Abraham: Gn 15; 17, 1-22; 18, 1-15. A Moïse: Ex 3, 1-4, 17; 19, 1-25. A Gédéon: Jg 6, 11-24. A la mère de Samson: Jg 13, 2-24. Mais toutes ne sont *que* préfiguratives du mystère de l'Annonciation à Marie. Il ne faut donc pas expliquer cette dernière par les premières, mais bien l'inverse, car c'est le Nouveau Testament qui donne la dernière lumière pour le chrétien. Le moins parfait s'explique par le plus parfait.

lités de ce dialogue, et c'est légitime; mais pour le croyant se mettant à l'école de Marie, cette pauvreté de détails est comme un appel, une invitation à ne regarder que le mystère, qui seul compte. Or, pour Marie, ce mystère est avant tout celui du don personnel que le Père lui fait de son Fils; Marie, en son Annonciation, est avant tout celle qui reçoit le Don du Père et qui est parfaitement possédée par lui, celle qui porte ce Don en le recueillant en sa foi et en l'enveloppant maternellement et qui, en même temps, est toute portée par lui, toute recueillie, toute enveloppée par lui. Ce Don transforme sa vie; il est principe de vie pour elle.

Les annonciations de l'Ancien Testament et le récit de l'Exode, celui du buisson ardent en particulier, sont beaucoup plus riches en détails. L'Ancien Testament se montre toujours beaucoup plus descriptif, il exprime mieux les attitudes psychologiques, humaines, il est avant tout éducateur; et, dans l'épisode qui nous occupe, il s'attache à montrer comment le serviteur doit recevoir la volonté de son Seigneur, de son Dieu, comment il doit la faire sienne. Cette volonté lui donnera une force nouvelle, une efficacité nouvelle, car il n'agira plus en son propre nom mais au nom de Yahvé. L'Evangile de saint Luc présente surtout l'attitude du petit enfant qui croit en la parole de son Dieu, de son Père. Certes, Dieu y exprime aussi sa volonté, y réclame encore un service, mais c'est un service d'amour qui doit jaillir du cœur de l'enfant et en exprimer comme la surabondance d'amour, son fruit. Le service de la maternité jaillit du cœur de Marie comme un rayonnement de son attitude contemplative, tandis que Moïse n'était pas encore contemplatif lorsque Dieu lui donne sa mission. Moïse vivait en homme juste, désireux de respecter la justice, et c'est dans cette attitude d'homme juste qu'il reçoit la volonté de Dieu, qu'il accepte sa vocation. Excellent serviteur de Dieu, il est juste et prudent – il fuit lorsqu'il sait que Pharaon le poursuit –, juste et prudent comme le sera Zacharie. Relisons ces beaux textes de l'Exode pour y découvrir comment Dieu forme son serviteur.

> Moïse qui paissait les moutons de Jéthro, son beau-père, prêtre de Madiân, et les avait menés par delà le désert, parvint à la montagne de Dieu : l'Horeb. L'Ange de Yahvé se manifesta à lui sous la forme d'une flamme de feu jaillissant du milieu d'un buisson.

Moïse regarda : le buisson était embrasé mais ne se consumait pas. Il se dit alors : « Je vais m'avancer pour considérer cet étrange spectacle, et voir pourquoi le buisson ne se consume pas ». Yahvé le vit s'avancer pour mieux voir, et Dieu l'appela du milieu du buisson : « Moïse, Moïse ! » – « Me voici », répondit-il. Alors il dit : « N'approche pas d'ici. Ote tes sandales de tes pieds, car le lieu que tu foules est une terre sainte ». Dieu dit encore : « C'est moi le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ». Moïse alors se voila la face, dans la crainte que son regard ne se fixât sur Dieu.

Et Yahvé dit : « J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui réside en Egypte. J'ai prêté l'oreille à la clameur que lui arrachent ses surveillants. Certes, je connais ses angoisses. Je suis résolu à le délivrer de la main des Egyptiens et à le faire monter de ce pays vers une contrée plantureuse et vaste, vers une contrée où ruissellent lait et miel, demeure des Cananéens, des Hittites, des Amorites, des Perizzites, des Hivvites et des Jébuséens. Maintenant que la clameur des enfants d'Israël est venue jusqu'à moi et que j'ai vu, aussi, l'oppression que font peser sur eux les Egyptiens, maintenant va, je t'envoie auprès de Pharaon pour faire sortir d'Egypte mon peuple, les enfants d'Israël ».

Moïse dit à Dieu : « Qui suis-je, pour aller trouver Pharaon et pour faire sortir d'Egypte les enfants d'Israël ? ». Dieu dit : « Je serai avec toi et voici le signe auquel tu reconnaîtras que ta mission vient de moi. Lorsque tu auras mené le peuple hors d'Egypte, vous rendrez un culte à Dieu sur cette montagne ».

Moïse dit alors à Dieu : « Soit ! Je vais trouver les enfants d'Israël et je leur dis : "Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous !". Mais s'ils me demandent quel est son nom, que leur répondrai-je ? » Dieu dit alors à Moïse : « Je suis Celui qui suis ». Et il ajouta : « Voici en quels termes tu t'adresseras aux enfants d'Israël : "Je Suis" m'a envoyé vers vous ». Dieu dit encore à Moïse : « Tu parleras ainsi aux enfants d'Israël : Yahvé, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous. C'est le nom que je porterai à jamais sous lequel m'invoqueront les générations futures.

« Va, réunis les anciens d'Israël et dis-leur : "Yahvé, le Dieu de vos pères, s'est manifesté à moi – le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob –, et m'a dit : Je vous ai visités et me suis rendu compte du traitement que vous infligent les Egyptiens. Aussi ai-je résolu de vous faire monter d'Egypte où l'on vous afflige, vers le pays des Cananéens, des Hittites, des Amorites, des Perizzites,

des Hivvites et des Jébuséens, vers une contrée où ruissellent lait et miel". Ils écouteront tes paroles et tu iras, en compagnie des anciens d'Israël, trouver le roi d'Egypte auquel vous parlerez ainsi : "Yahvé, le Dieu des Hébreux, nous a rencontrés. Accorde-nous d'aller à trois jours de marche dans le désert pour y sacrifier à Yahvé notre Dieu". Je sais bien que le roi d'Egypte ne vous laissera point partir s'il n'y est contraint par une main puissante. Aussi j'étendrai la main et je frapperai l'Egypte par les prodiges de toutes sortes que j'y accomplirai. Alors il vous laissera partir.

Je ferai gagner à ce peuple la faveur des Egyptiens. Ainsi, lors de votre départ, vous ne vous en irez pas les mains vides. La femme demandera à sa voisine et à celle qui séjourne dans sa maison des objets d'argent, des objets d'or et des vêtements. Vous en couvrirez vos fils et vos filles et vous en dépouillerez les Egyptiens ».

Moïse reprit la parole et dit : « S'ils refusent de me croire et de m'entendre, et s'ils me disent : Yahvé ne t'est pas apparu ? ». Yahvé, alors, lui demanda : « Qu'as-tu en main ? » – « Un bâton », dit Moïse. – « Jette-le à terre », ordonna Yahvé. Moïse jeta donc à terre le bâton, qui devint un serpent, devant lequel il eut un recul. Sur ce, Yahvé lui dit : « Avance la main et prends-le par la queue ! ». Il avança la main, le saisit et, dans sa main, le serpent redevint un bâton. « Afin qu'ils croient que Yahvé s'est bien manifesté à toi, le Dieu de leurs pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. »

Yahvé dit encore à Moïse : « Mets ta main dans ton sein ! ». Il mit sa main dans son sein et, lorsqu'il l'en retira, elle était couverte de lèpre, blanche comme neige. Yahvé lui ordonna : « Remets ta main dans ton sein ! ». Il remit sa main dans son sein et, lorsqu'il la retira, elle avait recouvré l'aspect du reste de son corps. « De la sorte, s'ils ne veulent pas te croire et ne sont pas convaincus par le premier prodige, le second les convaincra. Si même ces deux prodiges les laissent incrédules, et s'ils refusent encore de t'entendre, tu prendras de l'eau du Fleuve et tu la répandras à terre. Alors l'eau que tu auras puisée du Fleuve se changera en sang sur la terre. »

Moïse dit à Yahvé : « Excuse-moi, mon Seigneur ! Je n'ai jamais, jusqu'ici, été éloquent, pas même depuis que tu adresses la parole à ton serviteur. Ma bouche est inhabile et ma langue pesante ! ». Yahvé lui répliqua : « Qui a doté l'homme d'une bouche ? Qui rend muet, sourd, clairvoyant ou aveugle : n'est-ce

pas moi, Yahvé? Va donc sur l'heure, je t'aiderai à parler et te suggérerai ce que tu devras dire».

Moïse reprit: «Excuse-moi, mon Seigneur! Charge donc qui tu voudras de cette mission!». Alors Yahvé s'irrita contre Moïse et lui dit: «N'y a-t-il pas Aaron, ton frère, le Lévite? Je sais qu'il parle bien, lui! Le voici justement qui vient à ta rencontre. A ta vue il se réjouira du fond du cœur. Tu lui parleras et tu mettras le message sur ses lèvres. Moi-même, je vous aiderai à parler, toi et lui, et vous suggérerai ce que vous devrez faire. Il adressera la parole au peuple en ton nom et il en sera comme s'il était ta bouche et que tu fusses le dieu qui l'inspire. Quant à ce bâton, prends-le en main. C'est par lui que tu opéreras les prodiges».[117]

Il s'agit bien, dans tout ce texte, de la grande révélation de la miséricorde de Dieu pour son peuple; c'est le Dieu-Sauveur qui se révèle, comme c'est le Dieu-Sauveur qui sera révélé à Marie. *Jésus*, n'est-ce pas le nom qui doit être donné au Fils du Très-Haut? Il y a un parallélisme merveilleux entre ces deux annonciations; d'une part, Dieu se penche pour retirer son peuple des mains de Pharaon, de l'autre il se penche vers l'humanité pour lui donner son Sauveur. Mais il faut également noter toute la distance qui sépare ces deux grandes révélations de la miséricorde de Dieu.

Dans ce très beau passage de l'Exode, nous découvrons le cœur miséricordieux du Père: «J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple... J'ai prêté l'oreille... Certes, je connais ses angoisses... Je suis résolu à le délivrer...». Connaissance de la misère, résolution profonde de la soulager, tels sont bien les grands éléments de la miséricorde: Dieu veut sauver son peuple, le retirer de sa misère, le conduire dans la terre où coulent le lait et le miel... Nous voici bien en présence d'une grande révélation de la miséricorde de Dieu au serviteur, mais cette révélation se fait d'une manière tout autre que dans le mystère de l'Annonciation. Moïse n'est encore que serviteur; il ignore ce qu'est la contemplation, la «montagne de Dieu»: l'Horeb, le «buisson ardent», et la «flamme de feu» qui en jaillit. Il sent seulement que ce lieu est redoutable, il ne peut s'en approcher que dans une attitude religieuse qui reste encore lointaine: Dieu l'oblige à ôter ses san-

117. Ex 3, 1-4, 17.

dales. A l'Annonciation, le «buisson ardent» et la «flamme de feu» sont en Marie; elle est elle-même la «montagne de Dieu». En la toute petite enfant de Dieu jaillissent le buisson ardent et sa flamme brûlante: à l'intérieur de ce buisson Dieu appelle Marie; il la salue par l'intermédiaire de l'ange, mais du dedans. L'ange s'est-il présenté à Marie de manière extérieure, comme nous nous l'imaginons le plus souvent? C'est vraisemblable, mais toute la réalité réside au-dedans de la Très Sainte Vierge, tout s'édifie dans son cœur brûlant. La grandeur de l'Annonciation, ce ne sont pas les symboles extérieurs mais cette flamme brûlante qui, «du milieu» du cœur de Marie, s'élève à la rencontre du Père.

Moïse, serviteur, ne pénètre pas encore dans l'intimité de Dieu. La révélation de l'Horeb est l'annonciation de la miséricorde faite avant tout au serviteur; le buisson ardent, d'où se manifeste Dieu, est extérieur à Moïse, et Moïse, saisi de crainte et d'admiration, «se voile la face». L'enfant bien-aimé de Dieu ne voit pas son Père mais, dans l'obscurité de la foi, il fixe son regard sur lui. Même si l'on admettait avec certains théologiens que Marie a joui, au moment de l'Annonciation, d'un instant de vision béatifique – *per modum transeuntis* –, l'attitude de son âme est la même. La petite enfant du Père, dans la vision béatifique ou dans la foi toute pure, se dresse en face de lui, adhère pleinement à lui dans un face à face lumineux ou obscur, mais un face à face d'amour mutuel et total. Le serviteur ne peut pas regarder Dieu; Moïse se cache, se voile la face «dans la crainte que son regard ne se fixât sur Dieu», dit textuellement le livre de l'Exode. C'est bien l'attitude de la vertu de religion. Celle-ci donne un sens très aigu du Dieu-Créateur, tout-puissant et présent activement au plus intime de nous-mêmes, devant qui le seul geste possible est un geste d'adoration. Tel est bien le geste de Moïse en face du buisson ardent: il adore... Et Dieu manifeste sa miséricorde à l'intérieur du buisson, de même que l'ange fait entendre la parole, annonçant la miséricorde nouvelle du Père au plus intime du cœur de Marie.

L'histoire de Moïse nous donne toute une description; par là elle est plus proche de nous et, cependant, elle va moins loin dans la révélation de la miséricorde. Moïse écoute, mais il ne comprend pas très bien. Le serviteur, le vieil homme, ne comprend jamais très bien la miséricorde; l'enfant, lui, la comprend

spontanément. Moïse s'effraie, et sa première attitude est un mouvement de recul : « Qui suis-je pour aller voir Pharaon et pour faire sortir d'Egypte les enfants d'Israël ? » Moïse n'est pas conscient de cette chose extraordinaire : la miséricorde ! Il ne pense qu'à lui – « Qui suis-je ? » – dans un retour sur lui-même, le retour du serviteur à la prudence. Chaque fois que Dieu lui parle de Pharaon, Moïse, en serviteur qui respecte l'autorité, a peur et se replie sur lui-même. Alors Dieu, débordant de miséricorde, non plus seulement à l'égard de son peuple, mais également vis-à-vis de ce pauvre serviteur qui tremble devant lui, lui assure : « Je serai avec toi ». Cela, cependant, ne suffit pas à ce si prudent, si tenace Moïse ! « Je vais aller trouver les enfants d'Israël de la part de Dieu, mais s'ils me demandent son nom ? » Audace du serviteur qui demande à Dieu son nom ! Les patriarches ne l'ont jamais fait parce qu'ils étaient les amis de Dieu ; Dieu, tout de suite, les a appelés comme amis. Quand on est l'ami de quelqu'un, on n'a pas besoin de savoir son nom, on le connaît du dedans. On demande le nom d'un inconnu ; le nom est une sorte d'étiquette pour retrouver plus facilement celui qu'on cherche, parce que nous sommes plongés dans les réalités humaines, mais le nom est extérieur à la personne ; nous n'avons aucun besoin de connaître le nom d'une personne que nous connaissons du dedans. Le serviteur demande à Dieu son nom précisément parce qu'il ne le connaît pas encore du dedans, intimement. Dieu, pourtant, lui a révélé sa miséricorde, l'a assuré de sa présence intime – « Je serai avec toi » – et cependant Moïse ne comprend pas encore ! C'est qu'il s'agit là de la présence intime de Dieu à son serviteur comme tel. Dans la présence d'immensité, présence du Créateur à la créature, Dieu est bien présent à sa créature, mais la créature n'est pas présente à Dieu, elle n'a pas *l'expérience* de Dieu ; et, n'ayant pas cette expérience, Dieu lui reste énigmatique, lointain : elle ignore son nom. Or, en tant que serviteur, la créature a besoin de savoir le nom de Dieu afin de pouvoir s'appuyer sur lui. Moïse réclame cela, il a besoin d'une autorité qu'il pourra présenter aux autres, dont il pourra dire : Je suis l'envoyé de celui qui se nomme de telle manière.

La manière dont Dieu se nomme à son serviteur est la grande révélation de Dieu comme Créateur. Le nom donné par Dieu n'est pas son nom intime. « Dieu est Amour » ; ce nom-là, c'est saint Jean qui nous l'apprend, et il a fallu que Marie le lui apprît,

car Jean, dans son Evangile, traduit en théologien ce que Marie a vécu. A l'Horeb, Dieu révèle son nom de Créateur: «Je suis Celui qui suis», le Seigneur de tout. Tout vient de Dieu et, par le fait même, tout ce qui existe porte un reflet de lui. Dieu est le seul qui puisse se nommer ainsi. Et il ne s'agit pas là d'une connaissance philosophique de l'être de Dieu, mais vraiment d'une connaissance divine, directe. La preuve en est que Dieu se révèle ainsi à Moïse dans un dialogue. Ici, déjà, Moïse a une expérience du Dieu-Créateur que le philosophe comme créature – uniquement comme créature – ne possède pas. Le serviteur ne peut être docile et fidèle que dans la mesure où il sait expérimentalement qu'il sert celui qui se nomme «Celui qui est». Ce nom doit être inscrit au plus intime de notre volonté et de notre intelligence afin que nous puissions nous appuyer sur l'autorité de Dieu-Créateur et éviter les tentations de révolte du serviteur. Dans l'Ancien Testament, le mot «serviteur» a beaucoup plus de force que dans notre langage actuel; le serviteur, c'est l'esclave; or, s'il veut véritablement être esclave, le serviteur a besoin de l'autorité, car l'esclave se remet entièrement à l'autorité qu'il sert.

Tel est donc le nom de Dieu communiqué à Moïse, nom différent du nom d'intimité qui sera objet de contemplation, qui sera connu dans un acte d'amour. Il en va de ces deux noms comme des deux grandes révélations qu'il faut toujours confronter et qu'il faut également voir l'une en face de l'autre si on veut les comprendre dans leur unité. Ce qui domine l'Ancien Testament, c'est cette révélation du nom de Dieu à Moïse; ce qui domine le Nouveau Testament, ou plutôt ce qui commence le Nouveau Testament, c'est l'Annonciation faite à Marie dans laquelle le nom de Jésus lui est révélé pour nous. Ce n'est pas le nom du Père qui lui est révélé, elle n'en a pas besoin; étant sa toute petite enfant bien-aimée, elle le connaît, elle demeure cachée en lui et lui tout entier en elle; le Père nomme uniquement Jésus afin que nous comprenions la grande fonction du Sauveur. Et ce salut, que nous apporte Jésus, se réalisera en vue de l'unité profonde de vie vécue immédiatement par Marie dans son Annonciation.

Ces deux grandes révélations se complètent l'une l'autre. De fait, le mystère intime de Dieu implique toujours le mystère du Dieu-Créateur; l'Ancien Testament ne disparaît pas: la révéla-

tion intime du Père à Marie implique la révélation du Créateur et elle la dépasse. Annonçant la Passion et la Croix, Jésus dit: «Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que Je Suis»[118], affirmation qui rappelle la révélation de Dieu à Moïse. Jésus parle alors officiellement à ses amis et à ses serviteurs, à ses ennemis aussi, au monde entier. Le Christ, à la Croix, réalise parfaitement la grande révélation de l'Annonciation et celle de l'Horeb. Là, Jésus fait entrer Marie de façon plus intime que jamais dans l'amour du Père. Le Crucifié apprend à Marie, et nous apprend, que l'amour est plus fort que la mort, plus fort que la blessure mortelle du cœur, plus fort que tout; il nous apprend que l'amour dépasse tout... La blessure du cœur de Jésus est l'ultime révélation de l'amour du Père pour Marie, pour ses amis; si elle se fait officiellement devant tous, seuls les amis la comprennent. Pour les autres, la révélation se fait dans les manifestations extérieures: le tremblement de terre, les ténèbres, le déchirement du voile du temple..., manifestations extérieures extrêmement fortes qui répètent en quelque sorte au Calvaire l'atmosphère du buisson ardent. Dieu s'y manifeste en tant que Créateur, en tant que Tout-Puissant; il montre qu'il est vraiment présent dans son Fils, qu'il ne fait qu'un avec lui: «Vraiment, celui-ci était Fils de Dieu»[119].

Les deux révélations du Dieu-Créateur et du Dieu-Amour se retrouvent donc dans le mystère de la Croix. A Marie, à l'enfant, dans le silence, Dieu révèle son amour paternel; à son enfant le Père n'a pas besoin de dire son nom. A l'humanité qui doit servir son Dieu, qui a besoin de retrouver le sens de la transcendance divine, qui doit connaître son Maître à la fois comme Créateur et comme celui qui est Amour, Dieu révèle sa toute-puissance d'amour. Et, parce qu'ils font partie du mystère même de Dieu, ces deux aspects de l'unique mystère sont nécessairement liés à notre vie contemplative.

---

118. Jn 8, 28.
119. Mt 27, 54.

L'éducation du serviteur

« Je suis Celui qui suis. Voilà en quels termes tu t'adresseras aux enfants d'Israël : "Je Suis" m'a envoyé vers vous. » « Je Suis » – autrement dit : Celui qui est l'Absolu. Dieu révèle par là sa transcendance. Dieu seul peut se nommer ainsi, car seul il *est* dans tout son être. Et cette révélation est très personnelle. Dieu ne se fait pas connaître d'une connaissance philosophique – celle-ci est universelle – mais il révèle sa personne même en tant que Créateur, Etre subsistant en lui-même, d'une simplicité absolue : *Je Suis*. Dans tout son être il *est*, il est celui qui se nomme : *Je Suis*.

Le serviteur de Dieu est donc accompagné de la transcendance de Dieu qui habite en lui : « "Je Suis" m'a envoyé vers vous ». Le serviteur en tant que tel comprend avec beaucoup de peine cette autorité absolue ; le texte de l'Ecriture le manifeste et indique par là combien il est difficile d'avoir le sens de Dieu quand on n'entre pas dans la vie contemplative. Moïse n'est pas n'importe qui ! C'est un homme d'une très grande taille, d'une très forte personnalité, il a été choisi par Dieu, il est juste et prudent, et pourtant il éprouve une difficulté énorme à saisir cette révélation de Dieu. Il manque encore de cette force divine qui s'appuie uniquement sur l'autorité de Dieu, et Dieu, par miséricorde, doit affermir sa foi en lui donnant des signes. Toute la vie active qui demeure en nous, et qui doit de plus en plus servir Dieu, a besoin de signes. Dieu en donne au serviteur et non à l'enfant, parce que, pour celui-ci, Dieu veut qu'il n'y ait que l'amour, sans distractions. Les signes, ce seraient pour l'enfant de véritables distractions.

Dieu donne à son serviteur Moïse trois très beaux signes qui manifestent le lien entre le mystère du buisson ardent et le mystère de la Croix ; on peut même dire que ces trois signes sont relatifs à la Croix. Le premier est celui du bâton transformé en serpent, qui annonce le signe donné plus tard dans le désert, ce serpent d'airain attaché au bois qui préfigure le Crucifié. L'humanité est symbolisée par le bois et à l'image du serpent est attaché un double symbolisme. Le serpent, c'est le démon en tant que prince du mensonge ; le serpent trompe, c'est l'animal rusé. Selon un tout autre symbolisme, le serpent symbolise Jésus en tant qu'il désire descendre aussi bas que les pécheurs : « Je suis

un ver et non un homme...»[120]. Le bois est changé en serpent et le serpent en bois. La Croix nous montre Jésus attaché au bois. Jésus anéanti, Jésus comme un «ver de terre», attaché au bois qui figure l'humanité, l'épouse du Christ. Sous cette lumière nous comprenons le sens de ce premier signe donné par Dieu dans sa miséricorde à Moïse. Le geste miséricordieux de Dieu, sauvant son peuple des mains de Pharaon, ne fait que préfigurer une autre miséricorde: le changement du bois en serpent tend à nous faire comprendre que la toute-puissance de Dieu est au service de son amour.

Le deuxième signe a un sens semblable, mais de façon inverse. Le bois a été changé en serpent; sur la Croix, l'humanité est transformée par Jésus en fille de Dieu, mais pour cela, l'humanité toute pure de Jésus, en portant l'iniquité du monde, devient comme «lépreuse», telle la main de Moïse devenant lépreuse lorsqu'il la plonge dans son sein. L'humanité qui retourne à elle-même devient lépreuse. Et Jésus a porté l'iniquité du monde, l'impureté de l'humanité, pour lui rendre sa pureté.

Le troisième signe, donné par surabondance, nous annonce encore ce qui se passera à la Croix: l'eau changée en sang... comme l'eau changée en vin à Cana est préfigurative du mystère de la Croix. Notre cœur humain, en tant que cœur de serviteur, regorge d'eau morte, vaseuse, d'une eau qui nous empoisonne. Pour que de notre cœur jaillisse l'eau vive, cette eau vive qui est l'Esprit Saint, l'Amour, il doit être transformé par le sang, le cœur de Jésus. Ce troisième signe manifeste la plénitude du geste miséricordieux du Père. Dieu veut sauver son peuple des mains du Pharaon en préfiguration du grand salut qui s'accomplira à la Croix.

Et Moïse, le serviteur fidèle, ne comprend pas encore! Comme nous lui ressemblons! Dieu nous donne des signes visibles en quantité au cours de notre vie; ce ne sont peut-être pas des bâtons changés en serpents, mais des signes beaucoup plus réels, menant beaucoup plus loin: combien de fois a-t-il guéri notre âme lépreuse? Combien de fois a-t-il changé cette eau amère de notre cœur? Combien de fois a-t-il changé en nous tout ce qu'il y a de pécheur, de «vieil homme», en enfant de

120. Ps 22, 7.

Dieu pur et aimant ? Et nous n'avons pas compris… et nous ne comprenons toujours pas !

« Excuse-moi, mon Seigneur. » Moïse a peur. Il se replie sur lui-même alors qu'il devrait tout simplement s'abandonner à la miséricorde, recueillir la parole de Dieu et se laisser transformer par elle. « Excuse-moi, mon Seigneur. Je n'ai jamais, jusqu'ici, été éloquent, pas même depuis que tu adresses la parole à ton serviteur. » C'est presque impoli ! Il voudrait que le Seigneur l'améliore tout de suite, lui donne tout de suite une parole plus éloquente ! Moïse garde tout son bon sens – qui, ici, s'oppose au sens divin ! –, il se replie sur lui-même et il s'aperçoit que sa bouche est malhabile, sa langue pesante ; il fait la comparaison entre la mission que Dieu lui confie et les qualités qu'il possède. Etablir un parallèle entre nos qualités, nos défauts, nos manques et ce que Dieu nous demande, nous faisons cela quasi instinctivement. Moïse dit : « C'est impossible ! ». Alors Dieu lui donne une très belle leçon. Les trois signes étaient destinés à fortifier sa foi ; ici, c'est l'éducation de son espérance. Puisqu'il a peur, Dieu va lui montrer sur quoi affermir son espérance, lui donner le motif formel de son espérance : la toute-puissance et la miséricorde de Dieu. « Qui a doté l'homme d'une bouche ? » Dieu est capable de changer la bouche en un instant. « Qui rend l'homme sourd ?… Va donc sur l'heure [c'est impératif !]… Je t'aiderai à parler. »

Cela ne suffit pas encore. Moïse réplique. « Excuse-moi, mon Seigneur, charge qui tu voudras de cette mission », c'est-à-dire : « Laisse-moi tranquille, je ne veux pas ». Ici c'est un manque d'amour. Quand on manque d'amour on devient lâche. Et Dieu talonne Moïse ; il veut faire de lui un serviteur fidèle, c'est-à-dire un serviteur généreux dans l'amour. Dieu « s'irrite » parce que la résistance de Moïse touche à l'amour ; Dieu tolère les petites faiblesses du côté de la foi et de l'espérance, il ne tolère jamais celles de l'amour. Le démon, d'ailleurs, suit presque toujours la même tactique ; il cherche à obtenir une première faille du côté de la foi, une seconde du côté de l'espérance, mais il ne peut pas s'attaquer directement à l'amour, car il ne le connaît pas, il en a perdu le sens.

Dans ce passage de l'Exode les trois grandes tentations du serviteur nous sont décrites, et décrite aussi la manière dont Dieu éduque son serviteur pour l'amener à une générosité plénière.

Dieu répond au manque d'amour de Moïse de façon magnifique, avec une condescendance extraordinaire; le serviteur a beau faire à Dieu toutes les difficultés possibles, Dieu reste avec lui: «Je serai avec toi». Pour vaincre toutes les résistances de Moïse, Dieu va faire quelque chose d'encore plus grand et plus beau: il se sert de ce manque d'amour pour faire surabonder sa miséricorde, il «jumelle» ses serviteurs Moïse et Aaron. Dieu se sert de la faiblesse même de Moïse pour mettre à ses côtés quelqu'un qui sera comme la «bouche» de Moïse, pour faire miséricorde à Aaron, car Dieu, dit saint Thomas, aime à multiplier ses instruments pour faire surabonder sa miséricorde.

Il y a un parallèle entre Moïse et Aaron d'une part, et entre Marie et Joseph d'autre part. Les deux unions sont très différentes, mais le parallélisme est net. Dieu a uni Marie et Joseph de façon extrêmement intime. Joseph est l'époux et le gardien de Marie; il la cache, il est en quelque sorte son porte-parole. Marie se tait; s'il faut parler, elle renvoie à l'autorité. Pour Joseph, Marie est «comme» Dieu, puisque Dieu lui est donné en elle, elle en est le tabernacle vivant pour lui; quand il s'inquiète de savoir s'il doit la répudier, Dieu lui ordonne de la prendre plus pleinement, plus totalement, comme il prendrait son Dieu: «Ce qui germe en elle est du Saint-Esprit»[121]; ce quelque chose de Dieu en Marie, c'est Dieu même. Cette union de Marie et de Joseph est préfigurée de façon très belle dans la manière dont Dieu donne Aaron à Moïse. Moïse craint: «Excuse-moi, mon Seigneur...». «Alors Yahvé s'irrita contre Moïse et lui dit: "N'y a-t-il pas Aaron, ton frère, le Lévite? Je sais qu'il parle bien, lui! (...) Il en sera comme s'il était ta bouche et que tu fusses le dieu qui l'inspire".» Dans sa miséricorde, Dieu se sert de l'infidélité de Moïse pour l'attirer encore plus à lui, se le réserver plus encore, le faire entrer davantage dans son intimité; Dieu commence à faire de lui son ami. Tandis qu'Aaron parlera, Moïse recevra l'inspiration et disparaîtra en quelque sorte aux yeux des hommes. Et nous savons dans quelle plénitude cela se réalisera! Moïse disparaîtra au point d'être entièrement caché: le sommet du Sinaï cachera Moïse entré dans les mystères de Dieu et, lorsqu'il en redescendra, son visage reflétera la gloire de Dieu si bien que les Hébreux ne pourront en supporter l'éclat. Dieu se le

121. Mt 1, 20.

sera tellement réservé que personne ne pourra plus fixer son regard sur lui !

Cette éducation de Moïse par Dieu doit nous encourager. Le mystère de Marie semble tellement élevé qu'il risque de nous effrayer un peu. Moïse reste très proche de nous, de ce qu'il y a de noble en nous. Nous comprenons bien son attitude, ses craintes, cette espèce de panique qui le prend devant l'appel de Dieu. Il juge que ce que Dieu lui demande est trop grand, ne correspond pas à ce qu'il est ; comme c'est loin de la simplicité du cœur de Marie ! Quelle différence entre le *fiat* de Marie et toute la discussion de Moïse ! En Marie, tout est simplicité, humilité ; c'est le cœur de l'enfant bien-aimé qui entre pleinement, sans retard, dans ce que Dieu attend de lui. Moïse est un peu rusé, un peu retors ; il tergiverse, examine toutes les circonstances particulières, il oublie qu'en face de Dieu il ne peut y avoir qu'un seul regard, qu'une seule attitude : la simplicité de la colombe, le regard et l'attitude même de Marie à l'Annonciation. Comme il a éduqué Moïse, Dieu nous éduque, pour que peu à peu tout ce qu'il reste en nous d'Ancien Testament laisse place au fils de Dieu, et que Marie nous fasse entrer dans la simplicité de son mystère.

Nous saisissons ainsi tout ce qu'il y a de divin dans le *fiat mihi secundum verbum tuum*, dans l'*ecce ancilla Domini*. Moïse peut nous être d'un grand secours pour pénétrer profondément dans les mystères de Marie. Celui de l'Annonciation est le modèle de la vie contemplative dans sa source. Marie coopère divinement à la manière dont le Père donne son Fils. Introduite dans le mystère de la Très Sainte Trinité par ce don même, elle l'accueille maternellement, elle devient sa Mère, la Mère du Fils de Dieu et, par lui, notre Mère. Par elle, nous pouvons comprendre sa coopération intime au don du Père dans la foi, l'espérance, l'amour, et saisir le sens authentique de la contemplation chrétienne. Elle est la voie royale qui mène à la compréhension efficace du don de Dieu.

Du même auteur

Les trois sagesses. Entretiens avec Frédéric Lenoir. Fayard (collection «Aletheia»), Paris 1994.

Ouvrages de philosophie

Introduction à la philosophie d'Aristote, Editions universitaires, Paris 1991.

Une Philosophie de l'être est-elle encore possible ? 5 fascicules :
I. *Signification de la métaphysique.* – II. *Signification de l'Être.* – III. *Le problème de l'ens et de l'esse (Avicenne et saint Thomas).* – IV. *Néant et être (Heidegger et Merleau-Ponty).* – V. *Le problème de l'être chez certains thomistes contemporains.* Téqui, Paris 1975.

Philosophie de l'art, 2 tomes, Editions universitaires, 2e éd., 1991 et 1994.

L'être. Essai de philosophie première, deux tomes (le second en 2 volumes), (Prix Bordin de l'Académie française), Téqui, Paris 1972-1974.

De l'être à Dieu. De la philosophie première à la sagesse, Téqui, Paris 1977. Un tome accompagné de 3 volumes de topique historique :
I. *Philosophie grecque et traditions religieuses,* Téqui 1977. – II. *Philosophie et foi*, Téqui 1978. – III. *Philosophie moderne et contemporaine* (à paraître).

Lettre à un ami. Itinéraire philosophique, Editions universitaires, 2e éd., Paris 1992.

Le manteau du mathématicien, Entretiens avec Jacques Vauthier, Mame-Ed. universitaires, Paris 1993.

De l'amour, Mame, Paris 1993.

Ouvrages de théologie spirituelle

Le mystère de l'amitié divine, Luff-Egloff, Paris 1949 (épuisé).

Un seul Dieu tu adoreras (Je sais-je crois, 16), Arthème Fayard, Paris 1958 (réimprimé*).

Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne, 2e éd., Fayard (collection « Aletheia »), Paris 1999.

Saint Thomas docteur, témoin de Jésus, 2e éd., Saint-Paul, Fribourg-Paris 1992.

Mystère du Corps mystique du Christ, La Colombe, Paris 1960 (épuisé).

Analyse théologique de la Règle de saint Benoît, La Colombe, Paris 1961 (épuisé).

La symbolique de la messe, La Colombe, Paris 1961 (épuisé).

Le mystère de l'Eglise. Dialogue entre M.-D. Philippe, o.p., et Albert Finet (« Verse et controverse », 3), Beauchesne, Paris 1967.

Le mystère du Christ crucifié et glorifié, 2e éd., Fayard (collection « Aletheia »), Paris 1996.

« Abba, Père » (Αββά ὁ Πατήρ). Ed. bilingue, Ephèse Editions 1994.

L'Etoile du matin. Entretiens sur la Vierge Marie, Le Sarment-Fayard, Paris 1995.

Suivre l'Agneau, Tome I, 2e éd., Saint-Paul, Paris 1995. Tome II, Saint-Paul, Paris 1999.

« J'ai soif ». Entretiens sur la Sagesse de la Croix, Saint-Paul, Paris 1996.

Le mystère de Joseph, Saint-Paul, Paris 1997.

L'Acte d'offrande. Retraite avec la petite Thérèse, Saint-Paul, Paris 1997.

Le secret du Père, Saint-Paul, Paris 2000.

Ouvrages de pédagogie familiale

Au cœur de l'amour. Entretien sur l'amour, le mariage et la famille, Le Sarment-Fayard, Paris 1987.

Liberté, vérité, amour, Fayard (collection « Aletheia »), Paris 1998 (nouvelle édition des *Questions disputées*, Beauchesne, Paris 1972).

---

* Cet ouvrage est disponible à Notre-Dame de Rimont, 71390 Fley.

Achevé d'imprimer le 18 septembre 2000
sur les presses de Dominique Guéniot,
imprimeur à Langres - Saints-Geosmes

Dépôt légal : octobre 2000 - N° d'imprimeur : 4085

Trois mystères de miséricorde

Marie est pure créature. La miséricorde l'enveloppe donc dès le point de départ, totalement et complètement ; toute sa vie elle ne cesse de recevoir en plénitude la miséricorde du Père. Cette miséricorde est destinée à l'introduire dans l'amour, mais c'est un amour qui prend une nuance spéciale, car lorsque l'amour de Dieu est communiqué à une créature, il prend nécessairement la forme d'un amour de miséricorde.

Marie nous est donnée comme Mère, donnée pour que nous vivions le même mystère qu'elle. Si nous comprenons comment Marie est cette miséricorde du Père personnifiée pour nous, nous aurons en quelque sorte la clef pour pénétrer dans toutes les miséricordes du Père et pour en vivre. On ne peut pas vivre de la miséricorde du Père d'une façon totale, plénière, si on ne vit pas en Marie, si on ne réalise pas cette intimité plénière avec elle.

Par elle, nous pouvons comprendre sa coopération intime au don du Père dans la foi, l'espérance, l'amour, et saisir le sens authentique de la contemplation chrétienne. Elle est la voie royale qui mène à la compréhension efficace du don de Dieu.

Le Père Marie-Dominique Philippe, dominicain, est l'une des grandes figures spirituelles de notre temps. Longtemps professeur de philosophie à l'université de Fribourg (Suisse), il consacre maintenant une grande partie de sa vie apostolique à la prédication auprès de publics très divers. Il continue également d'enseigner la philosophie et la théologie à la Congrégation Saint-Jean dont il est le fondateur et le prieur général.

Imprimerie D. Guéniot - 52200 Langres-Saints-Geosmes

9 782845 730458

ISBN : 2-84573-045-4
Prix : 82 FF